VOYAGES
AUTOUR
DU MONDE.

TOME PREMIER.

Sh2712

RELATION
DES VOYAGES
ENTREPRIS PAR ORDRE
DE SA MAJESTÉ BRITANNIQUE,

Et ſucceſſivement exécutés par le Commodore BYRON, *le Capitaine* CARTERET, *le Capitaine* WALLIS *& le Capitaine* COOK, *dans les Vaiſſeaux le* DAUPHIN, *le* SWALLOW *& l'*ENDEAVOUR;

TRADUITE DE L'ANGLOIS.

TOME PREMIER.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A PARIS,

Chez { SAILLANT ET NYON, rue Saint-Jean-de-Beauvais.
PANCKOUCKE, Hôtel de Thou, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXIV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

ÉPITRE
DÉDICATOIRE
DE L'ÉDITEUR ANGLOIS,
A SA MAJESTÉ BRITANNIQUE.

SIRE,

En considérant combien la navigation s'est perfectionnée depuis la découverte de l'Amérique, il peut

paroître étrange qu'une partie conſidérable du globe ſur lequel nous vivons ſoit reſtée inconnue ; qu'on n'ait pas encore pu déterminer ſi une grande portion de l'Hémiſphère Auſtral eſt compoſée de terre ou d'eau, ni fixer l'étendue & la figure des terres mêmes qui ont été découvertes. La cauſe en eſt ſenſible : c'eſt que les Princes n'ont guères d'autre motif pour tenter la découverte d'un Pays nouveau que d'en faire la conquête ; mais les avantages qui peuvent réſulter de ces conquêtes ſont également éloignés & incertains, & l'ambition a toujours plus près d'elle des objets ſur leſquels elle peut s'exercer.

VOTRE MAJESTÉ a réglé ſa conduite ſur des principes plus

nobles, & c'eſt ce qui la diſtinguera des autres Souverains : commandant aux meilleures flottes, ainſi qu'aux plus braves & aux plus habiles Navigateurs de l'Europe, ce n'a été ni pour acquérir des tréſors, ni pour augmenter vos domaines, mais uniquement pour étendre les progrès des connoiſſances & du commerce, que vous avez formé, SIRE, des entrepriſes ſi long-tems négligées. Il s'eſt fait en moins de ſept ans, ſous les auſpices de VOTRE MAJESTÉ, des découvertes plus importantes que celles de tous les Navigateurs enſemble depuis l'expédition de Colomb.

Le choix qu'on a daigné faire de moi pour écrire l'Hiſtoire de ces découvertes & la permiſſion que j'ai

obtenue de la dédier à VOTRE MAJESTÉ, ſont une diſtinction honorable dont je conſerverai toujours le ſouvenir avec la plus vive reconnoiſſance.

Je ſuis, avec reſpect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble & très-obligé
ſerviteur & ſujet,
J. HAWKESWORTH.

PRÉFACE

DES

ÉDITEURS FRANÇOIS.

Nous ne nous étendrons point ſur l'objet & l'importance des Voyages dont nous donnons la traduction. Tous les Journaux les ont annoncés dès long-tems, & l'empreſſement que le Public a témoigné pour les voir paroître dans notre Langue, nous diſpenſe de chercher à exciter ſa curioſité ou à ſolliciter ſes ſuf-

frages ; nous nous bornerons donc à quelques obſervations.

On déſiroit depuis long-tems que quelque Puiſſance de l'Europe envoyât des Navigateurs pour examiner cette portion du globe qui eſt entre la pointe méridionale de l'Amérique, le Cap de *Bonne-Eſpérance* & le pôle auſtral. Mais l'eſprit d'aventure & de conquête qui a dirigé les premières expéditions maritimes, s'eſt affoibli dès long-tems ; on eſt devenu aſſez éclairé pour juger qu'il y avoit peu à gagner pour le commerce par des découvertes de ce genre, & les Gouvernemens ſont rarement diſ-

poſés à faire ſervir leurs tréſors & leurs flottes à des entrepriſes dont on ne croit guères pouvoir recueillir d'autres fruits que des lumières nouvelles ſur la géographie, la phyſique & la morale.

Malgré ces obſtacles, le goût des découvertes ſemble ſe ranimer en Europe. Il étoit naturel que l'Angleterre donnât l'exemple; ſa ſituation, la nature de ſon gouvernement, l'étendue de ſon commerce, lui donnent à cet égard de grands avantages ſur les autres Puiſſances maritimes. Le Souverain qui la gouverne, également vertueux & éclairé, ami de la paix, de la phi-

loſophie & des arts, a ſu mettre à profit ſes moyens & ſes forces, pour ordonner & diriger des entrepriſes dont le ſuccès a parfaitement répondu à ſes vues.

Les quatre Voyages dont on va lire la relation ont été exécutées par ſes ordres dans l'eſpace de ſix ans; les vaiſſeaux deſtinés à ces expéditions étoient commandés par des Officiers choiſis dans un Corps de marine où le courage & les talens ſont communs. Le quatrième Voyage ſur-tout a été fait avec un appareil & des moyens extraordinaires; c'eſt une expédition vraiment philoſophique. Le Capitaine Cook

étoit accompagné de pluſieurs Savans & Artiſtes, qui réuniſſoient au plus grand zèle des connoiſſances de tous les genres. Jamais Voyageurs, en découvrant des terres nouvelles & des peuples inconnus, n'ont examiné les lieux, décrit les productions naturelles, obſervé les hommes, avec plus d'attention, de circonſpection, de ſageſſe & de lumières.

Ce qu'il eſt ſur-tout intéreſſant de remarquer, c'eſt l'eſprit d'humanité & de juſtice avec lequel ces Navigateurs ſe ſont fait un devoir de traiter les peuples ſauvages qu'ils ont trouvés; c'eſt la bonne foi qu'ils

mettent dans le trafic, la patience avec laquelle ils ſupportent les inſultes & les menaces, la douceur avec laquelle ils pardonnent des violences & des infidélités qu'il leur eſt ſi aiſé de punir ; quand on compare cette conduite avec la férocité & l'inhumanité des premiers Conquérans du nouveau monde, on aime à ſentir ce qu'on doit à cet eſprit philoſophique qui diſtingue notre ſiècle, que protégent aujourd'hui tous les Souverains de l'Europe, & qui n'a guère pour ennemis que ceux qui ont quelque choſe à craindre des progrès de la raiſon & des lumières.

On s'étonne qu'une ſi grande partie de ce globe que nous habitons ſoit encore inconnue ; mais ne ſeroit-il pas plus naturel de s'étonner au contraire que nous le connuſſions déjà ſi bien ? Quand on fait attention aux ſouffrances & aux dangers de toute eſpèce qui accompagnent les navigations dans des mers nouvelles, & quand on conſidère combien ſont éloignés & incertains les avantages qu'on peut en retirer, on ne ſauroit refuſer ſon admiration & ſa reconnoiſſance à des hommes qui ont aſſez de zèle & de courage pour exécuter ces pénibles & périlleuſes entrepriſes.

Nous ne préviendrons pas le Public ſur les obſervations neuves & intéreſſantes que nous devons aux Navigateurs Anglois, tant ſur la nature humaine en général & ſur l'état des premières ſociétés, que ſur les différentes branches de l'Hiſtoire Naturelle ; mais nous croyons devoir le mettre à portée de juger plus aiſément des découvertes géographiques qu'ils ont faites, en rappellant en peu de mots ce qu'on connoiſſoit avant eux des pays qu'ils ont examinés.

Les Navigateurs qui juſqu'à eux avoient parcouru la mer du Sud, n'avoient pas pu déterminer ſi la

Nouvelle-Guinée & la *Nouvelle-Zélande* ne formoient qu'un ſeul pays; ou ſi c'étoient deux contrées ſéparées. On croyoit que la *Nouvelle-Bretagne* étoit une ſeule iſle. La côte orientale de la *Nouvelle-Hollande* étoit abſolument inconnue. On ne connoiſſoit guère de la *Nouvelle-Zélande* que le petit canton où débarqua Taſman & qu'il appella *Baie des Aſſaſſins*; & l'on ſuppoſoit d'ailleurs que cette région faiſoit partie du Continent méridional. Les cartes plaçoient dans l'Océan pacifique des iſles imaginaires qu'on n'a point trouvées, & elles repréſentoient comme n'étant occupés que par la mer de grands

eſpaces où l'on a découvert pluſieurs iſles. Enfin les Phyſiciens penſoient que depuis le degré de latitude Sud auquel les Navigateurs s'étoient arrêtés, il pouvoit y avoir juſqu'au pôle auſtral un Continent fort étendu.

Les Navigateurs Anglois, dans les quatre Voyages qu'ils viennent de faire, ont reconnu que la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, appellée aujourd'hui *Nouvelle Galles méridionale*, étoit un pays beaucoup plus grand que l'Europe, & le Capitaine Cook a déterminé avec préciſion le giſement des côtes. La *Nouvelle-Bretagne* eſt compoſée de deux iſles & non pas d'une ſeule

comme on l'imaginoit, & ces deux isles sont séparées par un canal, nommé *Canal Saint-George.* On a fait le tour de la *Nouvelle-Zélande*, & la carte qu'on en a dressée est peut-être plus exacte que celle de certaines côte d'Europe : quelques Auteurs avoient pensé que de l'isle de *George III* à la *Nouvelle-Zélande* il pouvoit y avoir un Continent ; le Capitaine Cook assure qu'ils se sont trompés. On a découvert un grand nombre de petites isles, & l'on reconnu en même tems que plusieurs de celles dont on supposoit l'existence étoient imaginaires. Quant au Continent méridional, il est démontré par le dernier Voya-

ge de cette collection qu'il n'y en a point au Nord du quarantième degré de latitude Sud; nos Navigateurs n'oſent pas aſſurer également qu'il n'y en ait pas un au Sud du quarantième degré. Ce Voyage, ſans avoir entièrement réſolu la queſtion, a réduit à un ſi petit eſpace l'unique portion de l'hémiſphère méridional où pourroit ſe trouver un Continent, qu'il ſeroit fâcheux qu'on ne fît pas une nouvelle tentative pour s'aſſurer de la vérité.

Il nous reſte à dire quelque choſe ſur la traduction que nous offrons au Public. M. Hawkeſworth, Auteur de pluſieurs Ouvrages

vrages Anglois, juſtement (*a*) eſtimés, avoit été chargé par le Gouvernement Britannique, de rédiger les Mémoires originaux que les Commandans reſpectifs des quatre expéditions avoient remis à l'Amirauté. Il a rendu compte dans ſon Diſcours préliminaire du plan qu'il a cru devoir ſuivre. Long-tems

(*a*) Le meilleur & le plus connu eſt un Ouvrage périodique, dans le genre du *Spectateur*, intitulé *The Adventurer.* M. Hawkeſworth eſt mort quelques mois après la publication des *Voyages.* Cette dernière entrepriſe avoit beaucoup contribué à ſa fortune. Après avoir fait imprimer cet Ouvrage, dont les Planches avoient été gravées aux frais du Gouvernement, il en a vendu l'Edition & le privilége à un Libraire pour ſix mille livres ſterling. Un Ouvrage intéreſſant ou utile ſuffit quelquefois en Angleterre pour faire la fortune de l'Auteur.

avant la publication de ſon Ouvrage, il avoit propoſé à un Homme de Lettres François, qui ſe trouvoit à Londres, de le traduire, ou du moins de le faire traduire ſous ſes yeux, & pour cet effet il lui avoit offert de lui remettre les feuilles du Livre à meſure qu'on les imprimeroit. Mais cet Homme de Lettres n'ayant reçu un exemplaire de l'original que peu de tems avant qu'on le publiât à Londres, il ne lui a pas été poſſible de ſe charger d'un travail ſi conſidérable ; d'ailleurs il étoit important de mettre la plus grande célérité dans l'exécution, afin de répondre à la confiance de M. Hawkeſworth & de ne pas ſe

laiſſer prévenir par des Traducteurs étrangers. Il a donc été néceſſaire d'employer à la traduction pluſieurs perſonnes habiles & exercées à ce genre de travail; quoique la traduction ait été faite & revue avec ſoin, on n'y trouvera pas l'uniformité de ſtyle qui devroit naturellement ſe trouver dans tout Ouvrage, mais qui heureuſement n'eſt pas ſi néceſſaire dans un Livre de la nature de celui-ci, où le fond l'emporte de beaucoup ſur la forme, & où l'exactitude & la fidélité ſont les qualités les plus importantes.

QUANT à ce mérite, on n'a rien épargné pour le donner à la traduc-

tion. La partie la plus difficile du travail étoit de rendre clairement les détails relatifs à la navigation, que les Ecrivains Anglois ont répandus avec une profuſion peut-être inutile. On a conſulté des Anglois, ainſi que pluſieurs habiles Officiers de notre marine, verſés dans la Langue Angloiſe ; on a eu recours aux Dictionnaires de marine anglois & françois, nommément au plus moderne, celui de *Falconer ;* on a tâché d'éclaircir un endroit par l'autre ; enfin rien n'a été négligé. On ne ſe flatte pourtant pas d'avoir évité toutes les fautes, & peut-être en a-t-on laiſſé échapper de très-groſſières, que les marins apperce-

vront ſans doute bien vîte, mais qu'ils corrigeront avec facilité & qui ne pourront induire perſonne en erreur. Pour les éviter toutes, il auroit fallu ſavoir à fond les deux Langues, avoir même une très-grande pratique & une connoiſſance très-profonde de l'art; encore avec tout cela auroit-on pu ſe tromper ſouvent en voulant rendre une manœuvre dans les termes de l'art, ſoit à raiſon de la difficulté de bien entendre la manœuvre, décrite par des termes techniques d'une Langue étrangère, ſouvent d'une manière abrégée & par conſéquent obſcure, ſoit à raiſon de l'embarras de trouver les termes techniques françois exac-

tement correſpondans. Ces difficultés, qui ſont pour ainſi dire de la choſe même, peuvent nous mériter l'indulgence des gens de l'art.

On auroit pu les éviter ſans doute en retranchant une très-grande partie des détails nautiques, qui n'intéreſſent pas le plus grand nombre des Lecteurs : mais outre qu'on a cru devoir donner une traduction fidèle & complette de l'Ouvrage Anglois, ces Voyages ayant principalement pour objet les progrès de la navigation & la ſûreté même des Navigateurs, on a voulu conſerver tout ce qui pouvoit être utile ou intéreſſant pour les Marins.

PLUSIEURS perſonnes & les Voyageurs eux-mêmes ont déſapprouvé, dit-on, en Angleterre les réflexions de l'Editeur Anglois, réflexions qui interrompent la narration, & qui ſouvent n'étant pas celles des Navigateurs au nom deſquels la relation eſt écrite, ſemblent ne devoir pas entrer dans le récit d'un Voyage qui, pour être exact & fidèle, ne devroit, ajoute-t-on, préſenter que le ſimple récit des faits ou tout au plus les réflexions que les objets mêmes ont fait naître par leur première impreſſion ſur l'eſprit des Voyageurs. M. Hawkeſworth avoit répondu à cette objection dans ſon Diſcours prélimi-

naire. Si l'on faiſoit la même critique de la traduction, nous répondrions que notre devoir a été d'être fidèles & de ne rien omettre de l'original. Dans un Ouvrage qui doit ſervir de guide & d'autorité, nous avons craint de changer, même ce que nous ne pouvions pas approuver, afin d'éviter juſqu'au ſoupçon que nous ayions rien altéré de ce qui peut être important.

Digitized by Google

NOTA.

Nous avons employé ſouvent cette expreſſion *une voile balancée;* quelques Officiers de marine nous ont dit que cette expreſſion n'étoit pas connue dans la marine Françoiſe; mais nous avons ſuivi le Dictionnaire de Falconer, le meilleur de tous ceux qui exiſtent, & où l'on trouve ces mots Anglois *a ſail balanced,* traduits littéralement par *une voile balancée.* Il dit qu'on diſpoſe ainſi la voile, lorſque dans une tempête on la reſſerre en un petit eſpace & qu'on en roule une partie par un coin. Il ajoute qu'on employe cette manœuvre par oppoſition à celle de *riſer,* qui eſt commune à toutes les principales voiles; au lieu qu'on n'en balance que quelques-unes, telles que la miſaine, &c.

Comme la traduction de ces Voyages a été faite par différens Ecrivains, il a été impoſſible, malgré tous les ſoins que les Editeurs ont pris pour y mettre de l'uniformité, d'éviter quelque différence dans la manière d'exprimer les mêmes choſes. Par exemple, dans le Voyage du Capitaine Wallis, on a traduit littéralement la manière dont les Anglois expriment certaines

diviſions de la roſe du compas. Ce que nous entendons par *Nord* $\frac{1}{4}$ *Nord-Eſt*, ils l'expriment *Nord par Eſt*, & on a traduit dans le Voyage de Wallis, Nord $\frac{1}{4}$ Eſt. Ainſi dans tous les endroits de ce Voyage où l'on trouvera N. $\frac{1}{4}$ E. — S. $\frac{1}{4}$ E. — N. $\frac{1}{4}$ O. — S. $\frac{1}{4}$ O. — E. $\frac{1}{4}$ N. — E. $\frac{1}{4}$ S. — O. $\frac{1}{4}$ N. — O. $\frac{1}{4}$ S. &c., il faut entendre N. $\frac{1}{4}$ N. E. — S. $\frac{1}{4}$ S. E. — N. $\frac{1}{4}$ N. O. — S. $\frac{1}{4}$ S. O. — E. $\frac{1}{4}$ N. E. — E. $\frac{1}{4}$ S. E. — O. $\frac{1}{4}$ N. O. — O. $\frac{1}{4}$ S. O. &c.

Dans le Voyage du Commodore Byron il y a une portion de phraſe omiſe : on lit, Tom. I, pag. 179, ligne 22 : *Le Cap Upright nous reſtoit au N. E. &c.*, il faut lire : *Le Cap Upright nous reſtoit à l'E. S. E. à environ trois lieues, & nous avions en même tems un Cap remarquable de la côte ſeptentrionale au N. E. &c.*

Dans le même Tome, pag. 201, lig. 17, au lieu de *où l'on puiſſe faire*, liſez *où l'on ne puiſſe faire*, *&c.*

INTRODUCTION

GÉNÉRALE.

LE ROI régnant, peu de tems après ſon avènement au trône, forma le projet d'équiper des vaiſſeaux pour aller découvrir des pays inconnus, & le Royaume jouiſſant, en 1764, d'une paix profonde, Sa Majeſté s'occupa à mettre ce projet à exécution. Le *Dauphin* & la *Tamar* furent expédiés ſous le commandement du Commodore Byron. Pour faire connoître exactement les intentions & les motifs

de Sa Majeſté, il ſuffira de tranſcrire ici le préambule des inſtructions qui furent données au Commodore, & qui ſont datées du 17 Juin de la même année.

« Comme rien n'eſt plus propre » à contribuer à la gloire de cette » Nation en qualité de puiſſance » maritime, à la dignité de la » Couronne de la Grande-Bretagne, & aux progrès de ſon » commerce & de ſa navigation, » que de faire des découvertes de » Régions nouvelles; & comme » il y a lieu de croire qu'on peut » trouver dans la mer Atlantique, » entre le Cap de *Bonne-Eſpérance* & le détroit de *Magellan*, » des terres & des iſles fort conſi-

» dérables inconnues juſqu'ici aux
» aux Puiſſances de l'Europe,
» ſituées dans des latitudes com-
» modes pour la navigation & dans
» des climats propres à la produc-
» tion de différentes denrées utiles
» au commerce; enfin comme les
» iſles de Sa Majeſté, appellées
» *Iſles de Pepys* & *Iſles de Fakland*,
» ſituées dans l'eſpace qu'on vient
» de déſigner, n'ont pas encore
» été examinées avec aſſez de ſoin
» pour qu'on puiſſe avoir une idée
» exacte de leurs côtes & de leurs
» productions, quoiqu'elles aient
» été découvertes & viſitées par des
» Navigateurs Anglois; Sa Ma-
» jeſté, ayant égard à ces conſidé-
» rations, & n'imaginant aucune
» conjoncture auſſi favorable à une

» entrepriſe de ce genre, que l'état
» de paix profonde dont jouiſſent
» heureuſement ſes Royaumes, a
» jugé à propos de la mettre à exé-
» cution, &c. »

Le *Dauphin* étoit un vaiſſeau de guerre du ſixième rang monté de vingt-quatre canons : ſon équipage étoit compoſé de cent cinquante matelots, avec trois Lieutenans & trente-ſept bas-Officiers.

La *Tamar* étoit un *ſloup* monté de ſeize canons & commandé par le Capitaine Mouat : ſon équipage étoit compoſé de quatre-vingt-dix matelots, avec trois Lieutenans & vingt-deux bas-Officiers.

Le *Commodore Byron* fut de

retour en Angleterre au mois de Mai 1766 ; & au mois d'Août ſuivant, le *Dauphin* fut expédié de nouveau, ſous le commandement du Capitaine Wallis, avec le *Swallow*, commandé par le Capitaine Carteret, avec les mêmes inſtructions générales pour faire des découvertes dans l'hémiſphère méridional. Le *Dauphin* fut équipé comme la première fois. Le *Swallow* étoit un *ſloup* monté de quatorze canons, & ayant pour équipage quatre-vingt-dix matelots, avec un Lieutenant & vingt-deux bas-Officiers.

Ces deux vaiſſeaux marchèrent enſemble juſqu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à la vue de la mer du Sud, à l'entrée occidentale du détroit de

Magellan ; de-là ils revinrent en Angleterre par des routes différentes.

Vers la fin de l'année 1767, il fut arrêté par la Société Royale, qu'il ſeroit convenable d'envoyer des Aſtronomes dans quelques parties de la Mer du Sud, pour y obſerver le paſſage de Vénus ſur le diſque du Soleil, qui, ſelon les calculs aſtronomiques, devoit ſe faire en 1769 ; on jugea en même tems que les iſles appellées *Marqueſas de Mendoça*, ou celles de *Rotterdam* & *Amſterdam*, étoient les endroits les plus propres que l'on connût alors pour faire cette obſervation.

En conſéquence de ces délibérations, la Société préſenta au Roi un

un Mémoire, en date du mois de Février 1768, par lequel elle ſupplioit Sa Majeſté de donner des ordres pour cette expédition. Sa Majeſté y ayant égard, ſignifia aux Commiſſaires de l'Amirauté que ſon intention étoit de faire équiper un vaiſſeau pour tranſporter des Obſervateurs dans la partie des Mers du Sud, que la Société Royale jugeroit la plus convenable à ſon objet. Au commencement du mois d'Avril ſuivant, la Société reçut une lettre du Secrétaire de l'Amirauté, qui lui donnoit avis qu'on avoit choiſi une barque de trois cens ſoixante-dix tonneaux pour cette expédition : ce bâtiment étoit appellé *l'Endeavour;* le commandement en fut donné au Lieutenant

de vaiſſeau Jacques Cook, Officier dont les talens pour l'Aſtronomie & la Navigation étoient connus, & qui fut en même tems nommé par la Société Royale pour obſerver le paſſage de Vénus, de concert avec M. Charles Green, Aſtronome qui avoit été pendant long-tems aide du Docteur Bradley à l'Obſervatoire Royal de Greenwich.

TANDIS qu'on travailloit à l'équipement de ce vaiſſeau, le Capitaine Wallis revint en Angleterre; comme à ſon départ, le Lord Morton lui avoit recommandé de déterminer un lieu propre à l'obſervation du paſſage de Vénus, ce Capitaine indiqua pour cet objet le havre de *Port-Royal*, dans une

iſle qu'il avoit découverte & qu'il avoit appellée *Iſle George*, mais à laquelle on a donné depuis le nom d'*Otahiti*. En conſéquence, la Société Royale fit choix de cet endroit & en donna avis à l'Amirauté dans une lettre écrite au commencement de Juin, en réponſe à celle que ce Bureau lui avoit adreſſée pour lui demander où elle déſiroit qu'on tranſportât ſes Obſervateurs.

L'ENDEAVOUR avoit été conſtruit pour le commerce du charbon de terre : on avoit préféré un bâtiment de cette conſtruction pour pluſieurs raiſons : c'étoit ce que nos matelots appellent *a good ſea boat*, (un bon bateau marin) qui étoit plus ſpacieux, plus propre à s'appro-

cher de terre, & qui pouvoit être manœuvré avec moins de monde que d'autres bâtimens de même charge.

Son équipage étoit compoſé du Lieutenant Cook, qui avoit le commandement, avec deux Lieutenans ſous lui; d'un maître & un boſman, ayant chacun deux aides; d'un chirurgien & un charpentier, ayant chacun un aide; d'un canonnier, un cuiſinier, un écrivain, deux quartier-maîtres, un armurier, un voilier, trois Officiers de poupe, quarante-un bons matelots, douze ſoldats de marine & neuf domeſtiques, formant en tout quatre-vingt-quatre perſonnes, outre le Commandant. On lui donna des

vivres pour dix-huit mois, & il prit à bord dix canons & douze pierriers, avec une quantité ſuffiſante de munitions & d'autres choſes néceſſaires. Il fut réglé auſſi qu'après que l'obſervation du paſſage de Vénus ſeroit faite, l'*Endeavour* ſuivroit le projet général de faire des découvertes dans les Mers du Sud. On trouvera le réſultat des différentes expéditions de ces vaiſſeaux dans le cours de cet Ouvrage, dont il eſt à préſent néceſſaire de donner quelque idée.

Il a été compoſé d'après les journaux tenus par les Commandans des différens vaiſſeaux, leſquels ont été remis entre mes mains par les Commiſſaires de l'Amirauté. Quant au voyage de l'*Endeavour*, j'ai eu

d'autres papiers également authentiques, & j'ai rendu compte des ſecours que j'en ai tirés dans l'Introduction qu'on trouvera à la tête de la relation de ce voyage.

Lorsque j'entrepris la rédaction de cet Ouvrage, on mit en queſtion s'il devoit être écrit à la première ou à la troiſième perſonne ; mais après y avoir réfléchi, tout le monde convint qu'une narration faite à la première perſonne, en rapprochant davantage le Lecteur du Voyageur ſans l'intervention d'un Hiſtorien étranger, attacheroit plus fortement l'attention, & par conſéquent ſeroit plus intéreſſante & plus agréable. On objectoit cependant qu'en écrivant au nom des différens Com-

mandans, je ſerois obligé de me borner à une narration sèche, où je ne pourrois ni joindre des réflexions, quelque naturelles qu'elles fuſſent, ni obſerver les reſſemblances & les oppoſitions qui ſe trouvent entre les opinions, les mœurs & les uſages des peuples nouvellement découverts, & ceux des peuples connus, ni me permettre enfin aucunes remarques ſur les faits & les circonſtances les plus ſingulières de ces voyages : mais on répondit à cette objection, qu'en écrivant la narration à la première perſonne, le manuſcrit ſeroit toujours ſoumis à l'examen des Officiers au nom deſquels j'écrirois ; que rien ne ſeroit publié ſans leur approbation ; que dès-lors il importeroit fort peu que les idées

qui y ſeroient inſérées euſſent été conçues par eux mêmes ou par moi, pourvu qu'ils les adoptáſſent. Tous les avis ſe réunirent pour ce dernier parti ; il fut donc arrêté que la narration ſeroit à la première perſonne, & que je pourrois y joindre les idées & les réflexions que le ſujet m'inſpireroit ; mais je ne m'en ſuis permis que rarement, & ellés ſont courtes & rapides ; rien, en effet, n'auroit été plus abſurde que d'interrompre un récit intéreſſant, ou des deſcriptions d'objets nouveaux, par des diſſertations & des hypothèſes. On trouvera cependant des réflexions plus fréquentes dans la relation du voyage de l'*Endeavour ;* la raiſon principale en eſt que, quoiqu'il ſoit le dernier des quatre, il y en avoit

une grande partie d'imprimé avant que les autres fuſſent même rédigés; de ſorte que les différentes remarques qu'auroient fait naître naturellement les incidens & les deſcriptions des voyages précédens, ſe trouvoient déjà faites à l'occaſion d'incidens & de deſcriptions ſemblables inſérés dans celui de l'*Endeavour*.

On obſervera peut être que pluſieurs particularités rapportées dans un des voyages ſe trouvent répétées dans un autre; mais chaque Commandant ayant écrit le journal de ſon propre voyage, cet inconvénient étoit inévitable; car il n'étoit pas poſſible de fondre le tout enſemble ſans violer le droit qu'avoit chaque Navigateur à s'approprier le récit

de ce qu'il avoit vu : au reſte toutes ces répétitions priſes enſemble, n'occupent que quelques pages du livre.

Comme il étoit important de prévenir toute eſpèce de doute ſur la fidélité avec laquelle j'ai rapporté les évènemens inſérés dans les matériaux qui m'ont été fournis, la relation de chaque voyage a été lue en manuſcrit devant les Commandans reſpectifs, au Bureau de l'Amirauté, de l'agrément de Milord Sandwich, qui a aſſiſté à la plus grande partie de ces lectures. La relation du voyage de l'*Endeavour* a été lue auſſi à M. Banks & au Docteur Solander, & le manuſcrit leur en a même été confié pendant aſſez long-tems, ainſi qu'au Capi-

taine Cook. Les trois autres Commandans ont eu de même le manuſcrit de leur voyage entre leurs mains, après en avoir entendu la lecture à l'Amirauté; & j'ai fait par-tout les changemens qu'ils ont demandés. C'étoit pour donner au voyage du Capitaine Cook toute l'authenticité dont il étoit ſuſceptible, que la relation en avoit été écrite la première, parce que, lorſqu'on me remit ſon journal, il y avoit lieu de croire qu'un Officier partiroit avant un mois pour l'expédition qu'il a entrepriſe depuis.

Je ne doute pas qu'un grand nombre de Lecteurs ne me reprochent d'avoir rapporté trop minutieuſement les détails nautiques;

mais il faut faire attention que ces détails mêmes ſont l'objet principal de l'Ouvrage. Il étoit particulièrement néceſſaire de décrire la ſituation des vaiſſeaux dans les différentes heures du jour, ainſi que les relèvemens des différentes parties de la terre, tandis qu'ils parcouroient des Mers & examinoient des Côtes juſqu'alors inconnues ; parce qu'il falloit déterminer leur route avec plus de préciſion qu'on ne pouvoit le faire dans une carte, quelque grande que fût l'échelle ; il falloit de plus décrire avec une exactitude ſcrupuleuſe les Baies, les Caps, & les autres irrégularités de la côte, l'aſpect du pays, les collines, les vallées, les montagnes & les bois, ainſi que la profondeur de l'eau, & toutes les

autres particularités qui pouvoient mettre dans la ſuite les Navigateurs en état de trouver aiſément & de reconnoître avec ſûreté chaque partie indiquée. Moi-même je ne ſentois pas d'abord aſſez toute l'importance de ces détails ; de ſorte qu'après avoir rédigé mon Ouvrage, j'ai été obligé d'y faire pluſieurs additions. Il y a cependaant lieu d'eſpérer que ceux qui ne liſent que pour leur amuſement, trouveront à s'en dédommager dans la deſcription de pluſieurs contrées qu'aucun Européen n'avoit encore viſitées, & dans la peinture de mœurs qui préſentent la nature humaine ſous des aſpects nouveaux. A cet égard, la relation des petites circonſtances n'a pas beſoin d'apologie ; car ce n'eſt que par

les petites circonſtances que le récit même des grands évènemens agit fortement ſur l'eſprit des hommes. Ecrivez ſimplement que dix mille hommes ont péri dans une bataille, que vingt mille ont été engloutis par un tremblement de terre, ou qu'une nation entière a été détruite par la peſte ; ce fait, dépourvu de circonſtances, n'excitera pas la moindre émotion dans l'ame de vos Lecteurs, tandis que vous les verrez s'intéreſſer avec une vivacité extrême pour Paméla, cette Héroïne imaginaire d'un Roman, remarquable ſur-tout par l'énumération de circonſtances ſi frivoles en elles-mêmes, qu'on a peine à concevoir comment elles ont pu ſe préſenter à l'eſprit de l'Auteur.

L'OUVRAGE que nous donnons ici eſt enrichi d'un grand nombre de planches, où les différentes claſſes de Lecteurs, tant ceux qui cherchent à s'inſtruire que ceux qui ne veulent que s'amuſer, trouveront un égal avantage; elles conſiſtent non-ſeulement en cartes & plans dreſſés avec beaucoup d'exactitude & de ſoin, mais encore en différentes vues & figures, deſſinées & exécutées par les meilleurs Artiſtes de ce pays.

LA méthode la plus ſûre pour prévenir l'obſcurité & la confuſion dans le récit des évènemens, c'eſt de les diſpoſer par ordre de tems; on ne peut pas cependant en former toujours une chaîne continue, lorſqu'on a des incidens divers & com-

pliqués à rapporter; mais comme chacune des narrations qui compoſent cet Ouvrage ne préſente qu'une ſucceſſion ſimple de faits, les évènemens de chaque jour s'y trouvent rapportés dans leur ordre naturel.

On a apporté une grande attention à faire accorder exactement les cartes avec la partie nautique de la narration; mais s'il s'y trouvoit quelque différence, ce que nous ne croyons pas, il faudroit s'en rapporter de préférence aux cartes, dont l'autorité eſt inconteſtable. On verra par la narration, ainſi que par les cartes, ſur-tout par celle qui marque les routes des différens vaiſſeaux, ce qu'on peut penſer de l'exiſtence ou de la non exiſtence d'un Continent auſtral,

auſtral, & quelles ſont les terres nouvelles qui ont été découvertes par nos Navigateurs. A la ſimple inſpection des cartes on évitera les mépriſes qui pourroient naître de ce que le même nom a été donné à des iſles différentes, par les différens Commandans; & l'on n'aura pas la peine de comparer pour cela les latitudes & les longitudes indiquées dans la narration.

Comme il n'y a que quelques années que l'exiſtence d'une race d'hommes au-deſſus de la taille ordinaire, habitant de la côte des Patagons, a été le ſujet d'une diſpute très-vive, j'ai cru devoir recueillir ici les différens témoignages relatifs à cette queſtion, tels que je les trouve

dans un Ouvrage françois intitulé : *Hiſtoire des Navigations aux Terres auſtrales.* Voici ce qu'on y lit, *Tome II, pag. 324 & ſuiv.*

« C'est une choſe bien étrange que cette totale contrariété de rapports de tant de témoins oculaires, ſur un point de fait ſi facile à connoître, & en même tems ſi ſingulier que l'eſt l'exiſtence de tout un peuple de géants. On a vu dans les relations ci-deſſus, que pendant cent ans de ſuite preſque tous les Navigateurs, de quelque Nation qu'ils ſoient, s'accordent pour atteſter la vérité de ce fait; & que depuis un ſiècle auſſi, le plus grand nombre s'accorde à le nier, traitant de menſonge le récit des précédens, & attribuant ce

qu'ils en diſent, ſoit à la frayeur que leur inſpiroit la vue de ces hommes féroces, ſoit au penchant naturel qu'ont les hommes à débiter des choſes extraordinaires. On ne peut nier que les hommes n'aient un étrange amour pour le merveilleux, & que l'effet de la peur ne ſoit auſſi de groſſir les objets. Je ne prétends pas dire que l'on n'ait pu exagérer ſur cet article, & débiter pluſieurs fables; examinons cependant ſi tous ceux qui affirment le fait l'ont vu dans un moment d'effroi, & comment il ſeroit poſſible que des Nations qui ſe haïſſent & ſe contrarient, ſe fuſſent accordées ſur un point d'une évidente fauſſeté ».

« Je ne m'arrête pas à la vieille

opinion répandue parmi les peuples d'Amérique, auſſi-bien que dans notre ancien monde, qu'il y avoit eu autrefois ſur la terre une race de géants fameuſe par ſes violences, ainſi que par ſes crimes ».

« On me raconta, dit la Barbinais, » que pendant un déluge dont le » Pérou fut inondé, les Indiens » ſe retirèrent ſur les plus hautes » montagnes, pour attendre que » toutes les eaux fuſſent écoulées. » Lorſqu'ils deſcendirent dans la » plaine, ils y trouvèrent des hom- » mes d'úne taille démeſurée qui » leur firent une guerre cruelle. » Ceux qui échappèrent à leur bar- » barie, furent obligés de chercher » un aſyle dans les cavernes des

» montagnes. Après s'être tenus
» cachés pendant pluſieurs années,
» ils virent paroître au milieu des
» airs un jeune homme qui fou-
» droya les géants, & par la défaite
» de ces cruels ennemis, ils ſe re-
» trouvèrent maîtres de leurs an-
» ciennes demeures. Mes guides
» me montrèrent pluſieurs marques
» de la foudre imprimée ſur un
» rocher, & des os d'une grandeur
» extraordinaire, qu'ils regardent
» comme les reſtes de leurs géants.
» On ne ſait en quel tems ce déluge
» eſt arrivé ».

« L'Ynca Garcilasso, dans ſon hiſtoire du Pérou, rapporte que ſelon la tradition commune, on vit arriver dans des bateaux de joncs vers

la pointe *Sainte-Hélène*, une troupe de géants ſi hauts, que les Naturels du pays ne leur alloient qu'aux genoux ; leurs yeux étoient larges comme le fond d'une aſſiette, & les autres membres à proportion ; ils alloient nuds, ou couverts de peaux de bêtes. Ils s'arrêtèrent en ce canton où ils creusèrent dans le roc un puits d'une étonnante profondeur. Chacun d'eux mangeoit autant que cinquante hommes : deſorte qu'ayant bientôt épuiſé les proviſions que la terre pouvoit leur fournir, ils furent réduits à vivre de la pêche. Ils enlevoient les femmes du pays : mais comme ils les tuoient en voulant s'en ſervir, ils s'adonnèrent entr'eux à la ſodomie, qui attira ſur eux le feu du ciel, par lequel cette horrible

race fut enfin détruite; mais le feu ne conſuma ni leurs os ni leurs crânes, afin qu'ils ſerviſſent de monument à la vengeance céleſte. En effet, on trouve en cet endroit, à ce qu'on prétend, des os d'une grandeur prodigieuſe, & des pièces de dents qui font conjecturer qu'une dent entière devoit peſer plus d'une demi-livre ».

« Ceux qui ſeront curieux du détail des traditions de cette eſpèce répandues chez les Américains, de celui des édifices autrefois conſtruits par les géants, avec des pierres énormes, le trouveront dans Torquemada, *liv. I. ch. 13 & 14.* Toutes ces fables ſont à peu près ſemblables à ce que l'on raconte des géants de

notre ancien monde. Les os des géants qu'on trouve quelquefois en Amérique, tels qu'on en montroit en 1550 à *Mexico* & ailleurs, ne ſont probablement que des os de grands animaux peu connus. Ce n'eſt qu'à la vue même d'une telle race d'hommes qu'on doit ſe décider ſur leur exiſtence, ou du moins qu'à celle d'un ſquélette entier; ainſi quoique Turner rapporte qu'en 1610 il a fait voir à la Cour de Londres, l'os de la cuiſſe d'un de ces hommes, à la vue duquel on connoiſſoit par les proportions, que le géant étoit d'une grandeur démeſurée, je regarde encore la preuve donnée par ce Naturaliſte comme inſuffiſante, malgré ce qu'il ajoute qu'il a lui-même vu ſur les côtes du

Bréſil près de la rivière de *Plata*, des géants qui vont entièrement nuds: la partie de leur crâne derrière la tête eſt applatie & ronde. Leurs femmes ont de longs cheveux noirs, auſſi rudes que le crin d'un cheval. Ils ſont excellens archers, & portent en outre pour armes deux boules maſſives, dont ils ſe ſervent également bien, ſoit à lancer, ſoit à frapper. Il dit en avoir vu un de douze pieds de haut, qui étoit à la vérité le plus grand de toute la contrée ».

« Mais faudra-t-il nier auſſi le témoignage de tant d'autres témoins oculaires: parmi les Eſpagnols, Magellan, Loiſe, Sarmiente, Nodal: parmi les Anglois, Candish, Haw-

kins, Knivet : parmi les Hollandois, Sebald, de Noort, le Maire, Spilberg : parmi les François, nos équipages des vaiſſeaux de Marſeille & de Saint-Malo. Ceux qui les démentent ſont Winter, qui, après avoir vu de ſes propres yeux ce qui en eſt, dit ſans détour que c'eſt un menſonge inventé par les Eſpagnols ; l'Hermite, Amiral Hollandois, Froger dans la relation de M. de Gennes, & Narborough, dont il faut avouer que le témoignage en peut contrebalancer bien d'autres, étant celui de tous qui a le mieux vu la *Magellanique*. On doit mettre auſſi dans la même claſſe les Voyageurs qui gardent le ſilence ſur ce point, tels que l'Amiral Drake, puiſque c'eſt une marque que la ſtature de ces

peuples n'avoit rien de frappant pour eux. Mais obſervons d'abord que la plupart de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des peuples Patagons habitans la côte déſerte à l'Eſt & à l'Oueſt; & qu'au contraire la plupart de ceux qui ſoutiennent la négative parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique ſur les côtes du Nord & du Sud. Les Nations de l'un & de l'autre canton ne ſont pas les mêmes; que ſi les premiers ont été vus quelquefois dans le détroit, cela n'a rien d'extraordinaire à un ſi médiocre éloignement du port *Saint-Julien*, où il paroît qu'eſt leur habitation ordinaire. L'équipage de Magellan les y a vus pluſieurs fois, a commercé avec eux, tant à bord des navires

que dans leurs propres cabanes ; Magellan en emmena deux priſonniers ſur les vaiſſeaux, l'un deſquels fut baptiſé avant ſa mort, & enſeigna pluſieurs mots de ſa langue à *Pigafette*, dont celui-ci dreſſa un petit dictionnaire. Rien de plus poſitif que tous ces faits, & de moins ſujet à l'illuſion ».

« J'AFFIRME, dit Knivet, qu'étant » au port *Deſiré*, j'ai meſuré des » cadavres trouvés dans des ſépul- » tures, & des traces des habitans » ſur le ſable, dont la taille eſt de » quatorze, quinze & ſeize empans » de hauteur. J'ai ſouvent vu au » Bréſil un de ces Patagons qu'on » avoit pris au port *Saint-Julien :* » quoique ce ne fût qu'un jeune

» homme, il avoit déjà treize em-
» pans de haut. Nos Anglois, pri-
» ſonniers au Bréſil, m'ont aſſuré
» qu'ils en avoient vu de pareils ſur
» la côte *Magellanique* ». Sebald de Wert raconte qu'il a vu dans le détroit même, de ces géants qui arrachoient des arbres d'un empan de diamètre. Il y a vu des femmes de grande & de médiocre taille. Olivier de Noort apperçut au port *Deſiré* des ſauvages de haute ſtature (il ne dit pas des géants) : il ſe battit dans le détroit contre une troupe de géants de taille médiocre. Il en fit ſix priſonniers, qu'il emmena à bord ; l'un d'eux lui raconta dans la ſuite qu'il y avoit dans le pays diverſes Nations, quatre deſquelles étoient de la grandeur ordinaire ;

mais qu'au dedans du pays, dans un territoire nommé *Coin*, il y avoit un peuple de géants nommé *Tiremenen*, qui venoit faire la guerre aux autres races. Silberg a vu dans la *Terre de Feu* un homme de très-haute ſtature : les ſépultures qu'il y trouva n'étoient que de gens d'une moyenne taille. Aris-Claſz, commis ſur la flotte de le Maire, homme très-digne de foi, déclare qu'ayant viſité les ſépulcres ſur la côte des Patagons, on y vit la vérité de ce que les précédens Navigateurs avoient raconté, & que les oſſemens enfermés dans ces tombeaux étoient d'hommes de dix ou onze pieds de haut. C'eſt ici un examen fait de ſang-froid, où l'épouvante n'a pu groſſir les objets. D'autres, comme

Nodal & Richard Hawkins, ſe ſont contenté de dire que ces ſauvages ſont grands de toute la tête plus que les Européens, & de ſi haute ſtature que les gens de l'équipage les appelloient des *géants*. Tous ces témoignages ſont anciens : en voici quelques autres du ſiècle même où nous vivons, & de notre propre Nation. En 1704, les Capitaines Harington & Carman, commandans deux vaiſſeaux François, l'un de *Saint-Malo*, l'autre de *Marſeille*, virent une fois ſept de ces géants dans la baie de *Poſſeſſion;* une autre fois ſix, & une troiſième fois une troupe de plus de deux cens hommes mêlée de ceux-ci & de gens d'une taille ordinaire. Les François eurent une entrevue avec eux, & n'en reçurent aucun

mal. Nous tenons ce fait de M. Frézier, Directeur des Fortifications de Bretagne, homme fort connu & fort eſtimé. Il n'a pas vu lui-même ces ſauvages ; mais il raconte qu'étant au *Chili*, Dom Pedro Molina, Gouverneur de l'iſle *Chiloë*, & pluſieurs autres témoins oculaires, lui ont dit qu'il y avoit dans l'intérieur des terres une Nation d'Indiens nommés par leurs voiſins *Caucohues*, qui viennent quelquefois juſqu'aux habitations Eſpagnoles, & qui ont preſque juſqu'à neuf ou dix pieds de haut. Ce ſont, diſoient-ils, de ces Patagons qui habitent la côte déſerte de l'Eſt, dont les anciennes relations ont parlé. « Les Eſpagnols » qui habitent l'Amérique méri- » dionale ſur les côtes de la mer

» du

» du Sud, dit Raveneau de Luſſan,
» ont pour ennemis certains Indiens
» blancs qui habitent une partie du
» *Chili* : ce ſont des gens d'une
» grandeur & d'une groſſeur pro-
» digieuſes. Ils leur font toujours la
» guerre, & quand ils en prennent
» quelques-uns, ils leur lèvent l'eſ-
» tomac comme on lève le plaſtron
» d'une tortue, & ils leur arrachent
» le cœur ». Cependant Narborough, en même tems qu'il convient que les montagnards ennemis & voiſins des Eſpagnols du *Chili* ſont de haute ſtature, nie formellement que leur taille ſoit giganteſque. Après avoir meſuré la piſte & les crânes de ſauvages Magellans qui ſe trouvèrent comme ceux des autres hommes, il rencontra plu-

ſieurs fois depuis des troupes d'habitans dans le détroit, même au port *Saint-Julien*. Il les trouva tous bien faits de corps, mais de la taille ordinaire à l'eſpèce humaine. Son témoignage, de la vérité duquel on ne peut douter, eſt précis à cet égard, ainſi que celui de Jacques l'Hermite ſur les Naturels de la *Terre de Feu*, qu'il dit être puiſſans, bien proportionnés, & à peu près de la même grandeur que les Européens. Enfin parmi ceux que M. de Gennes vit au port *Famine*, aucun n'avoit ſix pieds de haut »

« J'AI voulu raſſembler ici ſous un même coup-d'œil les principales dépoſitions pour & contre ſur un fait ſi curieux. En les voyant, on

ne peut guères ſe défendre de croire que tous ont dit vrai, c'eſt-à-dire, que chacun d'eux a rapporté les choſes telles qu'il les a vues; d'où il faut conclure que l'exiſtence de cette eſpèce d'hommes particulière eſt un fait réel, & que ce n'eſt pas aſſez pour le traiter d'apocryphe, qu'une partie des Marins n'ait pas apperçu ce que les autres ont fort bien vu. C'eſt auſſi l'opinion de M. Fréſier, Ecrivain judicieux, qui a été à portée de raſſembler les témoignages ſur les lieux mêmes. On a lu dans mon quatrième Livre ſes réflexions ſur ce ſujet, auxquelles j'en ajouterai quelques-unes ».

Il paroît conſtant que les habitans des deux rives du détroit ſont

de la taille ordinaire, & que l'eſpèce particulière faiſoit il y a deux ſiècles ſa demeure habituelle ſur les côtes déſertes, ſoit dans quelques miſérables cahutes au fond des bois, ſoit dans des cavernes de rochers preſque inacceſſibles, comme nous l'apprenons d'Olivier de Noort. Nous voyons par ſon récit que dès ce tems, où les navires d'Europe commençoient à fréquenter ce paſſage, ils s'y tenoient cachés tant qu'ils appercevoient des vaiſſeaux en mer, raiſon pour laquelle on ne pouvoit les découvrir, quoiqu'on apperçût à tout moment des marques récentes de leur ſéjour ſur une côte que l'on voyoit déſerte. Probablement la trop fréquente arrivée des vaiſſeaux ſur ce rivage les a déterminés depuis

à l'abandonner tout à fait, ou à n'y venir qu'en certains tems de l'année, & à faire, comme on nous le dit, leur réſidence dans l'intérieur du pays. Anſon préſume qu'ils habitent dans les *Cordelières* vers la côte d'occident, d'où ils ne viennent ſur le bord oriental que par intervalles peu fréquens : tellement que ſi les vaiſſeaux qui depuis plus de cent ans ont touché ſur la côte des *Patagons* n'en ont vu que ſi rarement, la raiſon, ſelon les apparences, eſt que ce peuple farouche & timide s'eſt éloigné du rivage de la mer, depuis qu'il y voit venir ſi fréquemment des vaiſſeaux d'Europe, & qu'il s'eſt, à l'exemple de tant d'autres nations Indiennes, retiré dans les montagnes pour ſe dérober à la vue des étrangers.

Voici du moins en ce ſiècle ci deux vaiſſeaux d'Europe qui les ont encore vus pluſieurs fois, & même en groſſe troupe : ce qui doit diſſiper les ſoupçons qu'on avoit ſur la fidélité des relations anciennes à cet égard ».

« Le meilleur moyen de mettre la choſe hors d'incertitude, auroit été d'apporter en Europe le corps ou le ſquélette entier d'un de ces Patagons. Il eſt extraordinaire qu'on ne l'ait pas fait, puiſque les Commandans des vaiſſeaux en ont enlevé pluſieurs fois qui ſont morts durant la traverſée en approchant des pays chauds. Peut-être en faut-il attribuer la cauſe à l'opinion ſuperſtitieuſe des matelots, qui, croyant que la

bouſſole ne va pas bien quand il y a un corps mort ſur le vaiſſeau, ne veulent point ſouffrir de cadavre à bord; mais il eſt aiſé de ſe mettre au-deſſus de ce préjugé puérile, ſi jamais l'équipage d'un vaiſſeau trouve moyen d'avoir un homme de cette eſpèce en ſon pouvoir, & l'occaſion mérite aſſurément d'être cherchée ».

Il y a lieu de croire que les témoignages réunis des derniers Navigateurs, particulièrement du Commodore Byron, du Capitaine Wallis & du Capitaine Carteret, Officiers qui ſont encore vivans, dont on ne peut attaquer la véracité, & qui non-ſeulement ont vu les Patagons & converſé avec eux, mais qui

les ont même meſurés, diſſiperont tous les doutes qui ont pu ſubſiſter juſqu'à préſent ſur leur exiſtence.

Après avoir mis ſous les yeux des Lecteurs tous les témoignages connus, pour & contre un fait qui a été long-tems un objet de curioſité pour le peuple comme pour les Philoſophes, je ne préviendrai point les opinions qu'on peut ſe former ſur les navigations qu'on peut entreprendre dans la ſuite, en ſuivant la route décrite par les vaiſſeaux dont on raconte ici les Voyages; je dirai ſeulement que, quoique le Commodore Byron, qui a mis ſept ſemaines & deux jours à traverſer le détroit de Magellan, ſoit d'avis qu'on pourroit le paſſer en trois ſe-

maines, en choiſiſſant la ſaiſon convenable; cependant le Capitaine Wallis a mis près de quatre mois à ce paſſage, quoiqu'il l'eût fait préciſément dans le tems indiqué par le Commdore; car il étoit arrivé à l'entrée orientale du détroit, vers le milieu du mois de Décembre.

Je ne puis terminer ce diſcours ſans exprimer la peine que j'ai reſſentie en racontant le malheur de ces pauvres Sauvages, qui, dans le cours des expéditions de nos Navigateurs, ont péri par nos armes à feu, lorſqu'ils vouloient repouſſer par la force l'invaſion des étrangers dans leur pays; je ne doute pas que mes Lecteurs ne partagent avec moi

le même ſentiment ; c'eſt cependant un mal qui me paroît impoſſible d'éviter toutes les fois qu'on cherchera à découvrir de nouveaux pays ; il faut s'attendre à trouver toujours de la réſiſtance, & dans ce cas, il faut ou vaincre ceux qui réſiſtent, ou abandonner l'entrepriſe. On dira peut-être qu'il n'étoit pas toujours néceſſaire d'ôter la vie à ces Indiens pour les convaincre que leur réſiſtance ſeroit impuiſſante ; je conviens que cela a pu être quelquefois ; mais il faut conſidérer que lorſque l'on entreprend de ſemblables expéditions, il faut bien les confier à des hommes qui ne ſont point exempts des foibleſſes humaines, à des hommes qu'une injure ſoudaine provoque à la vengeance, que la préſence

d'un danger imprévu peut porter à un acte de violence pour s'y ſouſtraire, qu'un défaut de jugement ou une paſſion extrême peut égarer, & qui ſont toujours diſpoſés à étendre l'empire des loix auxquelles ils ſont ſoumis, ſur ceux qui ne connoiſſent même pas ces loix : tous les excès commis par quelque effet de ces imperfections naturelles de l'homme, ſont des maux inévitables.

On dira peut-être encore que ſi l'on ne peut éviter de ſemblables malheurs en allant découvrir des pays inconnus, il vaut mieux renoncer à ces découvertes; je répondrai que d'après les ſeuls principes ſur leſquels cette opinion peut être fondée, il ne pourroit être permis

en aucun cas d'expoſer la vie des hommes pour des avantages de même eſpèce que ceux qu'on ſe propoſe en découvrant des terres nouvelles. S'il n'eſt pas permis de s'expoſer à tuer un Indien pour venir à bout d'examiner le pays qu'il habite, dans la vue d'étendre le commerce ou les connoiſſances humaines, il ne le ſera pas davantage d'expoſer la vie de ſes concitoyens pour étendre ſon commerce avec des peuples déjà connus. Si l'on ajoute que le danger auquel ceux-ci ſe ſoumettent eſt volontaire, au lieu que l'Indien ſe trouve malgré lui expoſé au riſque de perdre la vie, la conſéquence ſera encore la même; car il eſt univerſellement convenu, d'après les principes du Chriſtianiſme, que nous n'avons

pas plus de droit ſur notre propre vie que ſur la vie des autres, & le ſuicide étant regardé comme une eſpèce de meurtre très-criminel, tout homme ſera coupable d'expoſer ſa propre vie pour un motif qui ne lui permettroit pas d'attenter à celle d'un autre. Si l'on peut donc, ſans crime, ſacrifier la vie des hommes dans des entrepriſes qui n'ont pour but que de ſatisfaire des beſoins artificiels, ou d'acquérir de nouvelles connoiſſances, il n'y en aura pas non plus à employer la force pour deſcendre ſur un pays nouvellement découvert, dans la vue d'en examiner les productions; ſi ce principe n'étoit pas reçu, toute profeſſion où les hommes expoſent leur vie pour des avantages de même genre ne devroit

pas être permiſe, & quelle eſt la profeſſion qui ne compromette pas la vie des hommes? Examinons cette multitude de peuple occupée aux arts, depuis le forgeron couvert de ſueur devant un fourneau ſans ceſſe embrâſé, juſqu'à l'ouvrier ſédentaire qui pâlit ſur un métier, on verra par-tout la vie des hommes ſacrifiée en partie aux beſoins factices de la ſociété. Dira-t-on que la ſociété civile, à qui on fait ce ſacrifice, eſt par-là même une combinaiſon contraire aux grands principes de la morale, qui ſont la baſe de toute eſpèce de devoir? Dira-t-on qu'il eſt contre la nature d'exercer les facultés qui ſont les marques de diſtinction de notre nature même? Que l'homme étant doué de pou-

voirs divers que la ſociété civile peut ſeule mettre en action, cette ſociété civile eſt contraire à la volonté du Créateur; & qu'il lui ſeroit plus agréable que nous ne fuſſions pas ſortis de l'état ſauvage où ces pouvoirs reſteroient engourdis dans notre ſein comme la vie dans l'embrion, pendant toute la durée de notre exiſtence? Cette conſéquence paroîtra certainement extravagante & abſurde: car quoique le commerce & les arts nuiſent en quelques occaſions à la vie des hommes, en d'autres ils ſervent à la conſerver; ils ſubviennent aux beſoins de la nature ſans rapine & ſans violence, & en préſentant aux habitans d'un même pays un intérêt commun, ils les empêchent de ſe diviſer en ces

tribus particulières, qui, chez les peuples ſauvages, ſe font perpétuellement la guerre avec une férocité inconnue, par-tout où le gouvernement civil, les connoiſſances & les arts ont adouci les mœurs des hommes. Il paroît donc raiſonnable de conclure que les progrès des ſciences & du commerce ſont en dernière analyſe un avantage pour tous les hommes, & que la perte de la vie qui peut en réſulter pour quelques individus, eſt au nombre des maux particuliers qui concourent au bien général.

RELATION

RELATION
D'UN VOYAGE
FAIT AUTOUR DU MONDE,

Dans les années 1764, 1765 & 1766,

Par le Commodore BYRON, *commandant le Vaiſſeau du Roi* le Dauphin.

CHAPITRE PREMIER.

Navigation des Dunes à Rio-Janéiro.

LE 21 Juin 1764, je partis des Dunes avec le vaiſſeau de Sa Majeſté

ANN. 1764. 21 Juin.

* Dans ce Voyage, la Longitude ſe compte du Méridien de Londres à l'Oueſt juſqu'à 180 degrés, & au-delà de l'Eſt.

le *Dauphin*, & la frégate la *Tamar*, que j'avois eu ordre de prendre ſous mon commandement. En deſcendant la Tamiſe, le *Dauphin* toucha : cet accident m'obligea de relâcher à Plymouth, où ce vaiſſeau fut mis en carène; mais on ne s'apperçut pas qu'il eût été endommagé.

ANN. 1764. Juin.

DURANT mon ſéjour à Plymouth, je fis quelque changement dans les gens de l'équipage; je leur donnai d'avance deux mois de paye; & le 3 de Juillet, je fis voile, de cette rade, après avoir arboré la flamme de commandement.

3 Juillet.

LE 4, nous nous trouvâmes à la hauteur du Cap *Lizard*. Un vent frais favoriſoit notre marche, mais nous vîmes avec chagrin que la frégate portoit mal la voile.

DANS la nuit du 6, l'Officier du premier quart vit un phénomène ex-

traordinaire, assez ressemblant à un vaisseau en feu : ce feu, qu'il distinguoit dans l'éloignement, dura près d'une heure & ensuite disparut. ANN. 1764. Juillet.

LE soir 12, nous découvrîmes les rochers qui sont près de *Madère*, & que nos gens appellent *les Déserteurs*, du nom françois de *Déserts* ou *Désertes*, qui leur a été donné à cause de leur aspect sauvage & stérile. Le jour suivant, nous arrivâmes à la rade de *Fonchal*, où nous mouillâmes vers les trois heures après-midi.

LE 14 au matin, je me rendis chez le Gouverneur, qui me reçut avec politesse & me fit saluer d'onze coups de canon, qui furent rendus de mon bord. Il vint le lendemain, 15, me faire visite dans la maison du Consul : je le fis saluer de onze coups de canon, que le Fort rendit.

A notre arrivée à *Madère*, nous

ANN. 1764. Juillet.

trouvâmes *la Couronne*, vaiſſeau du Roi, & le Sloop *le Ferret*, qui étoient à l'ancre : ces deux vaiſſeaux, voyant la flamme de commandement à bord du *Dauphin*, nous ſaluèrent de leur artillerie.

APRÈS avoir pris à bord divers rafraîchiſſemens, & particulièrement une grande quantité d'oignons, nous appareillâmes le 19, & pourſuivîmes notre route. Le 21, nous eûmes connoiſſance de l'iſle de *Palme*, une des Canaries.

NOUS obſervâmes que depuis le Cap *Lizard* aucun poiſſon n'avoit ſuivi notre vaiſſeau. J'en attribuai la cauſe à ce que ſa carène étoit doublée de cuivre. Vers le 26, notre eau commença à ſe corrompre : nous la purifiâmes au moyen d'une machine que nous avions embarquée à ce ſujet ; c'eſt une eſpèce de ventilateur, par lequel on force l'air de paſſer à

travers l'eau dans un courant continuel & auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire. ANN. 1764. Juillet.

LE beſoin d'eau nous fit ſonger à mouiller à une des iſles du *Cap Verd*. Le 27, nous découvrîmes l'iſle de *Sel*. Nous vîmes alors pluſieurs tortues; je fis mettre l'iole en mer pour en prendre; mais elles s'échappèrent avant qu'on pût les atteindre.

DANS la matinée du 28, nous nous trouvâmes très-près de l'iſle de *Buona-Viſta*; le lendemain, à la hauteur de l'iſle de *Mai*, & le 30, nous jettâmes l'ancre dans la baie de *Praïa* à l'iſle de *Saint-Jago*. On étoit déjà dans la ſaiſon pluvieuſe qui rend ce mouillage très-dangereux: les vents ſoufflant alors de la partie du Sud, ſoulèvent la mer en d'énormes lames, qui ſe briſant avec furie ſur le rivage, ſemblent annoncer à chaque inſtant des tempêtes, dont les ſuites ſeroient

funeſtes aux vaiſſeaux qui y ſeroient
ANN. 1764. Juillet. à l'ancre. La crainte d'échouer éloigne de cette côte tous les navires dans cette terrible ſaiſon qui dure depuis le commencement d'Août juſqu'en Novembre. Nous y fîmes notre eau avec toute la diligence poſſible. Nous y achetâmes trois jeunes bœufs, pour donner de la viande fraîche aux équipages; mais à peine furent-ils tués que la grande chaleur les corrompit.

2 Août. LE 2 d'Août, nous remîmes à la voile, ayant avec nous une ample proviſion de volailles, de chèvres maigres, & de ſinges que nos gens avoient achetés pour de vieilles chemiſes & de vieux habits. Les chaleurs accablantes & les pluies continuelles rendoient l'air ſi malſain, que la plupart de nos gens tombèrent malades de la fièvre, malgré mon extrême attention à les obliger de changer de

linge, avant de s'endormir, lorſqu'ils étoient mouillés. ANN. 1764. Août.

LE 8, la *Tamar* fit ſignal d'incommodité; nous diminuâmes de voile pour l'attendre : cette frégate avoit eu ſa vergue de hunier emportée, ſans avoir éprouvé aucun autre dommage. Nous reſtâmes les voiles carguées, pour lui faciliter l'opération d'enverguer une autre voile de hunier; ce qui, joint au vent qui étoit dans la partie du Sud, nous retarda conſidérablement dans notre route.

NOUS continuâmes d'obſerver, à notre grande mortification, que notre carène doublée de cuivre, écartoit les poiſſons de notre bord; & quoique dans ces latitudes les vaiſſeaux fourniſſent ordinairement une abondante pêche, nous ne parvînmes à prendre que de l'eſpèce connue ſous le nom de *Goulu de mer*.

ANN. 1764. 11 Septemb.

IL ne nous arriva rien qui puiſſe intéreſſer la curioſité de nos Navigateurs, juſqu'au 11 Septembre, que, ſur les trois heures après-midi, nous eûmes la vue du Cap *Frio* ſur la côte du Bréſil. Le 13, vers midi, nous vînmes mouiller dans la grande rade de *Rio-Janéiro*, par dix-huit braſſes d'eau de profondeur. Cette grande Ville, qui préſente un très-beau coup d'œil, eſt gouvernée par le Vicerοi du Bréſil, dont l'autorité eſt illimitée. Lorſque je vins lui faire viſite, j'en fus reçu avec le plus grand appareil: environ ſoixante Officiers étoient rangés devant le palais; la garde étoit ſous les armes; c'étoient de très-beaux hommes, très-bien tenus. Son Excellence, accompagnée de la première Nobleſſe, vint me recevoir ſur l'eſcalier. Je fus ſalué par quinze coups de canon, tirés du Fort le plus voiſin. Nous entrâmes enſuite dans la ſalle d'audience, où, après une

converſation d'un quart-d'heure, je pris congé, & fus reconduit avec les mêmes cérémonies. Le Viceroi m'offrit de me rendre viſite à une maiſon que j'avois louée ſur le rivage; mais je le priai de s'en diſpenſer, & bientôt après je revins à bord. ANN. 1764 Septembre.

L'ÉQUIPAGE du *Dauphin*, à qui on avoit donné tous les jours de la viande fraîche & des herbages, jouiſſoit d'une parfaite ſanté; mais pluſieurs matelots s'étant trouvés malades à bord de la frégate, à notre arrivée, j'ordonnai qu'ils fuſſent mis à terre, logés & traités convenablement. Tous recouvrèrent promptement la ſanté. Les coutures de nos deux vaiſſeaux étant ouvertes en pluſieurs endroits, j'engageai un certain nombre de calfats Portugais; & en très-peu de jours, les vaiſſeaux furent recalfatés.

TANDIS que nous étions à *Rio*-

Janéiro, le *Kent*, vaiſſeau de notre
ANN. 1764. Septembre. Compagnie des Indes, qui avoit à bord le Lord Clive, vint relâcher dans cette rade. Ce bâtiment, dont le départ d'Angleterre avoit précédé le nôtre de près d'un mois, & qui n'avoit touché nulle part, n'arriva néanmoins qu'un mois après nous; de ſorte qu'il mit environ ſoixante jours plus que nous à faire cette route, malgré le tems que nous perdîmes à attendre la *Tamar*, ſur laquelle le *Dauphin*, ſans être un excellent voilier, avoit un tel avantage de marche, que nous employâmes rarement plus de la moitié de nos voiles. Pluſieurs matelots de l'équipage du *Kent* étoient déjà attaqués du ſcorbut.

LES chaleurs inſupportables que nous éprouvions à *Rio-Janéiro* nous rendoient impatiens de remettre en
16 Octobre. mer. Le 16 Octobre, nous levâmes l'ancre; mais nous reſtâmes quatre

ou cinq jours au-deſſus de la barre, à attendre un vent de terre qui favoriſât notre ſortie ; il n'y a pas moyen de tenter ce paſſage avec un vent de mer. L'entrée entre les deux Forts eſt ſi étroite, & la mer y briſe avec tant de force, que nous ne parvînmes à ſortir de la rade qu'avec une extrême difficulté ; & ſi nous euſſions ſuivi l'avis du pilote Portugais, nous nous ſerions infailliblement perdus.

ANN. 1764. Octobre.

LA Relation de ce Voyage n'étant publiée que pour l'inſtruction des Navigateurs, je crois devoir faire obſerver que les Portugais, qui font dans cette place un très-grand commerce, employent tous les moyens poſſibles pour débaucher les matelots qui viennent à terre : ſi les voies de la perſuaſion ne leur réuſſiſſent point, ils les font boire & les enivrent : dans cet état, ils les tranſportent dans les terres, & prennent les précautions

ANN. 1764. Octobre.

les plus propres à empêcher leur retour, juſqu'après le départ de leur vaiſſeau. Ces manœuvres firent déſerter cinq hommes de mon équipage, que je ne pus recouvrer; la *Tamar* en avoit perdu neuf; mais le Capitaine, informé du lieu de leur détention, y envoya de nuit un détachement qui les ſurprit & les ramena à bord.

CHAPITRE II.

Départ de Rio-Janéiro. *Navigation juſqu'au Port* Deſiré. *Deſcription de ce lieu.*

NOUS étions ſous voile le 22. Je crus, avant de pourſuivre notre route, devoir informer les équipages de la nature du Voyage que nous allions entreprendre. Je fis ſignal au Commandant de la *Tamar* de ſe rendre à mon bord ; & je lui déclarai, en préſence de tous les matelots aſſemblés ſur le pont, que notre deſtination n'étoit pas, comme on avoit pu le croire, de nous rendre aux Indes Orientales, mais d'entrer dans la mer du Sud, pour y faire des découvertes qui pourroient devenir d'une grande importance à l'Angleterre ; que dans cette vue les Lords de l'Amirauté accordoient aux équipages une double

ANN. 1764. Octobre.

ANN. 1764. Octobre.

paye, & d'autres gratifications, ſi, durant le Voyage, ils rempliſſoient leur devoir avec le zèle que doit naturellement inſpirer l'amour de la patrie. Cette nouvelle fut reçue avec des acclamations de joie : tous proteſtèrent qu'ils étoient diſpoſés à me ſuivre par-tout où je voudrois les conduire; qu'ils n'y avoient point de difficultés, ni même de périls auxquels ils ne s'expoſaſſent pour donner à leur patrie des marques de leur ſincère attachement, & que je pouvois compter ſur leur obéiſſance ponctuelle & ſur leur entier dévouement.

NOUS continuâmes de faire voile juſqu'au 29, que les vents fraîchirent & ſoufflèrent par grains ſubits & par violentes raffales, propres à déſemparer nos manœuvres. Je fis amener nos mâts de perroquet, & mettre nos bâtons d'hiver à poſte; mais bientôt la mer devint affreuſe, & le vent en

tourmente : le vaiſſeau fatiguoit ſi prodigieuſement, que craignant de ſombrer ſous voiles, je fis jetter par-deſſus bord deux canons de l'avant & deux de l'arrière du vaiſſeau pour le ſoulager. Ce tems orageux dura le reſte du jour, & toute la nuit, que nous paſsâmes à capeyer ſous la grande voile, deux ris dedans. ANN. 1764. Octobre.

DANS la matinée du 30, les vents devinrent plus maniables, & varièrent du N. O. au S. $\frac{1}{4}$ S. O. : nous en profitâmes pour faire de la voile, le Cap à l'Oueſt. Nous étions alors par 35^{d} $50'$ de latitude S., & nous trouvions le tems tout auſſi froid qu'il l'eſt en Angleterre dans cette même ſaiſon, quoique le mois de Novembre répondît à notre mois de Mai, & que nous fuſſions de 20^{d} plus près de la ligne. Il étoit difficile que nous ne reſſentiſſions pas vivement cette différence de température, nous, qui

ANN. 1764. Octobre. huit jours avant, éprouvions d'exceſſives chaleurs; & les matelots, qui, dans la perſuaſion de n'avoir à voyager que dans des climats chauds, avoient non-ſeulement vendu leurs hardes d'hiver, mais encore leurs couvertures, dans les différens ports où nous avions relâché, furent contraints, pour ſe garantir du froid qu'ils ne pouvoient ſupporter, d'acheter des vêtemens qu'on avoit embarqués par précaution.

2 Novemb. LE 2 de Novembre, après avoir fait prêter le ſerment aux Lieutenans des deux vaiſſeaux, je leur remis leurs brevets qu'ils ne s'attendoient à recevoir qu'à notre attérage aux Indes Orientales, qu'on avoit d'abord regardées comme notre deſtination. Nous commençâmes à voir un grand nombre d'oiſeaux voltiger autour de nous : il y en avoit de très-gros, dont quelques-uns avoient le plumage noir, d'autres

d'autres blanc ; nous diſtinguâmes pluſieurs compagnies de pintades ; ces oiſeaux, tachetés de blanc & de noir, paroiſſoient un peu plus gros que des pigeons. ANN. 1764. Novembre.

LE 4, nous vîmes une quantité de ces mauvaiſes herbes que l'eau détache des rochers, & pluſieurs veaux marins. Nous étions par les 38^{d} 53$'$ de latitude S. & 51^{d} de longitude Oueſt. La déclinaiſon de la bouſſole étoit de 13 degrés à l'Eſt. Les vents, qui ſe maintenoient dans la partie de l'Oueſt, nous pouſſoient continuellement vers l'Eſt, & nous commençâmes à craindre qu'il ne nous fût très-difficile de ranger la côte des *Patagons*.

LE 10, nous obſervâmes un changement de couleur dans l'eau ; mais une ligne de 140 braſſes ne nous donna point de fond : nous comptions 41^{d} 16$'$ de latitude S., & 55^{d} 17$'$

ANN. 1764. Novembre.

de longitude O. ; l'aiguille aimantée déclinoit de 18^{d} 20′ vers l'Eſt. Le lendemain, nous nous rapprochâmes de la côte juſqu'à huit heures du ſoir, que la ſonde rapporta 45 braſſes, fond de ſable rouge. Nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ d'O. toute la nuit, & le matin, nous eûmes 52 braſſes d'eau même fond. Notre poſition étoit par les 42^{d} 34′ de latitude S., & les 58^{d} 17′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille aimantée de 11^{d} $\frac{3}{4}$ à l'Eſt.

LE 12, ſur les trois heures après-midi, étant à me promener ſur le gaillard d'arrière, je ne fus pas peu ſurpris d'entendre ceux qui étoient ſur le gaillard d'avant crier tous enſemble : *terre droit à l'avant ;* les nuages obſcurciſſoient preſque tout le tour de l'horiſon, & nous avions eu beaucoup de tonnerre & des éclairs. Je regardai de l'avant par-deſſous la

miſaine, & ſous le vent, & je crus remarquer que ce qui avoit d'abord paru être une iſle, préſentoit deux montagnes eſcarpées; mais en regardant du côté du vent, il me ſembla que la terre, qui ſe joignoit à ces montagnes, s'étendoit au loin dans le S. E. : en conſéquence nous gouvernâmes S. O. Je fis monter des Officiers au haut des mâts pour obſerver au vent & vérifier cette découverte; tous aſſurèrent qu'ils voyoient une grande étendue de terre. Je fis immédiatement mettre en panne, & ſonder autour de nous; on trouva encore 52 braſſes d'eau; mais je commençai à croire que nous étions peut-être engagés dans une baie; & je ſouhaitois bien plus que je ne l'eſpérois, que nous puſſions en ſortir avant la nuit.

ANN. 1764. Novembre.

NOUS fîmes de la voile & portâmes à l'E. S.-E. La terre ſembloit

ANN. 1764. Novembre.

ſe montrer toujours ſous la même apparence; les montagnes paroiſſoient bleues, comme cela eſt aſſez ordinaire dans un tems obſcur & pluvieux, lorſqu'on n'en eſt pas éloigné. Bientôt quelques-uns crurent entendre & voir la mer briſer ſur un rivage de ſable; mais ayant gouverné encore environ une heure avec toute la circonſpection poſſible, ce que nous avions pris pour la terre s'évanouit tout d'un coup, & nous fûmes convaincus, à notre grand étonnement, que ce n'avoit été qu'une terre de brume.

J'AI été preſque continuellement en mer depuis vingt-ſept ans, & je n'avois point d'idée d'une illuſion ſi générale & ſi ſoutenue. Néanmoins d'autres Navigateurs ont été également trompés. Il n'y a pas long-tems qu'un Maître de vaiſſeau jura qu'il avoit vu une iſle entre l'extrémité

occidentale de l'Irlande & Terre-Neuve, & qu'il avoit même diſtingué les arbres qui y croiſſent. Il eſt cependant certain que cette iſle n'exiſte point, ou du-moins qu'aucun vaiſſeau n'a pu la découvrir. Il n'eſt pas douteux que, ſi le tems ne ſe fût pas éclairci aſſez promptement pour faire diſparoître à nos yeux ce que nous avions pris pour la terre, tout ce qu'il y avoit à bord auroit fait ſerment qu'il avoit découvert la terre à cette hauteur. Nous nous trouvions alors par les 43^{d} 46$'$ de latitude S., & 60^{d} 5$'$ de longitude O., & la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 19^{d} 30$'$ vers l'Eſt.

ANN. 1764. Novembre.

LE lendemain, 13, ſur les quatre heures après-midi, le tems étant très-beau, les vents ſautèrent tout d'un coup au S. O., d'où ils commencèrent à ſouffler avec furie; le ciel de ce côté ſe couvrit de nuages noirs : dans

ANN 1764. Novembre.

l'inſtant tout l'équipage, qui s'étoit aſſemblé ſur le pont, fut alarmé d'un bruit ſubit & extraordinaire, ſemblable au mugiſſement des flots agités. J'ordonnai ſur le champ qu'on amenât les huniers; mais avant qu'on pût le faire, je vis la mer, ſoulevée en d'énormes lames, près de fondre ſur nous: je criai qu'on halât la miſaine, & qu'on larguât auſſi-tôt l'écoûte de la grande voile; car j'étois perſuadé que ſi nous avions quelques voiles dehors au moment où ce grain menaçant alloit nous atteindre, nous coulerions bas infailliblement, ou que nous aurions tous nos mâts rompus. Il fut cependant ſur nous, & coucha notre navire ſur le côté, avant que nous puſſions larguer la grande armure, qui fut alors coupée; & en même-tems l'écoûte de la grande voile renverſa le premier Lieutenant, le meurtrit, & lui caſſa trois dents. La miſaine qui n'étoit pas entièrement

amenée, fut miſe en pièces. Si ce coup de vent, qui vint à l'improviſte, & avec une violence dont il y a peu d'exemples, nous avoit ſurpris de nuit, il auroit eu pour nous des ſuites funeſtes. Il nous fut annoncé par les cris perçans de pluſieurs centaines d'oiſeaux qui fuyoient en avant; il dura environ 20 minutes, & calma par degrés. ANN. 1764. Novembre.

LA *Tamar* en fut quitte pour avoir ſa grande voile déchirée; mais elle étoit ſous le vent à nous, & elle avoit eu le tems de ſe mieux préparer. En très-peu de tems le vent rafraîchit, & nous paſsâmes la nuit à la cape ſous la grande voile riſée.

LE 14 au matin, le vent devint plus modéré, mais la mer étoit houleuſe. Bientôt le vent paſſa au S. $\frac{1}{4}$ S. O. & nous gouvernâmes vers l'Oueſt ſous nos voiles majeures.

ANN. 1764. Novembre.

LES premiers rayons du jour nous montrèrent la mer auſſi rouge que du ſang, & couverte de coquillages de même couleur, aſſez reſſemblants à nos écreviſſes, mais plus petits. Nous en prîmes une grande quantité avec des corbeilles.

LE 15, vers les quatre heures & demie du matin, nous eûmes la vue de la terre, qui avoit l'apparence d'une iſle d'environ huit ou neuf lieues de longueur. D'après les cartes, il étoit apparent que cette terre étoit le Cap *Saint-Hélène*, qui s'avance dans la mer à une diſtance conſidérable de la côte, & forme deux baies, l'une au Nord & l'autre au Sud. Le tems étant très-beau, je revirai de bord vent devant & je gouvernai ſur la terre juſques vers les dix heures. Mais ſachant qu'à la diſtance de deux lieues environ de ce Cap, il y a pluſieurs rochers à fleur d'eau, ſur leſquels

la mer briſe avec force, & le vent paroiſſant devoir calmer inſenſiblement, je revirai de bord vent devant pour m'en écarter. La terre ſembloit n'être qu'une chaîne de rochers nuds, où l'on n'appercevoit ni arbres ni arbuſtes. Lorſque j'en fus plus près, je fis ſonder & l'on trouva 45 braſſes d'eau, fond de vaſe noire. Dans ce même tems, j'eus le chagrin de voir mes trois Lieutenans & le Maître, malades & hors d'état de faire aucun ſervice, quoique le reſte de l'équipage jouît d'une parfaite ſanté. Notre latitude étoit de 45^{d} 21′ S., la longitude de 63^{d} 2′ O.; & la déclinaiſon de l'aiguille de 19^{d} 41′ à l'Eſt.

ANN. 1764. Novembre.

LE jour ſuivant, 16, je dirigeai ma route ſur le Cap *Blanc*, d'après la carte que le Lord Anſon a donnée dans la Relation de ſon Voyage. Sur le ſoir, le vent fraîchit, & ſouffla de la partie du S. O. $\frac{1}{4}$ S. avec une telle

ANN 1764. Novembre.

force, que nous paſsâmes la nuit à capeyer ſous notre grande voile. Dans la matinée, le vent plus maniable nous permit de faire route; mais la mer étoit très-groſſe; & quoique nous nous trouvaſſions preſque au cœur de l'été dans ces parages, le tems étoit à tous égards beaucoup plus froid qu'il ne l'eſt ordinairement en plein hiver dans la baie de Biſcaye.

LE 17, ſur les ſix heures du ſoir, ayant fait de la voile autant qu'il nous fut poſſible, nous decouvrîmes la terre dans le S. S. O.; & comme nous avions eu hauteur à midi par un très-beau tems, nous reconnûmes que cette terre étoit le Cap *Blanc*. Mais le vent recommença alors à ſouffler avec plus de violence que jamais, la tempête dura toute la nuit, & la mer, qui briſoit continuellement autour de nous, fatiguoit prodigieuſement le vaiſſeau.

LE 18, à quatre heures du matin, la ſonde nous rapporta 40 braſſes, fond de roche : ayant couru dans la nuit une bordée au large, nous virâmes de bord pour nous rapprocher de la terre ; le vent continuoit d'être en tourmente avec de la grêle & de la neige. Vers les ſix heures, nous revîmes la terre, qui nous reſtoit dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O. Notre vaiſſeau étoit maintenant ſi peu calé, que ſa dérive devenoit très-conſidérable dès qu'il ventoit bon frais. J'étois très-impatient de gagner le Port *Deſiré*, pour remédier à cet inconvénient ; car dans l'état où ſe trouvoit le navire, il étoit dans un continuel danger de s'abattre. Nous gouvernâmes ſur la terre avec un vent de N. E., & ſur le ſoir, nous mîmes à la cape; mais le vent, ayant paſſé dans la partie de l'Oueſt, nous écarta dans la nuit. A ſept heures du matin du 19, nous courûmes de nouveau ſur la terre, gouvernant au S.

ANN. 1764. Novembre.

ANN. 1764. Novembre.

O. ¼ S. du compas, & bientôt nous apperçûmes la mer briſer de l'avant à nous; nous ſondâmes immédiatement & nous trouvâmes entre 13 & 7 braſſes d'eau; un moment après nous augmentâmes de fond, & la ſonde rapporta de 17 à 42 braſſes; de maniere que nous paſsâmes ſur la queue d'un banc, qui, étant plus au Nord, nous eût peut-être été funeſte.

DANS ce moment le Cap *Blanc* nous reſtoit à l'O. S. O. 5^{d} $37'$ au Sud, & à la diſtance de quatre lieues: mais comme rien n'eſt plus confus que la deſcription que Sir John Narborough a donnée de ce Port, nous ne ſavions trop quelle direction ſuivre pour nous y rendre. Je cherchai d'abord une baie, qui, conformément aux inſtructions de ce Navigateur, doit être au Sud du Cap, mais je ne découvris rien de ſemblable; & en

conſéquence je prolongeai le rivage, gouvernant au Sud. Nous avions un vent de terre très-frais ; nous vîmes pluſieurs colonnes de fumée s'élever en différens endroits ; mais nous n'appercevions ni arbre ni arbuſte, & toute la contrée n'offroit à l'œil que des collines de ſable, aſſez reſſemblantes aux Dunes ſtériles d'Angleterre. Nous obſervâmes encore qu'à la diſtance de ſept à huit milles du rivage, les eaux étoient fréquemment très-baſſes, & quelquefois nous n'avions pas plus de 10 braſſes.

ANN. 1764. Novembre.

Nous continuâmes tout le jour de côtoyer le rivage en le ſerrant d'auſſi près qu'il nous étoit poſſible ; & le ſoir, nous vîmes une iſle à la diſtance d'environ ſix lieues : dans la matinée du 20, nous courûmes deſſus, & nous nous aſſurâmes que c'étoit l'iſle *des Pingoins* décrite par Narborough.

ANN. 1764. Novembre.

LE Port *Deſiré* n'étant éloigné que d'environ trois lieues dans le N. O. de cette iſle, j'envoyai un de nos bâtimens à rames pour le découvrir; il revint après l'avoir reconnu, & je me diſpoſai à y entrer. Il y avoit en cet endroit des milliers de veaux marins & de pingoins autour du vaiſſeau. L'iſle *des Pingoins* nous parut bordée d'îlôts, qui ne ſont que des rochers. Sur le ſoir, nous vîmes un rocher, qui, s'élevant au-deſſus de l'eau comme une pyramide, du côté méridional de l'entrée du Port *Deſiré*, eſt très-propre à faire reconnoître ce Port, qu'on ne trouveroit ſans cela que très-difficilement. A l'entrée de la nuit, le vent s'étant un peu calmé, nous laiſsâmes tomber l'ancre à la diſtance de quatre ou cinq milles du rivage.

LE 21 au matin, avec une briſe de terre nous parvînmes à l'entrée

du Port, que nous trouvâmes très-étroite, bordée de rochers & de bancs de ſable, & le flot y formoit un courant d'une rapidité que je n'avois pas encore vue. Je mouillai en-dehors du Port; l'ouverture du canal nous reſtoit à l'O. S. O.; l'iſle *des Pingoins* au S. E., 5^{d} 30′ E., & à la diſtance de trois lieues; la terre la plus ſeptentrionale au N. N O.; deux rochers qui, à mi-flot, ſe trouvent à fleur d'eau, & ſont à la pointe la plus méridionale d'un récif qui part de la même terre, au N. E. $\frac{1}{4}$ N. Tel étoit le relevement de notre mouillage, dont je ne fais ici mention que parce que ces particularités peuvent être d'une grande importance pour les Navigateurs qui voudroient relâcher dans ce Port, & que les deſcriptions qu'en ont données divers marins ſont très-fautives.

ANN. 1764. Novembre.

LE vent fut impétueux durant la

ANN. 1764. Novembre.

plus grande partie de cette journée, & la mer étoit très-houleuſe dans l'endroit où nous étions à l'ancre. Cependant je fis partir deux de nos bateaux pour ſonder le Port, & je les ſuivis dans mon canot. Nous trouvâmes ce Port très-étroit dans un eſpace de près de deux milles : à la marée montante la vîteſſe du courant pouvoit être de huit milles par heure : nous reconnûmes auſſi pluſieurs rochers & briſans. Deſcendus à terre, nous ne découvrîmes en nous avançant dans la contrée, qu'une campagne déſerte, des collines couvertes de ſable, mais nous n'apperçûmes pas un ſeul arbre. Nous vîmes la fiente de quelques animaux, & nous en diſtinguâmes quatre dans l'éloignement; mais ils prirent la fuite à notre approche, & il ne nous fut pas poſſible d'en reconnoître l'eſpèce. Nous jugeâmes que c'étoit des guanaques. Ces animaux ſont aſſez

ſemblables

ſemblables à nos dains, mais beaucoup plus gros ; quelques-uns n'ont guère moins de quatre pieds quatre pouces de haut. Ils ne ſe laiſſent pas approcher & ſont très-légers à la courſe. De retour aux bateaux, je continuai à remonter le canal, & j'abordai à une iſle qui étoit couverte de veaux marins : nous en tuâmes plus de cinquante. Dans ce nombre, il s'en trouva de plus gros que de jeunes bœufs. Nos bateaux, que nous avions déjà remplis d'oiſeaux de différentes eſpèces, étoient aſſez chargés pour pouvoir régaler toute une flotte.

ANN. 1764. Novembre.

ENTRE les différens oiſeaux que nous tirâmes, il s'en trouva un qui mérite une deſcription particulière. Sa tête ſeroit parfaitement reſſemblante à celle de l'aigle, ſi l'eſpèce de huppe dont elle eſt ornée étoit un peu moins touffue ; un cercle de plumes d'une blancheur éclatante forme

ANN. 1764. Novembre.

autour de ſon cou une palatine ou collier naturel de la plus grande beauté ; ſur le dos ſon plumage eſt d'un noir de jais, & non moins brillant que ce minéral que l'art a ſu polir ; ſes jambes ſont remarquables par leur groſſeur & leur force ; mais les ſerres en ſont moins acérées que celles de l'aigle : cet oiſeau a près de douze pieds d'envergure.

LA TAMAR profita de la marée montante pour entrer dans le Port ; mais je gardai mon poſte & je crus ne devoir riſquer ce paſſage qu'avec un vent favorable ; il paſſa bientôt à l'Eſt. Je levai l'ancre vers les cinq heures après-midi, & je me propoſai d'arriver au mouillage avec la marée du ſoir. Mais nous avions à peine appareillé que le vent repaſſa au N. O. $\frac{1}{4}$ N. ; & notre vaiſſeau étant déjà engagé dans l'embouchure du Port avant que le flot eût commencé,

nous nous vîmes forcés de laiſſer tomber l'ancre à très-peu de diſtance de la rive méridionale. Les vents étoient de terre & ſouffloient par raffales ſi violentes, que bientôt le vaiſſeau chaſſa ſur ſon ancre & vint échouer ſur une grande pointe de gravier. ANN. 1764. Novembre.

LE fond où nous avions mouillé étoit en effet d'une mauvaiſe tenue. En pareille ſituation, avec un vent forcé, on aura toujours lieu de craindre que le vaiſſeau ne ſoit jetté en côte, ſi l'on n'a pas eu le tems de l'établir ſur ſes ancres. Tandis que nous étions échoués, les vents fraîchirent; & la marée montant avec une extrême rapidité, ce ne fut qu'avec des peines infinies & après quatre heures du plus pénible travail, que nous parvînmes enfin à porter une ſeconde ancre pour nous relever, & que nous mîmes le vaiſſeau à flot.

ANN. 1764. Novembre.

Comme il n'y avoit guère que le talon & une longueur de ſix ou ſept pieds de ſa quille qui euſſent touché, il étoit à préſumer qu'il n'avoit reçu aucun dommage : néanmoins je me déterminai à faire démonter le gouvernail pour le viſiter.

LE vent ne calma point dans la nuit ; le lendemain, 22, dans la matinée, il parut ſe renforcer ; & il ne nous avoit pas encore été poſſible de lever l'ancre que nous avions mouillée près de la rive méridionale, dans l'eſpoir qu'elle nous ſoutiendroit. Nous nous trouvions dans une ſituation fort critique ; le vaiſſeau, n'étant plus tenu que par ſon ancre d'affourche, commençoit derechef à chaſſer en côte. *La Tamar*, qui étoit mouillée dans le canal, ſe hâta de nous envoyer une hanſière : aidés de ce ſecours, nous levâmes l'ancre d'affourche, nous ſortîmes du péril qui nous

menaçoit, & nous parvînmes à remouiller l'ancre ſur un meilleur fond, dans l'attente d'un moment plus favorable pour amarrer convenablement notre vaiſſeau. ANN. 1764. Novembre.

LE jour ſuivant, 23, j'envoyai ſonder le Port à quelques milles plus haut; le fond ne s'en trouva pas à beaucoup près ſi dur qu'à l'entrée du canal, & il y avoit moins d'eau. Mais le vent, qui continuoit de ſouffler avec furie, ne nous permit pas de chercher un autre mouillage. Nous avions découvert une petite ſource, à un demi-mille environ de la rive ſeptentrionale du Port: mais l'eau avoit un goût ſaumâtre. J'avois fait auſſi une excurſion de pluſieurs milles dans les terres, où d'auſſi loin que la vue pouvoit s'étendre, je n'apperçus qu'une contrée ſtérile, nue & déſolée. Nous vîmes dans l'éloignement pluſieurs guanaques; mais nous ne pûmes

ANN. 1764. Novembre.

jamais les approcher d'assez près pour les tirer. Autour d'un étang d'eau salée, nous distinguâmes sur le sable les traces de divers animaux, & particulièrement celles d'un gros tigre. Nous trouvâmes aussi un nid d'œufs d'autruche, que nous mangeâmes, & qui nous parurent un excellent mets. Il est probable que tous les animaux dont on voit les vestiges des pieds sur les bords de cet étang salé viennent y boire, car nous n'apperçûmes aucune eau douce où ils pussent se désaltérer. La source d'eau saumâtre que nous avions d'abord trouvée fut la seule qu'il fût possible de découvrir; ce qui nous obligea de creuser des puits, n'y ayant dans ce lieu d'autre apparence d'eau que la légère humidité de la terre.

LE 24, la mer étant plus tranquille, nous vînmes chercher un mouillage à quelques milles plus haut

dans le Port, où nous amarrâmes nos vaiſſeaux. Les pointes, qui ferment l'entrée du Port, s'étendoient par rapport à nous de l'E. $\frac{1}{4}$ S. E. 3^{d} S. à l'Eſt, & le rocher pyramidal au S. E. $\frac{1}{4}$ E. En cet endroit nous n'avions, à mer baſſe, que 6 braſſes d'eau; mais dans le flot, l'eau montoit de 4 braſſes & demie, ou de 27 pieds. La marée monte ici avec une rapidité ſi prodigieuſe, qu'un matelot, très-bon nageur, étant tombé du bord, le courant le porta preſque hors de vue, avant qu'on pût aller à ſon ſecours, quoique tous nos canots fuſſent dehors: nous eûmes néanmoins le bonheur de le ſauver.

ANN. 1764. Novembre.

Ce même jour, je me fis reconduire à terre. Je m'avançai à environ ſix ou ſept milles dans la contrée. Je vis pluſieurs lièvres auſſi gros que de jeunes chevreuils; j'en tirai un qui peſoit plus de vingt-ſix livres. Il eſt

ANN. 1764. Novembre.

certain que ſi j'euſſe eu un bon levrier, on auroit pu donner du lièvre aux équipages deux fois la ſemaine. Nos gens à bord étoient alors occupés à rouer les cables ſur le pont, à parer la cale, pour y mettre le leſt convenable, & à y deſcendre les canons, à l'exception de ceux qu'on crut néceſſaires de garder ſur le pont.

LE lendemain, 25, je parcourus en canot une grande partie du Port; & étant deſcendu ſur la rive ſeptentrionale, nous trouvâmes un canot à deux rames d'une forme ſingulière, & le canon d'une arme à feu, ſur lequel étoient gravées les armes d'Angleterre. La rouille avoit fait ſur ce canon de tels progrès, qu'il ſe réduiſoit en pouſſière entre les doigts : j'imaginai qu'il avoit été laiſſé ſur ce rivage par quelqu'un de l'équipage du *Wager*, ou peut-être par Sir John Narborough. Nous n'avions encore trouvé

aucun genre de végétaux, à l'exception d'une eſpèce de pois ſauvages; & quoique nous n'ayions apperçu aucun habitant, nous vîmes pluſieurs endroits où l'on avoit fait du feu; mais les veſtiges n'en étoient pas récens. Novembre. ANN. 1764.

NOUS tirâmes quelques canards ſauvages & un lièvre : cet animal courut, malgré ſa bleſſure, l'eſpace de deux milles; ce qui nous étonna beaucoup, lorſqu'après l'avoir pris, nous vîmes que la balle lui avoit paſſé à travers le corps. Nous chaſsâmes long-tems un guanaque qui étoit le plus gros que nous euſſions vu : lorſqu'il nous avoit laiſſés à une grande diſtance derrière lui, il s'arrêtoit pour nous regarder, & pouſſoit des cris aſſez reſſemblans au henniſſement d'un cheval; mais ſitôt que nous en approchions, il fuyoit avec une extrême légéreté; mon chien étoit ſi fatigué, qu'il ne put plus le pourſuivre:

ANN. 1764. Novembre.

à la fin il nous échappa & nous le perdîmes de vue. Dans cette chaſſe, nous ne tuâmes qu'un lièvre, & un vilain petit animal, dont l'odeur infecte ne permit à aucun de nous d'en approcher. Les lièvres ont ici la chair très-blanche & d'un goût très-agréable. Un ſergent de marine & quelques autres, qui étoient allés à terre d'un autre côté, avoient eu plus de ſuccès que nous; ils avoient tiré deux guanaques & un faon; ils furent obligés de laiſſer ces animaux où ils les avoient tués, ne pouvant ſans ſecours les tranſporter juſqu'au vaiſſeau dont ils étoient éloignés de ſix milles. Ces guanaques ne peſoient guère que la moitié de ceux dont Sir John Narborough fait mention; j'en ai cependant vu quelques-uns qui peſoient juſqu'à 37 & 38 *ſtones*, c'eſt-à-dire environ trois cens livres.

LORSQUE ſur le ſoir nous revînmes

à bord, le vent étoit très-frais; & le pont ſe trouvant trop embarraſſé pour pouvoir embarquer nos bateaux, nous les amarrâmes ſur le derrière du navire. Vers le milieu de la nuit, le vent renforça; notre canot à ſix rames ſe remplit d'eau, rompit ſes amarres, & fut jetté en mer; celui qui étoit commis à ſa garde & dont la négligence fut cauſe de cet accident, n'échappa au danger d'être noyé, qu'en ſe ſaiſiſſant de l'échelle de pouppe. Comme ce fut à la marée montante que ce canot fut chaſſé en mer, nous ne pouvions douter que le courant ne l'eût emporté au-deſſus de l'endroit où nous étions mouillés. La perte de ce canot eût été pour nous d'une très-fâcheuſe conſéquence; je paſſai le reſte de la nuit dans de très-vives inquiétudes. Le 26, dès la pointe du jour, j'envoyai à ſa recherche, & il ſe paſſa quelques heures, avant qu'on le ramenât à bord: le courant l'avoit

ANN. 1764. Novembre.

ANN. 1764. Novembre.

emporté à pluſieurs milles au loin. J'envoyai en même-tems à terre quelques perſonnes de l'équipage pour rapporter les guanaques qu'on avoit tués la veille; mais ils n'en trouvèrent que les os, les tigres en avoient mangé la chair, & même ils en avoient caſſé les os pour en prendre la moëlle. Pluſieurs de nos gens s'étoient avancés à quinze milles dans les terres pour y chercher de l'eau douce, ſans en découvrir une ſeule ſource. Nous avions creuſé des puits à une profondeur conſidérable en différens endroits où la terre paroiſſoit humide; mais ces puits, qui nous occaſionnoient de très-grands travaux, pouvoient à peine nous fournir trente gallons d'eau en vingt-quatre heures. Cette circonſtance étoit d'autant plus propre à nous décourager, que nos gens qui avoient épié les guanaques, les avoient vû boire dans les étangs d'eau ſalée. Je pris donc la réſolution

de quitter cette place auſſitôt que le vaiſſeau ſeroit prêt à remettre en mer, & que notre canot à ſix rames ſeroit réparé.

ANN. 1764. Novembre.

LE 27, ceux que j'avois envoyés à la chaſſe des guanaques, trouvèrent le crâne & les os d'un homme. Ils réuſſirent à ſe ſaiſir d'un jeune guanaque qu'ils amenèrent à bord; c'étoit le plus bel animal que nous euſſions jamais vu; nous parvînmes à l'apprivoiſer au point qu'il venoit nous lécher les mains à peu près comme un veau; mais malgré tous nos ſoins pour le nourrir, il mourut en peu de jours. Dans l'après-midi, le vent ayant conſidérablement fraîchi, j'ordonnai qu'on ſe tînt prêt à laiſſer tomber la grande ancre, dans l'appréhenſion où j'étois que nos cables ne rompiſſent, ce qui cependant n'arriva pas. Ceux de l'équipage, qui étoient à terre avec les charpentiers

ANN. 1764. Novembre.

pour radouber notre canot qu'on avoit pour cela tranſporté ſur la rive méridionale, trouvèrent deux ſources à la diſtance d'environ deux milles du rivage, & dont l'eau n'étoit pas abſolument ſaumâtre; c'étoit-là une découverte très-intéreſſante. Dès le matin, du 28, j'y envoyai vingt hommes avec quelques petites futailles; & ils rapportèrent bientôt à bord une tonne d'eau, dont le beſoin commençoit à ſe faire ſentir. Ce même jour, je remontai le canal dans mon bateau l'eſpace de près de douze milles. La mer devenant extrêmement houleuſe, je me fis mettre à terre. Le canal dans cet endroit étoit d'une largeur à perte de vue; on y appercevoit un certain nombre d'iſles, dont quelques-unes étoient conſidérables; je ne doute pas qu'il s'avance dans les terres à une centaine de milles. Ce fut ſur une de ces iſles que je deſcendis. J'y trouvai un ſi grand nombre d'oiſeaux,

qu'au moment où ils s'envolèrent, le ciel en fut obſcurci ; & il eſt certain que nous ne pouvions faire un pas ſans marcher ſur leurs œufs. Dans l'inſtant qu'ils s'élevoient au-deſſus de nous, nous en tuâmes pluſieurs à coups de pierres & de bâtons. Je quittai enſuite l'iſle & j'abordai le continent où nos gens firent cuire les œufs dont ils s'étoient chargés, & les mangèrent, quoique dans la plupart de ces œufs il y eût des oiſeaux. Nous ne vîmes aucune trace d'homme ſur l'une & l'autre rive du canal, ni aucun veſtige qui pût faire croire que ces côtes euſſent d'autres habitans que de nombreuſes compagnies d'oiſeaux, des troupeaux de guanaques, & quelques bêtes féroces. Les guanaques qui marchent d'ordinaire par troupe de 60 ou 70, ne ſe laiſſoient jamais approcher ; ſouvent ils s'arrêtoient pour nous regarder du haut des collines. Dans cette tournée, notre

ANN. 1764. Novembre.

ANN. 1764. Novembre.

chirurgien tira un chat-tigre : cet animal eſt petit, mais fier & intrépide : quoique mortellement bleſſé, il réſiſta encore long-tems aux rudes attaques de mon chien.

LE 29, nous achevâmes de leſter le vaiſſeau; ouvrage que les vents frais qui régnèrent conſtamment, & la rapidité du flot nous rendirent très-pénible : nous prîmes auſſi à bord une autre tonne d'eau. Dans la matinée du 30, le mauvais tems ne permettant pas d'envoyer un canot à terre, j'employai les gens de l'équipage à préparer nos agrès, & à tout diſpoſer pour notre prochain départ. Le vent fut plus modéré dans l'après-midi, je détachai un canot pour nous procurer une plus grande quantité d'eau. Les deux matelots qui arrivèrent les premiers au puits, y trouvèrent un gros tigre couché par terre : l'animal les regarda pendant quelque tems l'un

&

& l'autre avec beaucoup d'indifférence : ils furent offenſés de ſe voir traiter de cet air mépriſant qu'eut le lion pour le Chevalier de la Manche; & n'ayant point d'armes à feu, ils commencèrent à lui jetter des pierres. Le tigre, ſans daigner s'appercevoir de cette inſulte, demeuroit tranquillement couché; mais voyant arriver le reſte de la troupe, il ſe leva doucement & prit la fuite. ANN. 1764. Novembre.

Le premier de Décembre, notre canot à ſix rames ſe trouvant réparé, nous le prîmes à bord; mais toute cette journée la mer fut ſi houleuſe, qu'il nous fut impoſſible de faire de l'eau. Le jour ſuivant nous abattîmes les tentes qu'on avoit dreſſées pour l'aiguade, & nous nous tînmes prêts à mettre en mer. Les deux puits que nous creusâmes pour faire de l'eau, ſont à-peu-près au S. S. E., & à la diſtance de deux milles & demi du 1 Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

rocher pyramidal. Je fis planter près de ces puits un poteau, comme une marque plus propre à les faire découvrir, que leur relèvement.

DURANT le ſéjour que nous fîmes dans ce Port, nous en prîmes les ſondes avec un très-grand ſoin, & nous trouvâmes qu'auſſi-loin que les vaiſſeaux peuvent remonter le canal, il n'y a point de danger qu'on ne puiſſe aiſément découvrir, à marée baſſe. Ce Port, où l'on peut aujourd'hui ſe procurer de l'eau douce au moyen des puits que nous y avons creuſés, offriroit aux vaiſſeaux qui voudroient y relâcher, un très-bon mouillage, ſans la rapidité du courant qu'occaſionne le flot. La contrée abonde en guanaques & en oiſeaux d'eſpèces différentes, & particulièrement en canards & en oies ſauvages. Il s'y trouve auſſi d'excellentes moules, & en ſi grande quantité, qu'on

peut toujours à mer baſſe, en charger un bateau. Le bois ſeulement y eſt rare, cependant on trouve dans quelques endroits de la côte des brouſſailles dont on peut ſe ſervir au beſoin pour faire du feu.

ANN. 1764. Décembre.

LE 5, je démarrai dans le deſſein de ſortir du Port; mais notre ſeconde ancre ſe trouvant embarraſſée, nous perdîmes du tems pour la lever, & avant que nous puſſions virer à pic ſur notre ancre d'affourche, le juſant fut dans toute ſa force; car en cet endroit la mer n'eſt jamais égale plus de dix minutes de ſuite; nous fûmes donc obligés d'attendre la baſſe mer. Nous levâmes l'ancre vers les cinq ou ſix heures du ſoir, & nous gouvernâmes à l'E. N. E., avec un vent frais qui nous venoit du N. N. O.

CHAPITRE III.

Départ du Port Desiré. *Recherche de l'isle* Pepys. *Navigation jusqu'à la Côte des Patagons. Description des Habitans.*

ANN. 1764. Décembre.

EN sortant du Port *Desiré*, nous dirigeâmes notre route pour reconnoître l'isle *Pepys*, qu'on dit être par 47^{d} de latitude S. Nous étions alors par les 47^{d} 22$'$ de latitude S, & 55^{d} 49$'$ de longitude O. Le Port *Desiré* nous restoit au Sud 66^{d} O., à la distance de vingt-trois lieues; & l'isle *Pepys*, conformément à la carte de Halley, à l'E. $\frac{3}{4}$ de rhumb vers le Nord, à la distance de trente lieues. La déclinaison de l'aiguille étoit ici de 19^{d} vers l'Est.

LE jour suivant, 6, nous continuâmes notre route par un vent

favorable, & nous jouîmes d'un ſi beau ciel, que nous commençâmes à croire que cette partie du globe n'eſt pas abſolument ſans été. Le 7, je me trouvai beaucoup plus au Nord que je ne m'y attendois; & je ſuppoſai que le vaiſſeau y avoit été porté par les courans. J'avois déja parcouru 80^{d} à l'Eſt, ce qui eſt la diſtance du continent à l'iſle *Pepys*, au rapport de Halley; mais malheureuſement la poſition de cette iſle eſt très-incertaine: Cowley eſt le ſeul qui prétende l'avoir vue: tout ce qu'il dit de ſa ſituation, c'eſt qu'elle eſt par les 47^{d} de latitude S.; & il ne détermine point ſa longitude. Il parle bien de la beauté de ſon Port, mais il ajoute qu'un vent contraire & violent ne lui permit pas d'y entrer, & qu'il fit route au Sud. Dans ce même tems je gouvernai auſſi au Sud; car le ciel étant ſans aucun nuage, je pouvois découvrir

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

un grand eſpace de mer au Nord de la poſition qu'on lui donne. Comme je ſuppoſai que cette iſle, ſi elle exiſtoit réellement, devoit nous reſter à l'Eſt, je fis ſignal à *la Tamar* de s'éloigner dans l'après-midi pour rencontrer plus ſûrement cette terre, en laiſſant entre nous un eſpace d'environ vingt lieues. Nous gouvernâmes au S. E. du compas, & le ſoir nous mîmes en panne, étant, ſuivant notre eſtime, par les 47^{d} $18'$ de latitude S. Le lendemain, 8, nous eûmes un vent frais de la partie du N. O. $\frac{1}{4}$ N.; & je crus encore que l'iſle pourroit bien être à l'Eſt. En conſéquence, je réſolus de faire trente lieues dans cette direction, & en cas que je ne découvriſſe rien, de revenir à la même latitude de 47^{d}. Mais le vent étant devenu très-frais, & la mer extrêmement houleuſe, ſur les ſix heures du ſoir, je fus obligé de mettre à la cape ſous la grande voile.

Le jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, le vent ayant paſſé à l'O. S. O., nous fîmes route au Nord ſous nos baſſes voiles. Je jugeai alors que nous étions environ à ſeize lieues & à l'Eſt du point d'où nous étions partis; le Port *Deſiré* nous reſtant au Sud 80^{d} 53′ O, à la diſtance de quatre-vingt-quinze lieues. Nous vîmes alors une grande quantité de goëmon & pluſieurs oiſeaux. Le lendemain, 10, nous continuâmes de porter le Cap au Nord ſous nos voiles majeures, avec un vent forcé du S. O. au N. O., & la mer très-agitée. Le ſoir, étant par la latitude de 46^{d} 50′ S., je virai de bord vent arrière, & je repris ma route à l'Oueſt; nos vaiſſeaux s'éloignant chaque jour l'un de l'autre, autant qu'il étoit poſſible ſans nous perdre de vue. Perſuadé enfin que l'iſle, mentionnée par Cowley & décrite par Halley ſous le nom d'iſle *Pepys*, n'exiſtoit pas, je me

ANN. 1764. Décembre.

ANN 1764. Décembre.

déterminai, le 11 à midi, à me rapprocher du Continent & à relâcher dans le premier Port commode pour y faire de l'eau & du bois dont nous avions un grand beſoin; la ſaiſon étant déja très-avancée, il ne nous reſtoit plus de tems à perdre. Depuis ce moment nous continuâmes à porter vers le Continent, cherchant à découvrir les *Sebaldes*, qui, d'après toutes les cartes que nous avions à bord, ne devoient pas être éloignées de la route que nous tenions. Chaque jour des compagnies d'oiſeaux voltigeoient autour de notre vaiſſeau, que ſuivoient continuellement de grandes baleines. Le tems étoit généralement beau, mais froid; & nous fûmes forcés de convenir, malgré les eſpérances que nous avions conçues, que l'été de ces climats ne différoit de l'hiver en Angleterre que par la longueur des jours.

Le 15, étant par la latitude de

50d 33′ S., & par la longitude de 66d 59′ O., vers les ſix heures du ſoir les vents ſautèrent tout d'un coup au S. O., & ſoufflèrent avec furie : la mer devint affreuſe : les lames étoient ſi hautes & ſi terribles, que je n'avois rien vu de pareil en doublant le Cap de *Horn* avec le Lord Anſon : notre vaiſſeau étoit trop élevé dans ſes œuvres mortes pour ces ſortes de voyages, à chaque inſtant je m'attendois à le voir ſubmerger : notre plus grande ſûreté eût été de ne pas lutter contre la tempête & de nous abandonner à la violence des flots à ſec de voiles ; mais notre proviſion d'eau étoit trop peu conſidérable ; & nous devions craindre d'être emportés ſi loin du Continent, qu'elle ſeroit entièrement conſommée avant de pouvoir nous en approcher. Nous prîmes donc le parti de capeyer ſous la voile d'artimon. Nous reçûmes de terribles coups de mer, qui nous au-

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

roient bien plus incommodés ſans le ſecours de nos cloiſons.

CETTE furieuſe tempête dura toute la nuit ; mais ſur les huit heures du matin du 16, le vent calma, & la mer tombant inſenſiblement, à dix heures nous remîmes le cap en route ſous nos baſſes voiles, & nous continuâmes de gouverner ſur le Continent juſqu'au 18, que nous découvrîmes la terre de la grande hune. Nous étions alors par les 51 d 8′ de latitude S., & 71 d 4′ de longitude O. ; & le cap *des Vierges*, qui forme au Nord l'entrée du détroit de *Magellan*, nous reſtoit au Sud 19 d 50′ O., à la diſtance de dix-neuf lieues. Dans ce même jour, le vent ayant preſque entièrement calmé, il ne nous fut pas poſſible de gagner terre ; mais le lendemain matin, 19, il devint preſque Nord, & nous portâmes ſur une large baie, au fond de laquelle parut

être un Port; mais je le trouvai fermé, la mer briſoit d'un bout à l'autre ſur un récif qu'on découvroit à mer baſſe. On trouve très-peu d'eau à une certaine diſtance de ce récif, & j'étois ſur ſix braſſes avant de me retirer. La mer en cet endroit paroiſſoit très-poiſſonneuſe. Nous vîmes pluſieurs marſouins pourſuivre d'autres poiſſons; ils étoient d'un blanc de neige, tachetés de noir, ce qui préſentoit un coup-d'œil non moins agréable que rare. La terre avoit ici la même apparence qu'aux environs du Port *Deſiré;* on ne découvroit que des dunes & pas un ſeul arbre.

ANN. 1764. Décembre.

LE 20, à la pointe du jour, nous étions à la hauteur du cap *Beautems*, qui nous reſtoit vers l'Oueſt à la diſtance de quatre lieues; & en ſondant nous ne trouvâmes que treize braſſes d'eau, ce qui annonce qu'il eſt néceſſaire de ranger ce cap à une diſtance

ANN. 1764. Décembre.

raiſonnable. Après l'avoir doublé, nous longeâmes la côte de très-près juſqu'au cap *des Vierges*. Nous obſervâmes que cette côte court S. S. E., direction bien différente de celle que lui donne Sir Jonh Narborough. Sur le ſoir, nous rangeâmes un banc de ſable qui s'étend au Sud du cap, & à plus d'une lieue au large. Nous y laiſsâmes tomber l'ancre; mais *la Tamar* étoit ſi loin ſous le vent, qu'il lui fut impoſſible de mouiller, & elle louvoya toute la nuit. Nous vîmes, en prolongeant la côte, des guanaques paître dans les vallées; & dans toute l'après-midi, on apperçut une fumée conſidérable ſur la rive ſeptentrionale, à quatre ou cinq lieues environ de l'entrée du détroit.

J'APPAREILLAI le lendemain, 21, à la pointe du jour; nous revîmes la même fumée que nous avions déja vue la veille. Je gouvernai ſur

le lieu d'où elle paroiſſoit ſortir, & je jetai l'ancre à deux milles du rivage : c'eſt dans ce même endroit que les gens du *Wager*, en paſſant le détroit dans leur chaloupe, après la perte de ce vaiſſeau, virent un certain nombre d'hommes à cheval qui arborèrent une eſpèce de pavillon blanc, en les invitant par ſignes à deſcendre à terre, ce qu'auroient fort deſiré les gens de la chaloupe ; mais le vent qui ſouffloit avec force les obligea de s'éloigner de la côte & de gagner le large. Le Canonnier du *Wager*, dans une relation qu'il a publiée de ſon voyage, dit qu'à la vue de cette troupe d'hommes, ils doutèrent ſi c'étoit des Européens qui avoient peut-être fait naufrage ſur cette côte, ou des indigènes de la contrée des environs de la rivière *Gallagoes*.

ANN. 1764. Décembre.

A notre arrivée à l'ancre, j'obſervai avec ma lunette le même ſpec-

ANN. 1764. Décembre.

tacle qu'avoient eu les gens du *Wager*, une troupe d'hommes à cheval, qui arboroient une eſpèce de pavillon ou mouchoir blanc, & qui du rivage nous faiſoient ſigne d'aller à terre. Curieux de connoître ce peuple, je fis mettre en mer mon canot à douze rames; je m'y embarquai avec M. Marshall, mon ſecond Lieutenant, & un détachement de ſoldats bien armés. Nous nous avançâmes vers le rivage, ſuivis du canot à ſix rames, ſous les ordres de M. Comming, mon premier Lieutenant. Lorſque nous n'étions plus qu'à une petite diſtance de la grève, nous vîmes que cette troupe ſe montoit à environ 500 hommes, dont quelques-uns étoient à pied & le plus grand nombre à cheval. Ils bordoient une pointe de roche qui s'avance dans la mer à une diſtance aſſez conſidérable, & continuoient de faire flotter leur pavillon, & de nous inviter, par des geſtes & par des cris,

à nous rendre auprès d'eux ; mais la descente n'étoit pas aisée, parce qu'il y avoit peu d'eau & de très-grosses pierres. Je n'apperçus entre leurs mains aucune espèce d'armes ; cependant je leur fis signe de se retirer en arrière, ce qu'ils firent sur le champ : ils ne cessoient pas de nous appeller à grands cris ; & bientôt nous prîmes terre, mais non sans difficulté, la plûpart de nos gens eurent de l'eau jusqu'à la ceinture. Descendus à terre, je fis ranger ma troupe sur le bord du rivage, & j'ordonnai aux Officiers de garder leur poste jusqu'à ce que je les appelasse, ou que je leur fisse signe de marcher.

ANN. 1764. Décembre.

APRÈS avoir fait cette disposition, j'allai seul vers les Indiens ; mais les voyant se retirer à mesure que j'approchois, je leur fis signe que l'un d'eux devoit s'avancer. Ce signe fut entendu, & aussitôt un Patagon, que

ANN. 1764. Décembre.

nous prîmes pour un des chefs, ſe détacha pour venir à ma rencontre. Il étoit d'une taille giganteſque, & ſembloit réaliſer les contes des monſtres à forme humaine. La peau d'un animal ſauvage, d'une forme approchante des manteaux des montagnards Ecoſſais, lui couvroit les épaules : il avoit le corps peint de la manière du monde la plus hideuſe ; l'un de ſes yeux étoit entouré d'un cercle noir, l'autre d'un cercle blanc : le reſte du viſage étoit biſarrement ſillonné par des lignes de diverſes couleurs. Je ne le meſurai point, mais ſi je puis juger de ſa hauteur par comparaiſon de ſa taille à la mienne, elle n'étoit guère au-deſſous de ſept pieds. A l'inſtant où ce coloſſe effrayant me joignit, nous prononçâmes l'un & l'autre quelques paroles en forme de ſalut ; & j'allai avec lui trouver ſes compagnons, à qui je fis ſigne de s'aſſeoir au moment de les aborder, & tous eurent

eurent cette complaiſance. Il y avoit parmi eux pluſieurs femmes d'une taille proportionnée à celle des hommes, qui étoit preſque tous d'une ſtature égale à celle du chef qui étoit venu au-devant de moi. Le ſon de pluſieurs voix réunies avoit frappé mes oreilles dans l'éloignement; & lorſque j'approchai, je vis un certain nombre de veillards qui, d'un air grave, chantoient d'un ton ſi plaintif, que j'imaginai qu'ils célébroient quelque acte de religion: ils étoient tous peints & vêtus à peu près de la même manière. Les cercles peints autour des yeux varioient pour la couleur; les uns les avoient blancs & rouges, les autres rouges & noirs: leurs dents, qui ont la blancheur de l'yvoire, ſont unies & bien rangées; la plupart étoient nuds, à l'exception d'une peau jettée ſur les épaules, le poil en dedans: quelques-uns portoient auſſi des bottines, ayant à chaque

ANN. 1764. Décembre.

talon une petite cheville de bois qui leur ſert d'éperon. Je conſidérois avec étonnement cette troupe d'hommes extraordinaires, dont le nombre s'accrut encore de pluſieurs autres qui arrivèrent au galop, & que je ne réuſſis qu'avec peine à faire aſſeoir à côté de leurs compagnons. Je leur diſtribuai des grains de raſſade jaunes & blancs, qu'ils parurent recevoir avec un extrême plaiſir. Je leur montrai enſuite une pièce de ruban verd, j'en fis prendre le bout à l'un d'entr'eux, & je la développai dans toute ſa longueur, en la faiſant tenir par chacun de ceux qui ſe trouvoient placés de ſuite : tous reſtèrent tranquillement aſſis. Aucun de ceux qui tenoient ce ruban ne tenta de l'arracher des mains des autres, quoiqu'il parût leur faire plus de plaiſir encore que les grains de raſſade. Tandis qu'ils tenoient ce ruban tendu, je le coupai par portion à-peu-près égale, de ſorte qu'il en

ANN. 1764. Décembre.

reſta à chacun la longueur environ d'une verge ; je la leur nouai enſuite autour de la tête, & ils la gardèrent, ſans y toucher, auſſi long-tems que je fus avec eux. ANN. 1764. Décembre.

UNE conduite ſi paiſible & ſi docile leur fait, en cette occaſion, d'autant plus d'honneur, que mes préſens ne pouvoient s'étendre à tous. Cependant, ni l'impatience de partager ces brillantes bagatelles, ni la curioſité de me conſidérer de plus près, ne purent les porter à quitter la place que je leur avois aſſignée.

IL ſeroit naturel à ceux qui ont lu les Fables de *Gay*, s'ils ſe forment une idée d'un Indien preſque nud, qui, paré de colifichets d'Europe, revient trouver ſes compagnons dans les bois, de ſe rappeler *le Singe qui avoit vu le monde ;* cependant, avant de mépriſer leur penchant pour les

ANN. 1764. Décembre.

morceaux de verre, des grains de collier, des rubans & d'autres bagatelles, dont nous ne faiſons aucun cas, nous devrions conſidérer que les ornemens des ſauvages ſont au fond les mêmes que ceux des nations civiliſées; & qu'aux yeux de ceux qui vivent preſque dans l'état de nature, la différence du verre au diamant eſt pour ainſi dire nulle; d'où il ſuit que la valeur que nous attachons au diamant eſt plus arbitraire que celle que les ſauvages mettent au verre.

L'AMOUR de la parure eſt ſi général, qu'on ſeroit tenté de croire que ce penchant eſt inné dans l'homme; mais la brillante tranſparence du verre, la forme élégante & régulière des grains de collier, ſont du nombre des choſes qui, d'après notre organiſation, ſont les plus propres à exciter en nous des idées agréables; & quoiqu'en cela le diamant l'em-

porte encore ſur le verre, le prix qu'on y attache n'eſt point du tout en proportion avec la différence qu'il peut y avoir de l'un à l'autre. Le plaiſir que la poſſeſſion du diamant nous fait éprouver, eſt bien moins fondé ſur l'éclat de ce minéral, que ſur une eſpèce de diſtinction, flatteuſe pour notre vanité; ce qui eſt abſolument indépendant du goût naturel, qu'affectent d'une manière agréable certaines couleurs & certaines formes, auxquelles nous donnons, par cette raiſon, le nom de beauté. Nous devrions encore faire attention qu'un ſauvage eſt plus diſtingué par un bouton de verre, ou un grain de collier, qu'on ne peut eſpérer de l'être au milieu d'une nation policée par un diamant, quoiqu'on ne faſſe peut-être pas à ſa vanité le même ſacrifice; car la propriété de ſon ornement eſt bien plus une marque de ſa bonne fortune, que de ſon influence & de ſon pou-

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

voir ; & les Indiens ne voient point dans un morceau de verre ou de diamant façonné, le ſigne repréſentatif des autres biens terreſtres, mais ſimplement un objet de parure, qui ne peut conférer aucune eſpèce de ſupériorité.

NÉANMOINS les Indiens que je venois de décorer, n'étoient pas entièrement étrangers à ces bagatelles brillantes. En les conſidérant avec un peu plus d'attention, j'apperçus parmi eux une femme qui avoit des bracelets de cuivre ou d'or pâle, & quelques grains de collier de verre bleu, attachés ſur deux longues treſſes de cheveux qui lui pendoient ſur les épaules; elle avoit une taille énorme, & ſon viſage étoit peint d'une manière plus effroyable encore que le reſte du corps. J'étois curieux d'apprendre d'où elle avoit eu ces bracelets & ces grains de raſſade ; je fis,

pour m'en inſtruire, tous les ſignes dont je pus maviſer; mais je ne réuſſis pas à me faire entendre. Un de ces Patagons me montra le fourneau d'une pipe qui étoit de terre rouge : je compris bientôt que la troupe manquoit de tabac, & qu'il ſouhaitoit que je puſſe en procurer; je fis un ſigne à mes gens qui étoient ſur la pointe du rivage, rangés dans le même ordre que je les avois laiſſés; & auſſi-tôt trois ou quatre d'entr'eux accoururent, dans la perſuaſion que j'avois beſoin de leur ſecours. Les Indiens, qui, comme je l'avois obſervé, avoient preſque toujours eu les yeux fixés ſur eux, n'en virent pas plutôt quelques-uns s'avancer, qu'ils ſe levèrent tous en pouſſant un grand cri, & furent ſur le point de quitter la place pour aller ſans doute prendre leurs armes, que vraiſemblablement ils avoient laiſſées à très-peu de diſtance. Pour prévenir tout accident &

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

diſſiper leurs craintes, je courus au-devant de mes gens, &, du plus loin que je pus me faire entendre, je leur criai de retourner, & d'envoyer un d'entr'eux avec tout le tabac qu'on pourroit lui donner. Les Patagons revinrent alors de leur frayeur, & reprirent leur place, à l'exception d'un vieillard qui s'approcha de moi, pour me chanter une longue chanſon: je regrettai beaucoup de ne pas l'entendre; il n'avoit pas encore fini de chanter, que M. Cumming arriva avec le tabac. Je ne pus m'empêcher de ſourire de ſa ſurpriſe; cet Officier, qui avoit ſix pieds, ſe voyoit pour ainſi dire transformé en pigmée à côté de ces géans; car on doit dire des Patagons qu'ils ſont plutôt des géans que des hommes d'une haute taille. Dans le petit nombre des Européens qui ont ſix pieds de haut, il en eſt peu qui aient une carrure & une épaiſſeur de membres propor-

tionnées à leur taille : ils reſſemblent à des hommes d'une ſtature ordinaire, dont le corps ſe trouveroit tout-à-coup élevé par haſard à cette hauteur extraordinaire : un homme de ſix pieds deux pouces ſeulement qui ſurpaſſeroit autant en carrure qu'en grandeur un homme d'une taille commune, robuſte & bien proportionné, nous paroîtroit bien plutôt être né de race de géans, qu'un individu anomale par accident. On peut donc aiſément s'imaginer l'impreſſion que dut faire ſur nous la vue de cinq cents hommes, dont les plus petits étoient au moins de ſix pieds ſix pouces, & dont la carrure & la groſſeur des membres répondoient parfaitement à cette hauteur giganteſque.

ANN. 1764. Décembre.

APRÈS leur avoir diſtribué le tabac, les principaux d'entr'eux s'approchèrent de moi, & autant que je pus interpréter leurs ſignes, ils me

ANN. 1764. Decembre.

preſſoient de monter à cheval & de les ſuivre à leurs habitations ; mais il eût été imprudent de me rendre à leurs inſtances : je leur fis ſigne qu'il étoit néceſſaire que je retournaſſe au vaiſſeau ; ces chefs en parurent fâchés, & ils revinrent prendre leur place.

DURANT cette conférence muette, un vieillard poſoit ſouvent ſa tête ſur des pierres, fermoit les yeux pendant près d'une demi-minute, portoit enſuite la main à ſa bouche, & montroit le rivage. Je ſoupçonnai qu'il vouloit me faire entendre que ſi je paſſois la nuit avec eux, ils me fourniroient quelques proviſions ; mais je crus devoir me refuſer à ces offres obligeantes.

LORSQUE je les quittai, aucun d'eux ne ſe préſenta pour nous ſuivre, tous reſtèrent tranquillement aſſis. J'obſervai qu'ils avoient avec eux un

ANN. 1764. Décembre.

grand nombre de chiens dont ils ſe ſervent, je penſe, pour la chaſſe des bêtes fauves, qui ſont une grande partie de leur ſubſiſtance ; ils ont de très-petits chevaux & en fort mauvais état, mais très-vîtes à la courſe ; les brides ſont des courroies de cuir avec un petit bâton pour ſervir de mors ; leurs ſelles reſſemblent beaucoup aux couſſinets dont nos payſans ſe ſervent en Angleterre. Les femmes montent à cheval comme les hommes & ſans étriers, & tous alloient au galop ſur la pointe de terre où nous deſcendîmes, quoiquelle fût couverte d'une infinité de groſſes pierres gliſſantes.

CHAPITRE IV.

Entrée dans le Détroit de Magellan. *Navigation juſqu'au Port* Famine. *Deſcription de ce Havre & de la Côte adjacente.*

ANN. 1764. Décembre. EN arrivant à bord, je fis ſervir. Nous entrâmes dans le détroit avec le flot ; ſa largeur eſt d'environ neuf lieues, mon deſſein n'étoit pas de le traverſer, mais d'arriver à un mouillage commode pour y faire de l'eau & du bois : je préférai ce parti à celui de faire une route incertaine pour découvrir les iſles *Falkland*, que je me propoſois enſuite de chercher. La marée commençant à nous être contraire, vers les huit heures du ſoir je laiſſai tomber l'ancre ſur vingt-cinq braſſes d'eau : le Cap *de Poiſſon* nous reſtoit au N. N. E., à environ trois

milles de diſtance ; & quelques mon-
drains remarquables ſur la côte Sep-
tentrionale, que Bulkeley, d'après l'apparence qu'ils préſentent, a nommé les *Oreilles d'Ane*, à l'O. $\frac{1}{2}$ rumb au N.

ANN. 1764. Décembre.

NOUS levâmes l'ancre avec un vent d'Eſt, le 22 à trois heures du matin, & nous gouvernâmes au S. O. $\frac{1}{4}$ O., l'eſpace d'environ douze milles. Dans cette route nous paſsâmes ſur un banc, dont juſqu'à préſent on n'a pas encore pris connoiſſance ; la ſonde ne rapporta une fois que ſix braſſes & demie d'eau, & bientôt après elle en marqua treize. A l'endroit où le fond s'étoit élevé, nous avions les *Oreilles d'Ane* au N. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O., à trois lieues; & la pointe ſeptentrionale du premier goulet à l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., dans un éloignement de cinq à ſix milles; nous portâmes alors au S. O. $\frac{1}{4}$ S., l'eſpace

ANN. 1764. Décembre.

de ſix milles, vers l'entrée du premier goulet, & enſuite au S. S. O. ſix autres milles; nous donnâmes ainſi dans le premier goulet avec la marée montante, qui en rendoit le paſſage très-rapide. Durant cette courſe, nous ne vîmes, ſur la rive méridionale du détroit, qu'un ſeul Indien : il ne ceſſa de nous faire des ſignes tant que nous fûmes à portée d'en être découverts. Nous apperçûmes quelques guanaques ſur les collines, quoique Wood, dans la relation de ſon voyage, prétende qu'en n'en trouve point ſur la *Terre de Feu.* Au ſortir du premier goulet, le canal s'élargit conſidérablement; & nous ne découvrîmes l'entrée du ſecond qu'après avoir couru deux lieues. La diſtance du premier goulet au ſecond eſt d'environ huit lieues, & la route eſt S. O. $\frac{1}{4}$ O. La côte ſeptentrionale s'éleve à une grande hauteur dans le ſecond goulet, dont la longueur eſt de cinq lieues. Dans ce

passage, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{2}$ rumb à l'O.; & les sondes nous rapportèrent de 20 à 25 brasses. Nous parvînmes à l'extrémité occidentale du second goulet vers midi, & nous fîmes près de trois lieues le cap au Sud, pour gagner l'isle *Sainte-Elizabeth ;* mais le vent nous étant devenu contraire, nous laissâmes tomber l'ancre sur 7 brasses d'eau, à un mille environ de cette isle qui nous restoit au S. S. E., & l'isle *Saint-Barthélemy* à l'E. S. E.

ANN. 1764. Décembre.

LE soir, six Indiens, de l'isle *Ste-Elizabeth*, descendirent sur le rivage, & nous firent des signes en nous appelant à grands cris ; mais les matelots avoient besoin de repos, & je ne voulus point les employer à mettre un canot dehors : les sauvages voyant leurs peines inutiles s'en retournèrent.

JE dois faire observer que, lorsque

ANN. 1764. Décembre.

nous fîmes voile du Cap de *Poſſeſſion* au premier goulet, le flot portoit au Sud; mais auſſi-tôt que nous fûmes entrés dans le goulet, il porta avec force ſur la rive ſeptentrionale. Dans les *Syzigies*, le flot commence ici vers les dix heures. Entre le premier & le ſecond goulet, le flot porte au S. O., & le juſant au N. E. Mais après avoir paſſé le ſecond goulet, la route, ſi le vent eſt favorable, eſt S. $\frac{1}{4}$ S. E., l'eſpace de trois lieues. Entre les iſles *Sainte-Elizabeth* & *Saint-Barthélemy*, où le canal a un demi-mille de largeur & où l'eau eſt très-profonde, le flot court impétueuſement au Sud; mais autour des iſles, on voit varier les directions de la marée.

LE 23, nous levâmes l'ancre avec un vent de S. O., & nous gouvernâmes entre les iſles *Sainte-Elizabeth* & *Saint-Barthélemy*; avant la fin du flot, nous parvînmes à ranger la côte

côte ſeptentrionale, & nous mouillâmes ſur 10 braſſes. L'iſle *Saint-George* nous reſtoit alors au N. E. $\frac{1}{4}$ N., à la diſtance de trois lieues ; une pointe de terre que j'ai nommée *Porpois-Point*, au N. $\frac{1}{4}$ N. O., & à près de cinq lieues. Dans l'après-midi, nous levâmes l'ancre & nous gouvernâmes S. $\frac{1}{4}$ S. E. l'eſpace d'environ cinq milles, en prolongeant la côte ſeptentrionale ; à près d'un mille de diſtance, les ſondes régulières nous donnèrent de 7 à 13 braſſes, & par-tout un bon fond. A dix heures du ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre par 13 braſſes : la pointe *Sandy* « ſablonneuſe » nous reſtoit au S. $\frac{1}{4}$ S. E. à la diſtance de quatre milles ; la pointe *Porpois* à O. N. O. & à trois lieues, & l'iſle *Saint-George* au N. E., à quatre lieues de diſtance. Tout le long de cette côte, le flot porte au Sud : dans les *Syzygies* la marée commence à monter vers les onze heures, &

ANN. 1764. Décembre.

l'eau s'élève à quinze pieds environ.

ANN. 1764. Décembre.

LE lendemain 24, je m'embarquai dans mon canot pour tâcher de reconnoître la baie d'*Eau-Douce*. J'avois avec moi mon Lieutenant, nous deſcendîmes ſur la pointe *Sandy*; j'ordonnai aux matelots de prolonger la côte avec le canot, que nous ſuivîmes des yeux en nous promenant. Toute cette pointe eſt couverte de bois; nous y trouvâmes des ſources d'eau douce, & les arbres & la verdure y offrent un coup d'œil très-agréable, dans une étendue de quatre ou cinq milles. Au-deſſus de la pointe, la contrée préſente une plaine unie dont le ſol eſt en apparence fertile; la terre y étoit couverte de fleurs qui répandoient dans l'air un parfum délicieux. On diſtinguoit une prodigieuſe quantité de graines d'eſpèces différentes, dans les endroits où les fleurs étoient tombées, & nous y vîmes des

pois dont les tiges étoient fleuries. Au milieu de cette riante prairie, émaillée d'une infinité de fleurs, paroiſſoient pluſieurs centaines d'oiſeaux, auxquels nous donnâmes le nom d'oies peintes, à cauſe de leur plumage nuancé des plus brillantes couleurs. Nous fîmes près de douze milles ſur les bords de cette belle contrée coupée par pluſieurs ruiſſeaux, dont l'eau étoit douce & tranſparente; mais nous ne découvrîmes point la baie qui faiſoit l'objet de nos recherches; car dans toute notre promenade, depuis la pointe *Sandy*, nous ne vîmes aucun endroit du rivage où un canot pût aborder ſans courir le plus grand haſard; l'eau y étoit par-tout très-baſſe, & la mer y briſoit avec force. Nous trouvâmes un grand nombre de cabanes qui paroiſſoient récemment abandonnées, car en quelques-unes, les feux qu'avoient allumés les Sauvages, étoient à peine

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

éteints ; elles étoient toutes dans le voiſinage de quelques ruiſſeaux ou de quelques ſources. En pluſieurs endroits, on voit croître du céleri ſauvage en abondance & une variété de plantes, qui probablement ſeroient d'un grand ſecours à des marins après un long voyage. Dans la ſoirée, nous revînmes ſur nos pas juſqu'à la pointe *Sandy*, où nous trouvâmes nos vaiſſeaux à l'ancre dans la baie, & à la diſtance d'environ un demi-mille du rivage. L'air vif qu'on y reſpire donnoit à nos gens un ſi violent appétit, qu'ils auroient mangé trois fois leur ration en un jour. Je fus fort aiſe d'en trouver quelques-uns occupés à jetter la ſeine, & d'autres ſur le rivage avec leurs fuſils. A mon arrivée, j'eus le plaiſir de voir prendre dans la ſeine ſoixante gros ſurmulets ; & les chaſſeurs firent une excellente chaſſe ; cet endroit abonde en oies, ſarcelles, bécaſſines & beaucoup d'au-

tres oiſeaux d'un très-bon goût.

ANN. 1764. Décembre.

LE 25, jour de Noël, après deux obſervations de la hauteur du ſoleil, nous trouvâmes que la pointe *Sandy* étoit ſituée au 53^d 10′ de latitude S. A huit heures du matin, nous levâmes l'ancre, & ayant couru cinq lieues dans la direction du S. ¼ S. E. ½ rumb à l'Eſt, nous laiſsâmes tomber l'ancre par 32 braſſes, environ à un mille du rivage : la pointe méridionale de la baie d'*Eau-Douce* nous reſtoit alors N. N. O. à la diſtance d'environ quatre milles ; & la terre la plus méridionale au S. E. ¼ S. En côtoyant le rivage, nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 60 braſſes, à deux milles environ de la côte ; mais à la diſtance d'un mille, nous eûmes depuis 20 juſqu'à 30 braſſes. Dans les *Syzygies*, à la hauteur de la baie d'*Eau-Douce*, le flot commençe à midi ; le courant eſt

peu rapide, mais les eaux montent beaucoup.

ANN. 1764. Décembre.

LE 26, à huit heures du matin, nous levâmes l'ancre avec un vent E. N. E., & nous gouvernâmes au S. S. E. pour arriver au Port *Famine*. A midi, la pointe *Sainte-Anne*, qui eſt la pointe la plus ſeptentrionale de ce Port, nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. E. $\frac{1}{2}$ rumb à l'Eſt, à la diſtance de trois lieues. En prolongeant cette côte à deux ou trois milles de diſtance, nous eûmes une mer très-profonde, juſqu'à un mille près du rivage où la ſonde nous donna 25 ou 30 braſſes. De la pointe *Sainte-Anne* part une chaîne de rochers qui s'étend dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E. l'eſpace d'environ deux milles; & à la diſtance de deux encablures de ce récif, on paſſe ſubitement de 65 braſſes à 35 & à 20. La pointe *Sainte-Anne* eſt très-eſcarpée; la ſonde ne trouve point de fond, que

lorſqu'on en eſt très-près. Il convient d'uſer d'une grande circonſpection en s'approchant du Port *Famine*, ſur-tout ſi l'on s'avance vers le Sud juſqu'à la hauteur de la rivière de *Sedger*; parce que le fond s'élève ſubitement de 30 braſſes à 20, à 15 & juſqu'à 12 : & environ à deux encablures plus loin, quoiqu'à plus d'un mille du rivage, on n'a guère que neuf pieds d'eau à mer baſſe. Si en prolongeant la pointe *Sainte-Anne* on la ſerre de près, on trouve d'abord un fond ſuffiſant; mais comme il s'élève ſubitement, il ſeroit dangereux, lorſqu'on n'a plus que 7 braſſes, de s'en approcher davantage. Le détroit n'a pas ici plus de quatre lieues de largeur.

ANN. 1764. Décembre.

LE lendemain, 27, à midi, n'ayant eu que très-peu de vent & des calmes, nous vînmes jetter l'ancre dans la baie *Famine*, près du riva-

ANN. 1764. Décembre.

ge, où nous nous trouvâmes dans une ſituation très-favorable & très-conforme à nos beſoins. Nous étions à l'abri de tous les vents, à l'exception de celui de S. E. qui ſouffle rarement, & ſi un vaiſſeau venoit à chaſſer en côte dans l'intérieur de la baie, il ne recevroit aucun dommage, parce qu'il y règne un fond doux. Il flotte le long des côtes une quantité de bois aſſez conſidérable pour en charger aiſément mille vaiſſeaux; de ſorte que nous n'étions point dans le cas d'en aller couper dans la forêt.

L'EAU de la *Sedger*, qui ſe décharge dans la baie, eſt excellente; mais les bâtimens à rames ne peuvent guère la remonter que deux heures après le commencement du flot; parce qu'à marée baſſe, on trouve très-peu d'eau dans une étendue d'environ $\frac{3}{4}$ de mille. Je remontai cette rivière dans mon canot juſqu'à qua-

tre milles au-deſſus de ſon embouchure; mais les arbres que la violence des vents y fait tomber, ne me permirent pas de paſſer plus haut: il ne ſeroit pas ſeulement difficile, mais encore très-dangereux de le tenter. Le flot occaſionne dans cette rivière un courant très-rapide, & pluſieurs troncs d'arbres reſtent cachés ſous l'eau. Mon canot ayant donné dans un de ces troncs, fut percé du coup qu'il reçut, & en un inſtant il ſe remplit d'eau: nous nous hâtâmes de gagner le rivage, où nous eûmes bien de la peine à l'échouer; là nous réuſsîmes à boucher ſa voie d'eau ſuffiſamment pour le mettre en état de regagner l'embouchure de la rivière, où il fut réparé par le charpentier. ANN. 1764. Décembre.

LES bords de la *Sedger* ſont plantés de grands & ſuperbes arbres: je ne penſe pas qu'en en puiſſe jamais voir d'une plus belle élévation; & il

ANN. 1764. Décembre.

eſt certain qu'ils ſeroient très-propres à fournir nos plus gros vaiſſeaux d'excellens mâts. Dans le nombre de ces arbres, il y en a qui ont plus de huit pieds de diamètre, ce qui fait en proportion plus de vingt-quatre pieds de circonférence : de manière que quatre hommes, en ſe joignant les mains, ne pourroient pas les embraſſer. Le poivrier & l'écorce de Winter ſont ici très-communs. Ces beaux arbres, malgré la rigueur du climat, ſont encore embellis par la préſence d'une foule innombrable de perroquets & d'autres oiſeaux d'un magnifique plumage. Il n'y avoit point de jour que je ne tuaſſe plus d'oies & de canards qu'il n'en falloit pour ſervir ma table. Chacun à bord pouvoit en faire de même : nous avions de toutes les eſpèces de poiſſons en abondance ; & l'on en prenoit journellement au-delà de ce qu'il étoit néceſſaire pour nourrir les deux équipages.

PENDANT notre ſéjour dans le Port *Famine*, étant preſque toujours à terre, j'ai ſouvent ſuivi les traces que les bêtes féroces avoient laiſſées ſur le ſable; mais il ne m'eſt jamais arrivé d'en appercevoir : j'ai trouvé auſſi pluſieurs cabanes, & pas un ſeul Indien. Le pays entre ce Port & le cap *Forward*, qui en eſt éloigné d'environ quatre lieues, eſt on ne peut pas plus agréable. La terre ſemble propre à produire toutes les plantes utiles; elle eſt arroſée par trois belles rivières & pluſieurs ruiſſeaux. ANN. 1764. Décembre.

JE vins un jour attérir au cap *Forward* : j'avois d'abord eu deſſein d'aller plus loin; mais le tems devint ſi mauvais & la pluie ſi violente, que nous nous tînmes très-heureux d'avoir gagné ce cap, où nous fîmes un grand feu pour ſécher nos habits qui étoient trempés. Les Indiens étoient partis ſi récemment de l'endroit où

ANN. 1764. Décembre.

nous nous arrêtâmes, que le bois, qu'ils avoient laiſſé à demi-brûlé où ils avoient fait leur feu, étoit encore chaud. Nous avions à peine allumé notre feu que nous en vîmes briller un autre ſur la rive oppoſé de la *Terre de Feu.* C'étoit probablement un ſignal que nous aurions dû entendre ſi nous euſſions été Américains. Après avoir ſéché nos habits & pris quelques rafraîchiſſemens, je traverſai le cap, pour reconnoître la direction du détroit, & je trouvai qu'elle étoit à-peu-près O. N. O. Les montagnes me parurent dans l'éloignement d'une hauteur immenſe, taillées à pic, & couvertes de neige, depuis leur ſommet juſqu'à leur baſe.

JE fis auſſi quelques incurſions le long de la côte du Nord ; & pendant pluſieurs milles le pays ſe préſentoit ſous un aſpect bien propre à intéreſſer la curioſité d'un Voyageur : la terre,

en quelques endroits, étoit couverte de fleurs, qui n'étoient inférieures à celles qu'on cultive communément dans nos jardins, ni par la variété & l'éclat de leurs couleurs, ni par le parfum qu'elles exhaloient. Je ne puis m'empêcher de croire que, ſans l'extrême rigueur des hivers, ce pays deviendroit, par la culture, une des plus belles contrées du monde. Lorſque nous vînmes mouiller dans cette baie, j'avois fait dreſſer à l'entrée d'un bois une petite tente ſur le bord d'un ruiſſeau où trois lavandiers étoient occupés. Ils s'endormirent ſur les bords de ce ruiſſeau ; mais bientôt après le coucher du ſoleil, ils furent réveillés en ſurſaut par les rugiſſemens de quelques bêtes féroces, dont les ténèbres de la nuit & l'eſpèce d'abandon où ils ſe trouvoient dans ce lieu ſolitaire augmentoient encore l'horreur à leur imagination effrayée. Ces hurlemens, qui devenoient à chaque inſtant plus

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1764. Décembre.

aigus, annonçoient que les bêtes approchoient de plus en plus, & que quelle qu'en fût l'eſpèce, elles devoient être d'une taille & d'une force bien capables d'inſpirer la terreur. Ils ſe levèrent tout tremblans, allumèrent un feu, qu'ils eurent grand ſoin d'entretenir. Cet expédient empêcha les terribles animaux de pénétrer juſqu'à la tente ; mais ils rodèrent tout autour tant que la nuit fut longue, & continuèrent de rugir d'une manière horrible juſqu'au point du jour qu'ils diſparurent à la grande ſatisfaction de nos pauvres matelots tranſis de peur.

DANS ce Port, non loin de l'endroit où le *Dauphin* étoit à l'ancre, il y a une montagne dont les bois ont été coupés ; & nous crûmes que c'étoit dans ces environs que les Eſpagnols avoient autrefois un établiſſement *(a)*. Quelqu'un de l'équipage,

(*a*) Voyez la Relation de cet établiſſement dans le Voyage du Capitaine Wallis, Chap. III.

en paſſant ſur cette montagne, s'apperçut que la terre raiſonnoit ſous ſes pieds, comme ſi en cet endroit il y eût eu un ſouterrein : il repaſſa à différentes fois, & trouvant que l'effet étoit toujours le même, il ſoupçonna qu'il pourroit y avoir là quelque choſe d'enterré. A ſon retour à bord, il m'informa de ce qu'il venoit d'obſerver. Je me rendis ſur le lieu, avec quelques gens de l'équipage, munis de bêches & de pioches. Je fis ouvrir la terre à une profondeur conſidérable ; mais nous ne trouvâmes rien, & il ne parut pas qu'il y eût jamais eu ni voûte ni ſouterrein, ni même qu'on y eût encore fouillé la terre. Comme nous retournions à travers les bois, nous trouvâmes deux crânes d'une prodigieuſe groſſeur, qui, à l'inſpection des dents, paroiſſoient être de quelques bêtes de proie, mais nous ne pûmes en deviner l'eſpèce.

ANN. 1764. Décembre.

ANN. 1765. 4 Janvier.

RIEN ne nous retenant plus dans le Port *Famine*, où nous avions ſéjourné juſqu'au 4 Janvier, & fait très-commodément le bois & l'eau pour les deux vaiſſeaux, ſeul objet qui nous avoit fait entrer dans le détroit, je me déterminai à rentrer dans l'Océan pour reconnoître les iſles *Falkland*.

CHAPITRE

CHAPITRE V.

Navigation depuis le Port Famine *juſqu'aux Iſles* Falkland. *Deſcription de ces Iſles.*

NOUS appareillâmes à quatre heures du matin du 5 Janvier; & nous ſortîmes de la baie avec un vent de N. N. E., qui nous étoit contraire : ce vent continua à ſouffler juſqu'à une heure après minuit, qu'il paſſa à l'E. S. O. & fraîchit conſidérablement. Nous gouvernâmes N. O. $\frac{1}{4}$ N. l'eſpace de quatre lieues, & fîmes enſuite trois lieues au Nord, entre les iſles *Sainte-Elizabeth* & *Saint-Barthelemi* : alors nous portâmes le cap au N. $\frac{1}{4}$ N. E., trois lieues juſqu'au ſecond goulet, que nous paſsâmes en gouvernant N. E. $\frac{1}{2}$ rumb E., & nous ſuivîmes cette même direc-

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

tion depuis le ſecond goulet juſqu'au premier, diſtance d'environ huit lieues. Le vent ſe maintenant toujours très-frais, nous donnâmes dans le premier goulet en refoulant la marée dans la direction N. N. E. Mais ſur les dix heures du ſoir, le vent calma, & alors la rapidité du flot nous fit culer juſqu'à l'entrée du premier goulet, où nous laiſsâmes tomber l'ancre par 40 braſſes d'eau, à deux encablures du rivage. Dans les *Syzygies*, le flot commence ici à deux heures, & ſa vîteſſe peut être eſtimée de ſix nœuds par heure.

LE jour ſuivant, 6, à une heure du matin, nous levâmes l'ancre avec une légère briſe de la partie du Nord; & en trois heures nous paſsâmes une ſeconde fois le premier goulet. Après avoir heureuſement franchi les deux goulets, & me trouvant épuiſé de fatigues, n'ayant point quitté le pont

de toute la nuit & le jour précédent, je rentrai dans ma chambre pour y prendre quelque repos, mais je n'en jouis pas long-tems. En moins d'une heure je fus éveillé par le talonnement du vaiſſeau ſur un banc. A l'inſtant je ſautai de mon lit & courus ſur le pont. Je fus bientôt convaincu que le vaiſſeau avoit donné ſur un banc fort dur. Heureuſement pour nous, dans ce moment le tems étoit abſolument calme. Je fis mettre les canots dehors pour porter une ancre en arrière, où il y avoit plus d'eau : l'ancre prit fond ; mais avant d'avoir le tems de virer deſſus, le vaiſſeau, porté par le flot, vint à l'appel de l'ancre. C'étoit encore une circonſtance avantageuſe que nous euſſions touché à marée baſſe. Il n'y avoit pas quinze pieds d'eau où nous touchions, & à une très-petite diſtance de l'arrière, il s'en trouvoit 6 braſſes. Le Maître me dit que la der-

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

nière ſonde, avant de toucher, lui avoit rapporté 13 braſſes; de ſorte que le fond s'étoit tout d'un coup élevé de près de ſoixante-trois pieds.

CE banc, dont aucun des Navigateurs qui ont paſſé le détroit n'a fait mention, eſt d'autant plus dangereux, qu'il ſe trouve ſur la route entre le cap *des Vierges* & le premier goulet, préciſément à une égale diſtance des côtes ſeptentrionale & méridionale. Il a plus de deux lieues d'étendue ſur une largeur preſque égale. Lorſque nous étions ſur ce banc, le cap de *Poſſeſſion* nous reſtoit au N. E., à la diſtance de trois lieues, & l'embouchure du détroit à celle de deux lieues au S. O. Pluſieurs endroits de ce banc ſe découvrent à marée baſſe, & la mer briſe ſur quantité d'autres qui ſemblent à fleur d'eau. Un vaiſſeau qui toucheroit ſur cet écueil par un coup de

vent, feroit infailliblement naufrage.

ANN. 1765. Janvier.

VERS les ſix heures du matin, nous mouillâmes ſur 15 braſſes d'eau, le banc nous reſtant au N. N. O, un $\frac{1}{2}$ rhumb O., à la diſtance d'environ un demi mille. A midi, nous levâmes l'ancre avec une légère briſe du N. E. & fîmes voile, aidés du juſant, juſqu'à deux heures. Mais trouvant très-peu de fond, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur 6 $\frac{1}{2}$ braſſes, & à un demi mille du méridional de l'écueil. Les *Oreilles-d'Ane*, nous reſtoient alors au N. O. $\frac{3}{4}$ O., à la diſtance de quatre lieues; & la pointe ſeptentrionale de l'entrée du premier goulet O. S. O. & à environ trois lieues. Nous nous trouvions alors au-delà de l'ouverture du goulet; & nos chaloupes, envoyées pour ſonder, découvrirent un chenal entre le banc & le rivage méridional du détroit. Cependant la *Tamar*, qui faiſoit tous ſes efforts

ANN. 1765. janvier.

pour ſe mettre dans nos eaux, étoit prête à s'affaler ſur la côte, n'ayant eu une fois que trois braſſes; mais bientôt après elle vint mouiller dans le chenal, entre le banc & le rivage ſeptentrional.

LE lendemain, 7, ſur les huit heures, nous mîmes à la voile avec un léger vent d'O. S. O., & nous gouvernâmes l'eſpace d'un demi-mille S. $\frac{1}{4}$ S. E. : mais ayant paſſé à 13 braſſes d'eau, nous portâmes le cap entre E. & E. N. E., en prolongeant le bord méridional du banc & à la diſtance d'environ ſept milles de la côte méridionale; nos canots étoient en avant pour ſonder. Les ſondes étoient très-irrégulières & varioient continuellement entre 9 & 15 braſſes; & comme nous ſerrâmes d'un peu plus près la bâture, nous n'eûmes bientôt plus que 7 braſſes. Les canots paſsèrent ſur un banc où ils ne trou-

vèrent que 6 ½ braſſes, la marée étant alors baſſe ; mais en-deçà du banc ils eurent 13 braſſes. A midi, nous étions à l'Eſt du banc, & comme nous nous rapprochions de la côte ſeptentrionale, notre fond augmenta bientôt juſqu'à 20 braſſes. Alors le cap de *Poſſeſſion* nous reſtoit au N. N. O., & à la diſtance d'environ quatre à cinq lieues ; les *Oreilles-d'Ane* O. N. O. à ſix lieues ; & le cap des *Vierges* au N. E. un demi-rhumb à l'Eſt, environ ſept lieues de diſtance. De ce point, nous gouvernâmes au N. E. ¼ E., pour éviter la pointe méridionale d'une bâture qui s'étend au Sud du cap des *Vierges*, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 25 braſſes. A quatre heures après midi, le cap des *Vierges* nous reſtoit au N. E. & la pointe ſeptentrionale de la bâture au N. E. ¼ E., à la diſtance de trois lieues. A huit heures du matin du 8, le cap nous reſtoit au

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

N. ¼ N. O., à la distance de deux lieues. Nous étions par le 51 d 50′ de latitude S., & nos sondes étoient de 11 & de 12 brasses. Nous mîmes alors en travers pour attendre la *Tamar* qui avoit suivi la direction du chenal, & se trouvoit à quelques lieues derrière nous. Tandis que nous attendions son arrivée, l'Officier de quart vint me dire que notre grand mât étoit fendu par le haut. J'y montai sur le champ pour voir par moi-même ce qui étoit arrivé, je le trouvai fendu dans une longueur considérable ; mais je ne pus découvrir exactement jusqu'où alloit cette fente, à cause des jumelles. Nous soupçonnâmes qu'un violent coup de vent, que nous avions essuyé quelques jours auparavant, avoit occasionné ce dommage ; mais comme il étoit d'une plus grande importance de le reparer, que d'en connoître au juste la cause, nous le fortifiâmes d'une jumelle, & les

roſtures que nous y fîmes nous donnèrent lieu d'eſpérer qu'il feroit le même ſervice, que s'il n'eût pas été endommagé. Le cap des *Vierges* nous reſtoit alors au S. 62^d O., dans un éloignement de vingt-deux lieues; notre latitude étoit à 51^d 50′ S; & la longitude à 69^d 56′ O. la déclinaiſon de l'aiguille de 20^d E.

ANN. 1765. Janvier.

LE 9, ayant fait voile au S. 67^d E., nous nous trouvâmes par les 52^d 8′ de latitude S., & 68^d 31′ de longitude O.; le cap des *Vierges* nous reſtant au S. 83^d O., à la diſtance de trente-trois lieues.

LE 10, après avoir eu très-peu de vent entre le Nord & l'Eſt pendant les dernières vingt-quatre heures, & un ciel très-embrumé, nous gouvernâmes au N. 18^d O.; l'eſpace de vingt-neuf milles. Notre latitude étoit de 51^d 31′ Sud, la longitude de 68^d

ANN. 1765. Janvier.

44′ O.; la variation de la bouſſole de 20^{d} à l'Eſt, & le cap des *Vierges* nous reſtoit au S. 60^{d} à l'O. éloigné de trente-trois lieues.

LE 11, nous eûmes des vents très-frais de la partie du S. O., & une mer très-groſſe. Nous portâmes au N. 87^{d} à l'Eſt l'eſpace de dix-neuf milles. Notre latitude S. fut de 51^{d} 24′, la longitude de 66^{d} 10′ O.; le cap des *Vierges* nous reſta au S. 73^{d} 8′ O., à la diſtance de ſoixante-cinq lieues, & le cap *Fair-Wheater (Beautems)* à l'O. 2^{d} S., à ſoixante-dix lieues de diſtance; la déclinaiſon de l'aiguille ſe trouva alors de 19^{d} à l'Eſt. Sur les ſept heures du ſoir, je crus appercevoir la terre de l'avant à nous, la *Tamar* étant à quelques lieues derrière nous, je revirai de bord & m'éloignai à petites voiles.

LE lendemain 12, à la pointe du

jour, je remis le cap en route, le vent ayant paſſé dans la nuit au N. O.; & vers les quatre heures, je revis la terre de l'avant à nous; elle préſentoit l'apparence de trois Iſles. J'imaginai que c'étoit celles qu'avoit découvertes Sebald de Wert; mais en approchant, je trouvai que les terres qui nous avoient paru ſéparées, étoient unies enſemble par une terre plus baſſe dont la courbure formoit une profonde baie. Dès que j'eus fait cette découverte, je revirai de bord, & gouvernai ſur la terre; je la vis en même-tems s'étendre au loin dans le Sud : je ne doutai plus que ce ne fût la même que celle qui eſt marquée dans les cartes ſous le nom de *Nouvelles Iſles (New-Iſlands.)* En gouvernant ſur cette baie, je découvris une longue chaîne de rochers preſqu'à fleur d'eau, qui s'étendoit à plus d'une lieue au Nord de nous, & bientôt une autre qui ſe prolongeoit

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

entre celle-ci, & ce que j'avois d'abord pris pour la terre la plus ſeptentrionale des iſles de *Wert*. Cette terre, ſi l'on en excepte la partie baſſe qu'on ne découvre que lorſqu'on eſt dans ſon voiſinage, eſt compoſée de rochers eſcarpés, dont les cimes pelées s'élevent à une prodigieuſe hauteur, ce qui lui donne beaucoup de reſſemblance avec la *Terre des Etats*. Quand j'en fus aſſez près pour avoir une vue bien nette de la terre baſſe, je me trouvai engagé dans une baie, & ſi un vent de S. O. eût ſoufflé avec quelque violence, la mer y ſeroit devenue ſi houleuſe, qu'il eût été impoſſible de s'approcher du rivage. Tous les vaiſſeaux qui dans la ſuite navigueront dans ces parages, doivent bien prendre garde de donner dans cette baie. Les loups marins & les oiſeaux y ſont innombrables; nous vîmes auſſi pluſieurs baleines nager autour de nous, il y en

avoit pluſieurs d'une grandeur énorme. Nous étions par la latitude de 51^d 27′ S.; & la longitude de 63^d 54′ O.; la déclinaiſon de la bouſſole étoit de 23^d 30′ vers l'Eſt. Nous paſsâmes la nuit en panne. ANN. 1765. Janvier.

LE lendemain, 13, à la pointe du jour, nous vînmes attaquer la partie ſeptentrionale de l'iſle par la côte qui forme la baie où nous avions été engagés. Après avoir fait environ quatre milles à l'Eſt le calme ſurvint, & la pluie tomba avec une extrême violence : quelques inſtans après, il s'éleva des lames telles que je n'en avois jamais vues; elles venoient de l'Oueſt, & couroient en s'élevant avec une ſi grande vîteſſe, qu'à chaque moment je m'attendois à de violens coups de mer; elles nous portèrent rapidement ſur le rivage & nous mirent dans une ſituation critique : heureuſement pour nous un vent frais

ANN. 1765. Janvier.

du S. E. vint à notre ſecours pour nous aider à nous élever de la côte. Lorſque nous en fûmes à quelque diſtance, le ciel étant chargé d'épais nuages & la pluie continuant avec la même force, nous mîmes en travers. Nous nous trouvions alors par les 51^{d} de latitude S., & 63^{d} 22′ de longitude O.

Le lundi 14, le tems s'étant éclairci & le vent ayant paſſé au S. S. O., nous gouvernâmes au S. E. $\frac{1}{4}$ E., & fîmes quatre milles en cotoyant le rivage ; nous découvrîmes une petite iſle baſſe & unie, couverte de hautes touffes d'herbes qui avoient l'apparence de buiſſons ; elle nous reſtoit au Sud, diſtante de deux ou trois lieues ; & la terre la plus ſeptentrionale à l'Oueſt, à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous avions ici 38 braſſes d'eau, fond de roche ; nous prolongeâmes encore la côte ſix lieues

plus loin ; alors nous apperçûmes une isle basse, pierreuse dans le S. E. $\frac{1}{4}$ E., distante d'environ cinq milles : je fis mettre en panne, & la sonde nous donna 40 brasses d'eau, fond sable blanc ; cette isle, éloignée d'environ trois lieues de la terre que nous prolongions & qui en cet endroit forme une baie très-profonde, est à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. de l'autre isle sur laquelle nous avions vu ces longues touffes d'herbes. La mer brisoit à une grande distance du rivage, & nous passâmes la nuit à louvoyer. Le lendemain matin 15, à trois heures, nous fîmes de là voile, & nous gouvernâmes sur la terre pour reconnoître la baie. A six heures, la pointe orientale de l'isle pierreuse nous restoit à l'O. S. O., éloignée d'environ trois milles. Nous eûmes alors 16 brasses d'eau, fond de roche ; mais arrivés à la hauteur de cette isle nous en eûmes 20 brasses, fond d'un beau sable blanc. La

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

côte depuis cette isle gît E. ¼ S. E. dans un éloignement d'environ sept ou huit lieues, où sont deux isles basses qui forment la terre la plus orientale qu'on apperçoive. A huit heures, nous vîmes une ouverture qui avoit l'apparence d'une baie, dans l'E. S. E. à la distance de deux ou trois lieues. D'après cette découverte, nous mîmes en travers & nous envoyâmes un canot de chaque vaisseau pour reconnoître cet enfoncement; mais le vent ayant fraîchi, le ciel embrumé & une très-forte pluie nous obligèrent de mettre le cap au large; & ce ne fut qu'avec une extrême difficulté que nous réussîmes à éviter les deux isles basses que nous avions à l'E. La mer étoit très-houleuse, & j'avois les plus vives appréhensions que cette tempête ne nous devînt funeste, ainsi qu'à nos canots qui se trouvoient à la merci des vagues. Cependant sur les trois heures après-midi,

midi, le ciel s'éclaircit ; je revirai de bord vent devant, & je gouvernai derechef ſur l'ouverture dont nous nous étions forcément éloignés. Bientôt j'apperçus un des bateaux, quoiqu'il fût à une très-grande diſtance & ſous le vent à nous. Je dérivai immédiatement vers lui ; c'étoit le canot de la *Tamar*, commandé par M. Grudman, ſecond Lieutenant, qui, après avoir reconnu l'ouverture & y avoir pris terre, s'étoit expoſé au mauvais tems & à l'impétuoſité des lames, pour venir m'informer que cette ouverture étoit une baie très-commode. Auſſi-tôt nous portâmes le cap ſur cette baie, & nous trouvâmes qu'elle ſurpaſſoit ce qu'il nous en avoit dit & même nos eſpérances ; l'entrée n'a pas moins d'un mille de largeur ; partout l'ancrage y eſt ſûr, & l'on a près du rivage depuis 10 juſqu'à 7 braſſes d'eau. Cette baie en renferme deux plus petites à bas-bord, où les

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

vaiſſeaux peuvent mouiller avec ſécurité : chacune de ces baies eſt embellie par un ruiſſeau qui vient s'y rendre, & dont les eaux ſont très-fraîches. Bientôt après nous entrâmes dans une baie d'une plus grande étendue, que nous nommâmes Port *Egmont*, en honneur du Comte d'Egmont, alors premier Lord de l'Amirauté. Je ne penſe pas qu'on puiſſe voir dans le monde un plus beau port : l'entrée eſt au S. E., diſtante de ſept lieues de l'iſle baſſe pierreuſe, qui peut ſervir de reconnoiſſance à ce port. En dedans de l'iſle, à la diſtance de près de deux milles de la côte, on trouve entre 17 & 18 braſſes d'eau, & environ à trois lieues à l'Oueſt de la baie, il y a une pointe remarquable par le ſable blanc dont elle eſt couverte ; un vaiſſeau peut ſe tenir à l'ancre vis-à-vis de cette pointe, en attendant le moment favorable d'entrer dans la baie. En s'approchant de

cette pointe ſablonneuſe, les deux iſles baſſes où le roc ſe montre à nud, & qu'il nous fut ſi difficile d'éviter quand la tempête nous obligea de gagner le large, paroiſſent à l'Eſt : le Port *Egmont* eſt éloigné de près de ſeize lieues de la pointe ſeptentrionale de ces deux iſles.

ANN. 1765. Janvier.

NOUS mouillâmes par 10 braſſes d'eau, avec un excellent fond. La pointe la plus ſeptentrionale du rivage occcidental étoit éloignée de 2 ½ milles, l'aiguade ſur ce rivage nous reſtoit à l'O. N. O. ½ rhumb à l'O., à la diſtance d'un demi-mille ; & les iſles, qui ſont ſur le rivage oriental, à l'E. ¼ S. E., diſtantes de quatre milles.

AUSSITÔT que nous fûmes à l'ancre, l'autre canot qui étoit reſté ſur le rivage, lorſque M. Hindman en étoit parti, revint à bord. Tous les vaiſſeaux d'Angleterre pourroient être

ANN. 1765. Janvier.

mouillés dans cette baie à l'abri de tous les vents ; dans ſa partie la plus ſeptentrionale il y a pluſieurs iſles, mais il ne s'y trouve point de paſſage pour un vaiſſeau. J'allai néanmoins les reconnoître avec mon canot, juſqu'à ſept lieues de l'ancrage du vaiſſeau ; & j'entrai dans un large paſſage, mais trop expoſé aux vents d'Oueſt pour qu'on puiſſe y mouiller avec ſûreté. Le Maître de la *Tamar* qui en avoit fait le tour en canot, me rapporta que ce paſſage étoit parſemé d'écueils ; & que, dans la ſuppoſition qu'on pût y mouiller à l'abri de tous les vents, il y auroit beaucoup d'imprudence à s'y expoſer. Nombre de ruiſſeaux qui ſe déchargent dans cette baie en rendent l'aiguade facile dans toutes les parties. Les oies, les canards, les ſarcelles & d'autres oiſeaux s'y trouvent en ſi grande quantité que nos gens étoient las d'en manger : il étoit aſſez ordinaire de

voir un canot rapporter ſoixante ou ſoixante-dix belles oies, ſans avoir tiré un coup de fuſil ; pour les tuer, il ſuffiſoit de ſe ſervir de pierres. Le défaut de bois eſt ici général, à l'exception de quelques troncs d'arbres qui flottent le long des côtes, & qui y ſont portés vraiſemblablement du détroit de Magellan. Entr'autres rafraîchiſſemens efficaces contre le ſcorbut, on a ici en abondance le céleri & l'oſeille ſauvages ; & on y trouve des coquillages de toute eſpèce. Les loups marins & les pingoins y ſont ſi nombreux, qu'on ne ſauroit marcher ſans les voir fuir par troupe : on rencontre encore le long des côtes beaucoup de lions marins, dont pluſieurs ſont d'une taille énorme ; cet animal nous parut très-formidable. Je fus une fois attaqué inopinément par un de ces lions marins, & j'eus bien de la peine à pouvoir m'en dégager ; nous leur donnâmes ſouvent la chaſſe, & un

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

ſeul de ces terribles animaux ſe défendoit quelquefois plus d'une heure contre douze chaſſeurs avant qu'ils vinſſent à bout de le tuer : j'avois avec moi un excellent chien très-vigoureux, mais une morſure d'un de ces lions le mit preſque en pieces ; ce ne ſont pas les ſeuls animaux redoutables ſur ces côtes. Le Maître que j'avois un jour envoyé pour ſonder le long de la côte méridionale, me dit à ſon retour que quatre animaux aſſez reſſemblans à des loups, & de la plus grande férocité, s'étoient avancés dans l'eau pour attaquer les gens du canot, & qu'étant ſans armes à feu, ils avoient été obligés de gagner le large. J'allai moi-même le jour ſuivant deſcendre ſur la rive méridionale, où nous apperçûmes en y arrivant un lion de mer d'une groſſeur ſurprenante. Etant bien armés, nous ne balançâmes pas à l'attaquer ; durant le combat, un de ces animaux

qu'on avoit vus la veille accourut ſur nous; mais il tomba mort au premier coup de feu qu'il reçut; ce dont je fus fâché; j'aurois mieux aimé qu'on l'eût pris vivant: j'oſe dire que ce n'eût pas été une choſe difficile, ſi nous euſſions été prévenus de ſon attaque. A quelque diſtance que ces animaux apperçuſſent nos gens, ils couroient immédiatement ſur eux; & dans ce même jour on en tua juſqu'à cinq. Ce quadrupede, auquel nos équipages donnèrent le nom de loup, a beaucoup plus de reſſemblance avec le renard, excepté dans ſa taille & dans la forme de ſa queue; il eſt de la groſſeur d'un chien ordinaire, ſes dents ſont longues & tranchantes: on en trouve un grand nombre ſur cette côte; il ne ſeroit peut-être pas aiſé de dire comment ils y ſont venus, car ces iſles ſont éloignées du continent au moins de cent lieues. Ils ſe creuſent des terriers comme font les

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

renards. Autour de ces trous, nous avons ſouvent vu épars des membres de loups marins & des peaux de pingoins qu'ils dévorent. Nos gens, pour ſe défaire de ces animaux, mettoient le feu aux herbages, & la campagne en étoit embraſée pendant pluſieurs jours : on voyoit alors ces animaux courir çà & là, pour chercher une autre retraite. En pluſieurs endroits je fis creuſer la terre à deux pieds de profondeur, pour en examiner le ſol : je trouvai une terre noire, friable, & ſous cette première couche un lit de terre-glaiſe légere.

PENDANT le ſéjour que nous fîmes ici, nous établîmes ſur le rivage la forge de l'armurier, & nous y fîmes quantité d'ouvrages de fer qui nous devenoient néceſſaires. On donnoit tous les jours aux gens de l'équipage un excellent déjeûner ; c'étoit une ſoupe de gruau & de céleri ſau-

vage. Nous ne bornâmes pas notre attention à nos ſeuls beſoins : le Chirurgien de la *Tamar* choiſit un terrein près de l'aiguade, l'environna d'une berge, & y planta divers légumes, qui pourront être utiles à ceux qui viendront relâcher dans ce port. Je pris poſſeſſion de ce Port & des iſles adjacentes, appelées iſles *Falkland*, au nom du Roi de la Grande-Bretagne. On ne peut preſque pas douter que ces iſles ne ſoient la même terre à laquelle Cowley a donné le nom d'iſle *Pepys*.

ANN. 1765. Janvier.

DANS la relation qu'on a publiée de ſon voyage, il dit : « Nous diri-
» geâmes notre route au S. O. juſqu'à
» ce que nous parvînmes à la latitu-
» de de 47^{d}, où nous vîmes la terre
» dans l'Eſt. Cette terre, juſqu'alors
» inconnue, eſt une iſle ; elle étoit
» inhabitée, & je lui donnai le nom
» d'iſle *Pepys*. Je la trouvai très-
» commode pour ſervir de relâche

ANN. 1765. Janvier.

» aux vaiſſeaux qui voudroient faire » de l'eau & du bois ; elle a une très- » belle baie, où mille vaiſſeaux peu- » être à l'ancre en ſûreté. On y voit » un nombre prodigieux d'oiſeaux, » & nous jugeâmes que la côte de- » voit être très-poiſſonneuſe, à l'inſ- » pection du fond qui eſt de roche » & de ſable.. »

A cette relation eſt jointe une carte de l'iſle *Pepys*, où l'on a donné des noms aux pointes & caps les plus remarquables. Cependant il paroît que Cowley n'a vu cette terre que dans l'éloignement ; car il ajoute : » La violence du vent étoit telle, » qu'il fut impoſſible d'y aborder pour » y faire de l'eau ; nous nous élevâ- » mes dans le Sud, dirigeant notre » route au S. S. O. juſqu'à la latitude » de 53 d ». Il eſt bien certain qu'il ne croît point de bois ſur les iſles *Falkland* ; néanmoins l'iſle *Pepys* & les iſles *Falkland* peuvent fort bien être

la même terre : car ſur les iſles *Falkland*, il croît une immenſe quantité de glaieuls & de joncs, dont les tiges élevées & rapprochées préſentent dans l'éloignement l'apparence d'un bois. Ces groupes de joncs furent pris de loin pour des arbres par les François qui y deſcendirent en 1764, comme on peut le voir dans la relation que l'Abbé Pernetty a publiée de ce voyage.

ANN. 1765. Janvier.

ON a ſoupçonné que dans le manuſcrit, d'après lequel on a imprimé la relation du voyage de Cowley, la latitude avoit pû être marquée par des chiffres, qui, faits avec négligence, peuvent être également pris pour quarante-ſept ou cinquante-un; mais dans ces parages il n'y a point d'iſle à la latitude de 47^{d}, & les iſles *Falkland* ſe trouvant preſque au 51^{d}, il ſembloit naturel de conclure que cinquante-un eſt le nombre qu'on a voulu repréſenter dans le manuſcrit. On

ANN. 1765. Janvier.

a eu recours au *Muſæum*, & l'on y a trouvé un Journal manuſcrit de Cowley. Dans ce manuſcrit, il n'eſt fait aucune mention d'une iſle qui fut encore inconnue, à laquelle il ait donné le nom d'iſle *Pepys ;* mais il y eſt parlé d'une terre qui eſt à la latitude de 47^{d} 40′, exprimés en toutes lettres ; ce qui répond exactement à la deſcription de ce qui eſt appelé iſle *Pepys* dans la relation imprimée, & que Cowley ſuppoſa être les iſles de *Sebald de Wert.* Cette partie eſt conçue en ces termes : « Janvier 1683. » Dans ce mois nous parvînmes à la » latitude de 47^{d} 40′, & nous apper- » çumes une iſle qui nous reſtoit à » l'O. ; ayant le vent à l'E. N. E., » nous portâmes deſſus ; mais com- » me il étoit trop tard pour nous ap- » procher du rivage, nous paſsâmes » la nuit en panne. L'iſle ſe montroit » ſous un aſpect agréable, on y ap- » percevoit des bois ; je pourrois

» même dire que toute l'iſle étoit couverte de bois. A l'Eſt de l'iſle » eſt un rocher qui s'élève au-deſſus » de l'eau : ſur ce rocher étoient des » compagnies innombrables d'oi- » ſeaux de la groſſeur de petites oies. » Nos gens tirèrent ſur ces oiſeaux au » moment où ils paſsèrent au-deſſus » du vaiſſeau ; nous en tuâmes plu- » ſieurs qu'on ſervit ſur ma table : » c'étoit un aſſez bon mêts, auquel » ſeulement nous trouvâmes un goût » de poiſſon. Je fis voile au Sud, en » prolongeant l'iſle, & je crus apper- » cevoir ſur la côte du S. O. un port » commode pour le mouillage. J'au- » rois ſouhaité pouvoir mettre un » canot pour reconnoître ce port, » mais le vent ſouffloit avec une telle » violence, que c'eût été s'expoſer à » un danger évident : continuant de » faire voile le long de la côte, la » ſonde à la main, nous eûmes 26 » & 27 braſſes d'eau, juſqu'à ce que

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

» nous arrivâmes à un endroit où
» nous vîmes flotter de ces mauvai-
» ſes herbes que l'eau détache des
» rochers, & la ſonde alors ne rap-
» porta que 7 braſſes. Nous craignî-
» mes le danger de toucher ſi nous
» reſtions plus long-tems dans un
» lieu où il y avoit ſi peu d'eau & un
» fond de roche; mais le port me
» parut d'une vaſte étendue, & capa-
» ble de contenir cinq cents vaiſ-
» ſeaux. L'ouverture en eſt étroite,
» &, autant que je pus le remarquer,
» il y a peu de fond le long de la
» rive ſeptentrionale; mais je ne
» doute pas que les vaiſſeaux ne puiſ-
» ſent côtoyer ſûrement la rive du
» Sud, car il eſt à préſumer que le
» fond augmente dans cette partie;
» mais il eſt néceſſaire de chercher
» un canal aſſez profond, pour que
» les vaiſſeaux puiſſent entrer à la
» mer baſſe. J'aurois bien voulu reſ-
» ter ſous le vent de cette iſle toute

» la nuit, mais on me repréſenta que » l'objet de notre navigation ne nous » permettoit pas de nous amuſer à » faire des découvertes. Près de cette » iſle, nous en vîmes une autre dans » la même nuit ; & c'eſt ce qui me » fit croire que ces iſles étoient peut- » être les *Sebaldes*. ANN. 1765. Janvier.

» NOUS reprîmes notre route à l'O. S. O., qui n'étoit que le S. O. » corrigé ; l'aiguille aimantée décli- » nant vers l'Eſt de 22^{d}, nous fîmes » voile dans la même direction, juſ- » qu'à ce que nous arrivâmes par la » latitude de 53^{d} ».

DANS le manuſcrit, comme dans la relation imprimée, il eſt dit que cette iſle eſt par la latitude de 47^{d}, qu'elle parut d'abord à l'O. du vaiſſeau ; qu'elle ſembloit être couverte de bois, qu'on y découvrit un port où un grand nombre de vaiſſeaux pourroient être à l'ancre en ſûreté, &

ANN. 1765. Janvier.

qu'elle étoit fréquentée par une quantité prodigieuſe d'oiſeaux. Il paroît encore par les deux relations, que le mauvais tems ne permit point à Cowley de deſcendre à terre, & qu'il gouverna O. S. O., juſqu'à ce qu'il fût arrivé à la latitude de 53^{d}. Il eſt donc certain que Cowley, de retour en Angleterre, donna le nom d'iſle *Pepys* à ce qu'il avoit d'abord pris pour l'iſle de *Sebald de Vert*, & il ſeroit facile d'en aſſigner pluſieurs raiſons : quoique la ſuppoſition d'une erreur de chiffres ne paroiſſe pas être fondée, cependant, comme il ne ſe trouve point de terre au 47^{d}, on ne ſauroit s'empêcher de croire que la terre, vue par Cowley, n'eſt autre que les iſles *Falkland*. La deſcription du pays s'accorde avec preſque toutes les particularités ; & la carte, jointe à la relation, préſente exactement la figure de ces iſles, avec un détroit qui les diviſe dans le milieu. La carte des iſles

isles *Falkland*, que nous joignons ici, a été copiée sur les Journaux & les dessins du Capitaine Macbrid, qui y fut envoyé après mon retour en Angleterre, & qui a pris les relèvemens de toute la côte. Les deux principales isles furent appelées isles *Falkland* par Stroug, vers l'année 1689; puisqu'il est connu pour avoir donné le nom de *Falkland Sound* à la partie du détroit qui les divise. On trouve encore dans le *Musæum* le manuscrit de ce Navigateur. ANN. 1765. Janvier.

ON croit que le premier qui découvrit ces isles est le Capitaine Davies, associé de Cavendish, en 1592. Sir Richard Hawkins vit, en 1594, une terre, qu'on suppose être la même, & en honneur de sa Souveraine, la Reine Elizabeth, il lui donna le nom de *Virginie d'Hawkins*. Longtems après elles furent apperçues par quelques vaisseaux François qui

ANN. 1765. Janvier.

étoient de *Saint-Malo ;* & c'eſt probablement par cette raiſon que Frézier les appela *les Malouines ;* & ce nom leur a été depuis conſervé par les Eſpagnols.

APRÈS avoir ſéjourné dans la baie que j'avois nommée le *Port Egmont*, juſqu'au dimanche 27 Janvier, le vent étant à l'O. S. O., nous appareillâmes à huit heures du matin; mais nous étions à peine hors du Port que le vent fraîchit conſidérablement, & il ſe forma une brume ſi épaiſſe, que nous ne pouvions appercevoir les iſles pierreuſes dont j'ai parlé. J'aurois ſouhaité d'être encore à l'ancre dans le Port que je venois de quitter ; mais, à ma grande ſatisfaction, je vis en un moment le tems s'éclaircir; le vent reſta très-frais tout le jour. A neuf heures, l'entrée de la baie du *Port Egmont* nous reſtoit à l'E. S.E., à la diſtance de deux lieues;

les deux iſles baſſes au N. E. $\frac{1}{4}$ N., diſtantes de trois à quatre milles ; & l'iſle pierreuſe à l'Oueſt 5^{d} 30′ N., éloignée de trois lieues. A dix heures, nous avions les deux iſles baſſes au S. S. E., diſtantes de quatre ou cinq milles, & alors nous prolongeâmes la côte orientale : après avoir couru près de cinq lieues, nous eûmes la vue d'un cap remarquable, & d'un rocher qui en étoit voiſin dans l'E. S. E. 3^{d}. E., & à la diſtance de trois lieues. Je donnai à ce cap le nom de *Cap Tamar*. Après avoir encore couru cinq lieues du même rhumb, nous découvrîmes un rocher, éloigné de la terre d'environ cinq milles dans le N. E., à la diſtance de quatre à cinq lieues. Je le nommai *Ediſtone ;* alors je gouvernai entre ce rocher & un cap qui reçut le nom de *Cap Dauphin*, & nous fîmes cinq lieues dans la direction de l'E. N. E. Depuis le cap *Tamar* juſqu'au cap *Dauphin*,

ANN. 1765. Janvier.

ANN. 1765. Janvier.

diſtance d'environ huit lieues, la terre forme, à ce qu'il me parut, un grand enfoncement, que j'appelai *Canal de Carliſle ;* mais nous apperçûmes bientôt que cet enfoncement étoit l'entrée du détroit qui ſépare les deux principales iſles. Depuis le cap *Dauphin* nous prolongeâmes la côte en gouvernant à l'E. $\frac{1}{4}$ N. E. l'eſpace de ſix lieues, juſqu'à une pointe de terre, baſſe & plate, & alors nous mîmes à la cape. Pendant toute cette navigation, la terre, en grande partie, reſſembloit au rivage oriental de la côte *des Patagons*. Elle n'offre à l'œil que des dunes, ſans un ſeul arbre, & çà & là de hautes touffes de joncs & de glaieuls que nous avions déja vues au Port *Egmont*. J'oſe répondre de l'exactitude de ce relèvement ; car j'ai preſque toujours prolongé le rivage à la diſtance de deux milles, & s'il y avoit eu un arbriſſeau ſeulement de la groſſeur d'un groſe-

lier, il ne m'auroit pas échappé. Cette nuit nous eûmes 40 braſſes d'eau, fond de roche. ANN. 1765. Janvier.

LE lundi, 28, à quatre heures du matin, nous fîmes voile; la pointe de terre baſſe nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. diſtante de cinq lieues, & à cinq heures & demie au S. S. E., éloignée de deux lieues; nous portâmes alors à l'E. S. E. l'eſpace de cinq lieues juſqu'à trois iſles baſſes, diſtantes de la terre d'environ deux milles. De ces iſles, nous gouvernâmes S. S. E. l'eſpace de quatre lieues, juſqu'à deux autres iſles baſſes, éloignées d'environ un mille de la terre. Entre ces iſles la terre forme un grand enfoncement que je nommai *Canal de Berkeley*. On apperçoit dans la partie méridionale de cet enfoncement une ouverture qui a l'apparence d'une baie; environ à trois ou quatre milles au Sud de ſa pointe méridionale,

ANN. 1765. Janvier.

& à la diſtance d'à-peu-près quatre milles du continent, on voit s'élever quelques rochers au-deſſus de l'eau, ſur leſquels la mer briſe avec fureur. Lorſque nous arrivâmes à la hauteur de ces briſans, nous gouvernâmes S. O. $\frac{1}{4}$ S. l'eſpace d'environ deux lieues; & alors la terre la plus méridionale que nous viſſions, & que je pris pour la partie la plus méridionale des iſles *Falkland*, nous reſtoit à l'O. S. O., diſtante de cinq lieues.

LA côte commençoit maintenant à devenir très-dangereuſe. On trouva à cette hauteur des rochers & des briſans dans preſque toutes les directions, à une grande diſtance du rivage. Le pays auſſi y prend un aſpect plus ſauvage, & ne montre qu'une côte aride & déſolée; les terres les plus élevées ne ſont que des rocs nuds & eſcarpés, dont le coup-d'œil eſt auſſi affreux que celui que préſente

la *Terre de Feu* dans le voiſinage du cap *Horn*. Comme la mer devenoit horriblement groſſe, je craignis qu'elle ne nous affalât ſur la côte que nous avions ſous le vent, d'où nous aurions eu toutes les peines du monde à nous relever; en conſéquence, je revirai de bord vent devant, le cap au Nord; la latitude de la pointe la plus ſeptentrionale que nous euſſions en vue, étant de 52^{d} 3′ S. Juſqu'alors nous avions prolongé la côte pendant près de ſoixante-dix lieues, étendue très-conſidérable. Vers midi, ayant ſerré le vent, je gouvernai au Nord. A cinq heures, le canal de *Berkeley* nous reſtoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., diſtant d'environ ſix lieues. Sur les huit heures du ſoir, le vent ayant paſſé au S. O., je fis voile vers l'Oueſt.

ANN. 1765. Janvier.

CHAPITRE VI.

Relâche au Port Deſiré. *Seconde entrée dans le Détroit de* Magellan. *Navigation juſqu'au Cap* Monday. *Deſcription des Baies & Ports qui ſe trouvent dans le Détroit.*

ANN. 1765. Février. NOUS continuâmes de faire voile pour le Port *Deſiré* juſqu'au 6 Février, que nous eûmes la vue de la terre vers une heure après midi, & gouvernâmes ſur le Port. Dans la traverſée, depuis les iſles *Falkland* juſqu'à cette place, le nombre des baleines autour du vaiſſeau fut ſi grand, qu'elles rendirent notre navigation dangereuſe. Nous fûmes au moment de donner ſur un de ces énormes poiſſons; un autre vent ſouffla une quantité d'eau ſur notre pont. En approchant du Port, j'apperçus la *Floride*, vaiſſeau

que j'attendois d'Angleterre, deſtiné à m'apporter les vivres néceſſaires à notre longue navigation. A quatre heures, nous vînmes mouiller à la hauteur de l'embouchure du Port *Deſiré*. ANN. 1765. Février.

LE lendemain, 7, dans la matinée, M. Dean, le Maître du vaiſſeau d'approviſionnement, ſe rendit à mon bord. Informé que ſon mât de miſaine étoit endommagé & que ſon vaiſſeau étoit en très-mauvais état, je me déterminai à entrer dans le Port pour le décharger, quoique le peu de largeur du canal & la rapidité du flot rendiſſent ce mouillage très-périlleux. Nous entrâmes dans le Port ſur le ſoir, mais nous eûmes toute la nuit un vent forcé; la *Tamar* & la *Floride* ayant fait des ſignaux de détreſſe, je leur envoyai auſſi-tôt mes canots : ces deux vaiſſeaux avoient chaſſé ſur leurs ancres & couroient riſque d'être jetés ſur la côte. On parvint, mais avec

ANN. 1765. Février.

beaucoup de difficulté, à les tirer de ce péril, & la même nuit ils chaſsèrent une ſeconde fois, & furent ſauvés par les mêmes ſecours. Le danger auquel la *Floride* étoit à chaque inſtant expoſée dans cette baie, me mit dans la néceſſité d'abandonner le deſſein de la décharger; & je lui envoyai tous nos charpentiers pour jumeller ſon mât & faire toutes les réparations qu'ils jugeroient néceſſaires. Je lui prêtai auſſi ma forge pour lui faire les diverſes ferrures dont elle avoit beſoin; & je réſolus, dès qu'elle ſeroit en état de tenir la mer, de gagner quelque port du détroit de *Magellan*, où nous pourrions prendre à bord les proviſions dont elle étoit chargée. Dans cet intervalle, M. Mouat, Capitaine de la *Tamar*, m'informa que ſon gouvernail étoit endommagé, & qu'il craignoit qu'en très-peu de tems il ne fût plus poſſible de le faire ſervir. J'envoyai le charpentier du *Dau-*

phin à bord de la *Tamar* pour en examiner le gouvernail, & il me rapporta qu'il l'avoit trouvé en ſi mauvais état, qu'il ne croyoit pas que ce vaiſſeau pût continuer le voyage ſans en avoir un autre. Mais il étoit impoſſible de le lui procurer. J'engagai donc M. Mouat à établir ſa forge ſur le rivage pour fortifier ſon gouvernail avec des cercles de fer, & l'aſſurer du mieux qu'il ſeroit poſſible, eſpérant qu'on pourroit trouver dans le détroit une pièce de bois propre à lui en faire un meilleur.

ANN. 1765. Février.

LE 13, la *Floride* étant réparée, je fis paſſer à ſon bord un de mes bas-Officiers qui avoit une parfaite connoiſſance du détroit, avec trois ou quatre de mes matelots pour l'aider à manœuvrer; je lui prêtai encore deux de mes canots, & je pris les ſiens, qui furent réparés à bord; j'ordonnai alors au Maître d'appareiller,

ANN. 1765. Février.

& de faire de ſon mieux pour gagner le port *Famine*. Je ne doutai pas que je ne la rejoigniſſe long-tems avant qu'elle n'y arrivât, me propoſant de la ſuivre auſſi-tôt que la *Tamar* ſeroit prête. Je ſavois déja du Capitaine Mouat que le charpentier & le ſerrurier avoient travaillé avec tant de diligence à la réparation de ſon gouvernail, qu'il ſeroit prêt dans le jour.

LE lendemain, 14, dans la matinée, nous appareillâmes du port *Deſiré*, & quelques heures après, étant à la hauteur de l'iſle *des Pingoins*, nous apperçûmes la *Floride* fort loin dans l'Eſt.

LE 16, ſur les ſix heures du matin, nous eûmes la vue du cap *Beautems* dans l'O. S. O., diſtant de cinq ou ſix lieues; & à neuf heures, nous découvrîmes au N. O. un vaiſſeau.

LE 17, à ſix heures du matin,

nous eûmes connoiſſance du cap *des Vierges*, il nous reſtoit au Sud, à la diſtance de cinq lieues; nous fîmes route pour le ranger, & le vaiſſeau apperçu fit la même route.

ANN. 1765. Février.

LE 18, nous donnâmes dans le détroit, & paſsâmes le premier goulet. Je commençai à m'appercevoir que ce vaiſſeau tenoit exactement notre même route, forçant & diminuant de voiles, pour ſe régler ſur notre marche, ce qui me le rendit ſuſpect. Après avoir paſſé le premier goulet, obligé de mettre en travers pour attendre la *Floride* qui étoit loin derrière nous; j'imaginai que peut-être ſon deſſein étoit de mettre obſtacle à notre navigation, & je me mis en état de défenſe : dès qu'il eut paſſé le goulet, nous voyant en travers, il s'y mit auſſi à la diſtance d'environ quatre milles, conſervant ſur nous l'avantage du vent. Nous reſtâ-

mes dans cette ſituation juſqu'au ſoir, que le flot nous portant ſur le rivage méridional, nous laiſsâmes tomber l'ancre. Le vent changea dans la nuit, & les premiers rayons du jour nous montrèrent notre ſatellite à l'ancre, & à environ trois lieues ſous le vent à nous : c'étoit le moment de la marée montante, & je voulus profiter du flot pour paſſer le ſecond goulet ; mais voyant le vaiſſeau inconnu mettre à la voile & nous ſuivre, je rangeai auſſi-tôt le cap *Grégoire* où je mouillai, ayant une croupière ſur le cable. Je fis monter ſur le pont huit canons que nous avions dans la cale, & j'ordonnai qu'on les placât d'un ſeul côté : nous le voyions cependant s'approcher ſans arborer de pavillon, ainſi que nous, ce qui donnoit lieu à différentes conjectures. Dans ce même tems la *Floride* manœuvrant pour venir mouiller dans notre voiſinage, donna ſur un banc

ANN. 1765. Février.

de ſable, & y reſta échouée. A la vue du danger que couroit ce bâtiment, l'étranger qui en étoit fort près jetta l'ancre, arbora pavillon François, & mit deux canots à la mer qu'il envoya avec une ancre pour ſecourir la *Floride*. Sur le champ je détachai deux de mes canots & un de la *Tamar*, pour aller à ſon ſecours avec ordre aux Officiers de ne point permettre aux François de monter à bord, mais de les remercier d'une manière honnête de leur bonne volonté. Ces ordres furent ponctuellement exécutés, & nos batteaux parvinrent bientôt à remettre à flot notre vaiſſeau d'approviſionnement. Au retour de nos canots, je fus informé qu'il paroiſſoit y avoir à bord du vaiſſeau François, un nombreux équipage & beaucoup d'Officiers.

ANN. 1765. Février.

A ſix heures du ſoir je ſignalai l'appareillage; nous traversâmes le ſe-

cond goulet, & à dix heures nous
ANN 1765. Février. doublâmes la pointe occidentale de ſa ſortie : à onze heures nous jettâmes l'ancre ſur ſept braſſes d'eau, à la hauteur de l'iſle *Sainte-Elizabeth.* Le vaiſſeau François mouilloit en même-tems dans un endroit peu ſûr, au Sud de l'iſle *Saint-Barthelemy*, ce qui me fit croire qu'il n'avoit pas une parfaite connoiſſance du canal.

LE jour ſuivant, 19, à ſix heures du matin, nous levâmes l'ancre, & fîmes voiles entre les iſles *Sainte-Elizabeth* & *Saint-Barthelemy*, avec un vent de N. O., & gouvernant enſuite au S. S. O. l'eſpace de cinq ou ſix milles, nous paſsâmes ſur une bature couverte de goëmons, où nous eûmes 7 braſſes d'eau : cette bature gît O. S. O., avec le milieu de l'iſle *George*, d'où il eſt éloignée de cinq ou ſix milles. Quelques Navigateurs prétendent qu'en pluſieurs endroits on ne trouve

trouve que 3 braſſes d'eau ſur ce banc, ce qui le rend très-dangereux ; pour l'éviter il convient de ranger de très-près la côte occidentale de l'iſle *Ste-Elizabeth*, d'où l'on peut en toute ſûreté porter au Sud, juſqu'à ce qu'on découvre le récif qui eſt à quatre milles au Nord de la pointe *Sainte-Anne*. A midi la pointe ſeptentrionale de la baie d'*Eau-Douce*, nous reſtoit à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. ; & la pointe *Sainte-Anne*, au S. $\frac{1}{4}$ S. E. un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'E. Le vaiſſeau François paroiſſoit encore faire la même route, & nous imaginâmes qu'il venoit des iſles *Falkland*, où les François avoient alors un établiſſement, pour faire un chargement de bois, ou pour reconnoître le détroit. Le reſte de cette journée & le lendemain 20, dans la matinée, nous eûmes des vents variables, avec des intervalles de calme ; ce qui dans l'après-midi me fit prendre le parti de nous touer autour dela pointe *Ste-*

ANN. 1765. Février.

ANN. 1765. Février.

Anne, juſques dans le port *Famine* : à ſix heures du ſoir nous laiſsâmes tomber l'ancre, & bientôt après le vaiſſeau François paſſa devant nous, dirigeant ſa route au Sud.

NOUS ſéjournâmes juſqu'au 25 dans ce Port, où après avoir tranſporté à bord de nos vaiſſeaux toutes les proviſions que nous avoit apportées la *Floride*, je donnai ordre au Maître de retourner en Angleterre, dès qu'il ſe trouveroit prêt à mettre en mer ; je ſignalai alors l'appareillage, & je fis voile du port *Famine* avec la *Tamar*, voulant ſortir du détroit avant que la ſaiſon fût trop avancée : à midi nous étions à trois lieues de la pointe *Sainte-Anne*, qui nous reſtoit au N. O., & nous avions en même-tems la pointe *Shut-up* à trois ou quatre milles de diſtance dans le S. S. O. La pointe *Shut-up* gît au S. $\frac{1}{4}$ rhumb à l'E. du compas, avec la pointe *Ste-Anne*. La diſtance de l'une à l'autre

eſt d'environ quatre ou cinq lieues : entre ces deux pointes eſt un rocher à fleur d'eau, qui court depuis le port *Famine* juſqu'à la riviere *Sedger*, & s'étend à trois ou quatre milles au Sud. ANN. 1765. Février.

Nous fîmes voile au S. S. O., le long de la côte, depuis la pointe *Shut-up*, vers le cap *Forward*, n'ayant que très-peu de vent. Sur les trois heures après midi nous paſsâmes près du vaiſſeau François que nous vîmes dans une petite baie, au Sud de la pointe *Shut-up* où il étoit amarré, de manière que l'arrière du vaiſſeau touchoit preſque à la forêt, & des deux côtés nous apperçûmes des piles de bois qu'il avoit coupées. Je ne doutai plus que ſon objet ne fût de prendre un chargement de bois pour la colonie naiſſante des iſles *Falkland*, quoique je ne conçus pas pourquoi il s'étoit ſi fort avancé dans le détroit, s'il n'avoit pas d'autre deſſein. J'appris à

mon retour en Angleterre, que ce vaiſſeau étoit l'*Aigle*, commandé par M. de Bougainville, & que ſa navigation dans le détroit avoit eu pour but d'y faire des coupes de bois néceſſaires à la nouvelle colonie des iſles *Falkland*. Depuis le cap *Shut-up* juſqu'au cap *Forward*, nous gouvernâmes au S. O. $\frac{1}{4}$ de Sud : la diſtance eſt de ſept lieues : à huit heures du ſoir le cap *Forward*, nous reſtoit au N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., diſtant d'environ un mille, & nous paſsâmes la nuit en panne.

ANN. 1765. Février.

Le détroit a ici près de huit milles de largeur ; à la hauteur du cap *Forward* nous eûmes 40 braſſes d'eau à une demi-encablure du rivage. Le 26 vers les quatre heures du matin, nous fîmes de-là voile ; le vent étoit très-foible, & il fit preſque le tour du compas. A huit heures le cap *Forward* nous reſtoit au N. E. $\frac{1}{4}$ E.,

diſtant de quatre milles ; & le cap *Holland*, à l'O. N. O., un ½ rhumb à l'O. dans un éloignement de cinq lieues. A dix heures nous eûmes dans le O. N. O., des vents frais, & par intervalle des raffales ſubites & d'une telle violence, qu'à chaque fois nous fûmes obligés d'amener toutes nos voiles ; nous nous ſoutînmes néanmoins contre le vent, cherchant des yeux un endroit où nous puiſſions jetter l'ancre, & faiſant en même-tems tous nos efforts pour arriver à une baie qui eſt environ à deux lieues & au Sud du cap *Forward*, à cinq heures j'envoyai un Officier en canot pour ſonder cette baie ; l'ayant trouvé très-propre au mouillage, nous y entrâmes, & vers les ſix heures nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur 9 braſſes d'eau : le cap *Forward* nous reſtoit à l'E. un ½ rhumb au S., diſtant de quatre milles. Un îlot qui eſt dans le milieu de la baie, & à environ un mille du rivage, à

ANN. 1765. Février.

ANN. 1765. Février.

l'O. $\frac{1}{4}$ S. O., un mille de distance & un ruisseau d'eau fraîche au N. O. $\frac{1}{4}$ O., dans un éloignement de $\frac{3}{4}$ de mille.

LE jour suivant, 27, à six heures du matin, nous levâmes l'ancre & poursuivîmes notre route dans le détroit. Du cap *Holland* au cap *Galant*, distance d'environ cinq lieues, la côte court O. $\frac{1}{2}$ rhumb au Sud du compas. Le cap *Galant* est très-élevé & taillé à pic; entre ce cap & le cap *Holland* se trouve un détroit d'environ trois lieues de large, appelé *Elizabeth-Réach;* à environ quatre milles au Sud du cap *Galant*, est une isle connue sous le nom de l'isle *Charles*, au Nord de laquelle il est nécessaire de se maintenir. Nous fîmes voile en prolongeant la côte septentrionale à la distance d'environ douze milles; mais nous la serrâmes quelquefois de beaucoup plus près. Un peu à l'Est du cap *Galant*, il y a une très-belle

baie ſablonneuſe, qu'on nomme baie de *Wood*, où l'on trouve un très-bon ancrage; les montagnes qui bordent le détroit des deux côtés ſont, je penſe, les plus hautes & les plus affreuſes qu'on puiſſe voir, à l'exception peut-être des Cordilieres; elles ſont de part & d'autre eſcarpées, hériſſées de pointes, & couvertes de neige depuis le ſommet juſqu'à leur baſe.

ANN. 1765. Février.

DEPUIS le cap *Galant*, la côte court O. $\frac{1}{4}$ N. O. pendant près de trois lieues, juſqu'à la pointe du *Paſſage :* cette pointe forme la pointe Eſt de la baie *Elizabeth;* c'eſt une terre baſſe, d'où part une bature qui s'étend au large. Entre cette pointe & le cap *Galant*, il y a pluſieurs iſles, dont quelques-unes ſont très-petites; mais la plus orientale, qui eſt l'iſle *Charles*, déja citée, a deux lieues de longueur; la ſuivante eſt l'iſle de *Montmouth*, & la plus occidentale

ANN. 1765. Février.

eſt l'iſle *Rupert*; cette derniere gît S. $\frac{1}{4}$ S. E., avec la pointe du *Paſſage*. Ces iſles rendent le canal très-étroit; car entre l'iſle *Rupert* & la pointe du *Paſſage* il n'a pas plus de deux milles de largeur. Il eſt néceſſaire de gouverner au Nord de toutes ces iſles, ſans s'éloigner du rivage ſeptentrional: nous fîmes voile en le côtoyant à la diſtance de deux encablures, & nous n'eûmes point de fond avec une ligne de 40 braſſes; à ſix heures du ſoir le vent ayant paſſé à l'Oueſt, nous portâmes ſur la baie *Elizabeth*, où nous mouillâmes ſur 10 braſſes d'eau d'un très-bon fond; néanmoins le meilleur ancrage eſt par 13 braſſes, car à environ une encablure autour de nous, on n'avoit guère que 3 & 4 braſſes. Dans cette baie ſe décharge un ruiſſeau dont l'eau eſt parfaite. Nous obſervâmes ici que le flot porte très-fortement à l'Eſt; & conformément à notre calcul, il commence à

midi dans les *Syzygies ;* nous trouvâmes la déclinaiſon de l'aimant de deux rhumbs vers l'Eſt. ANN. 1765. Février.

LE 28 à deux heures après midi, les vents étant entre le N. O. & l'O. grand frais, & ſoufflant par raffales violentes, je fis virer ſur le cable, & au moment où nous nous trouvâmes à pic ſur notre ancre, le vaiſſeau chaſſa ; il fut immédiatement porté ſur une baſſe, à deux encablures du rivage : à l'inſtant nous laiſsâmes tomber notre ancre d'affourche par 4 braſſes d'eau, n'en ayant que 3 à l'arriere : l'ancre de toue fut portée avec toute la célérité poſſible, & virant deſſus, nous parvînmes à nous éloigner du rivage ; alors nous levâmes notre ſeconde ancre & celle d'affourche, filâmes le greſlin, & avec le foc & la voile d'étai, nous gagnâmes le mouillage, laiſsâmes tomber notre ſeconde ancre par 10 braſſes d'eau,

exactement dans la même position
ANN. 1765. Février. dont nous avions chaſſé.

1 Mars. LE lendemain, 1 Mars, le tems parut plus modéré, & le vent ayant paſſé vers le Nord, nous levâmes l'ancre à cinq heures du matin, & à ſept nous étions à la hauteur de la baie *Muſele*, qui eſt ſur la côte méridionale à l'Oueſt de la baie *Elizabeth*, diſtante d'une lieue; à huit heures nous nous trouvâmes par le travers de la riviere *Batchelor*, ſituée ſur le rivage du Nord, à deux lieues, & au N. O. $\frac{1}{4}$ N. de la baie *Elizabeth* : à neuf heures nous parvînmes à la hauteur du canal *Saint-Jérôme*, dont l'embouchure eſt à une lieue environ de la riviere *Batchelor*; arrivés en travers de l'embouchure de ce canal, il nous reſtoit au N. O., nous gouvernâmes alors à l'O. S. O. du compas pour amener le cap *Quad*, éloigné de trois lieues de la pointe la plus

méridionale du canal *Saint-Jérôme*. Entre la baie *Elizabeth* & le cap *Quad*, on voit un enfoncement d'environ quatre milles de largeur, appelé *Crooked-Reach ;* à l'Oueſt du canal *Saint-Jérôme* nous apperçûmes trois ou quatre feux ſur le rivage ſeptentrional, & quelques inſtans après nous vîmes deux ou trois pirogues qui ramoient vers nous.

ANN. 1765. Mars.

A midi le cap *Quad* nous reſtoit O. S. O., ½ rhumb O., diſtant de quatre ou cinq milles ; le vent calma inſenſiblement, & le flot nous porta à l'Eſt. En cet endroit les pirogues joignirent notre vaiſſeau, tournèrent autour pendant quelque tems ; mais il n'y eut qu'une ſeule de ces pirogues dont les Sauvages eurent la réſolution de monter à bord. Les pirogues étoient d'écorce d'arbre, d'une conſtruction très-mal entendue. Les Américains étoient au nombre de

ANN. 1765. Mars.

ſept, quatre hommes, deux femmes & un enfant. Je n'avois pas encore vu de créatures ſi miſérables; ils étoient nuds, à l'exception d'une peau très-puante de loup de mer, jettée ſur leurs épaules; ils étoient armés d'arcs & de flèches, qu'ils me préſenterent pour quelques grains de collier & d'autres bagatelles; les flèches, longues de deux pieds, étoient faites de roſeaux, & armées d'une pierre verdâtre; les arcs dont la corde étoit de boyau, avoient trois pieds de longueur.

Le ſoir nous vînmes mouiller dans le voiſinage de la riviere *Batchelor*, ſur 14 braſſes; l'entrée de la riviere nous reſtoit au N. $\frac{1}{4}$ N. E., à un mille, & la pointe la plus ſeptentrionale du canal *Saint-Jérôme*, O. N. O., diſtante de trois milles. On trouve à près de $\frac{3}{4}$ de mille à l'Eſt de la riviere une bature, où il n'y a pas plus de ſix pieds d'eau à mer baſſe; cette bature

eſt à un demi-mille du rivage, & on peut la reconnoître aux goëmons dont elle eſt couverte. Le flot commence ici à une heure dans la nouvelle & pleine lune. ANN. 1765. Mars.

TANDIS que nous étions à l'ancre, nous eûmes la viſite de pluſieurs Américains ; je leur fis à tous des préſens de grains de raſſade, de rubans & d'autres choſes de peu de valeur, mais dont ils parurent enchantés. Je leur rendis cette viſite à terre, où je vins deſcendre, n'ayant avec moi que quelques-uns de mes Officiers, pour ne pas les allarmer par le nombre : ils nous reçurent avec toutes les expreſſions de l'amitié, & s'empreſſèrent de nous apporter quelques fruits qu'ils avoient cueillis dans la vue de nous les offrir ; ces fruits avec quelques moules, nous parurent faire pour le moins la plus grande partie de leur ſubſiſtance.

ANN. 1765. Mars.

LE 2, à cinq heures du matin, nous appareillâmes & fîmes route avec le ſecours de la marée montante ; mais à dix heures, ſurpris par le calme, & le courant nous portant à l'Eſt, nous mouillâmes une ancre à jet, par 10 braſſes d'eau, ſur un banc qui eſt à un demi-mille du rivage ſeptentrional : après avoir filé environ les deux tiers d'un cable, nous eûmes 45 braſſes d'eau le long du bord, & le fond augmenta encore à très-peu de diſtance : la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* nous reſtoit au N. N. E., diſtante de deux milles ; & le cap *Quad* à l'O. S. O., à environ huit milles de diſtance. De la pointe méridionale du canal *Saint-Jérôme* au cap *Quad*, j'eſtime trois lieues de diſtance dans la direction du S. O. $\frac{1}{4}$ O. ; dans cet endroit du canal les marées ſont extrêmement fortes, mais irrégulières. Nous obſervâmes qu'elles portoient à l'Eſt depuis neuf

heures du matin juſqu'à cinq du lendemain, & enſuite vers l'Oueſt depuis cinq juſqu'à neuf heures : à minuit les vents ayant paſſé à O. N. O., commencèrent à fraîchir, & à deux heures du matin, le vaiſſeau chaſſa ; nous nous hâtâmes de lever l'ancre, dont les deux pattes ſe trouvèrent rompues ; nous n'eûmes point de fond juſqu'à trois heures, que nous dérivâmes ſur 16 braſſes à l'entrée du canal *Saint-Jérôme*. Le vent s'étant encore renforcé, nous laiſsâmes tomber notre ſeconde ancre & filâmes la moitié d'un cable ; le vaiſſeau prit une ſituation ſi critique, que nous nous trouvâmes ſur 5 braſſes d'eau, & environnés de briſans ; nous laiſsâmes tomber à pic l'ancre d'affourche. A cinq heures voyant la marée courir à l'O., & le vent devenir plus maniable, nous relevâmes nos deux ancres, & nous gouvernâmes au plus près du vent : à dix heures nous trouvâmes

ANN. 1765. Mars.

ANN. 1765. Mars.

que la marée reverſoit dans l'Eſt, en conſéquence nous envoyâmes un canot pour chercher un mouillage qu'il trouva dans une baie ſur le rivage ſeptentrional à l'Eſt du cap *Quad*, dont elle eſt éloignée d'environ quatre milles, ayant dans ſon voiſinage quelques iſlots, nous fîmes tous nos efforts pour gagner cette baie ; mais nous ne pûmes jamais vaincre la marée qui en ſortoit avec impétuoſité ; & à midi nous gouvernâmes ſur la rade d'*Yorck*, ſituée à l'embouchure de la riviere *Batchelor*, où nous mîmes à l'ancre une heure après.

LE lendemain, 14, à ſix heures du matin, nous appareillâmes & ſortîmes de la baie avec le flot, dont la direction étoit la même que le jour précédent ; mais n'ayant pu gagner un lieu propre au mouillage, nous vînmes à midi reprendre la poſition de la veille ; je ſaiſis cette occaſion de

de reconnoître la riviere *Batchelor*. Je m'embarquai dans une ïole, & je remontai cette riviere l'eſpace de quatre milles ; dans quelques endroits je la trouvai large & profonde, & l'eau en eſt bonne ; mais près de ſon embouchure l'eau y eſt ſi baſſe avant le flot, qu'il ſeroit difficile au plus petit canot d'y paſſer ſans toucher. ANN. 1765. Mars.

LE jour ſuivant, 5, à ſix heures du matin, nous remîmes à la voile : à huit heures il fit ſi calme, que nous fûmes obligés de nous faire remorquer par nos bâtimens à rames ; cependant la marée commença ſur les onze heures, elle portoit ſi fortement à l'Oueſt que nous ne pûmes jamais gagner la baie que le canot avoit reconnue le jour précédent ſur le rivage ſeptentrional : c'eſt un excellent mouillage, où ſix vaiſſeaux peuvent y être commodément à l'ancre. Nous fûmes donc obligés de mouiller ſur

ANN. 1765. Mars.

un banc notre ancre de toue par 45 braſſes, le cap *Quad* nous reſtant à O. S. O, à la diſtance de cinq ou ſix milles; la pointe méridionale de l'iſle, qui eſt à l'Eſt du cap, dans la même direction, & une roche remarquable ſur la côte ſeptentrionale, au N. $\frac{1}{2}$ rhumb à l'O., diſtante d'un demi-mille : on a en cet endroit juſqu'à 75 braſſes d'eau, tout près du même rivage. Dès que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai un Officier à la recherche d'une baie dans la partie de l'Oueſt; mais ce fut ſans ſuccès.

NOUS fûmes en calme le reſte du jour & toute la nuit. La marée porta vers l'Eſt, depuis l'inſtant de notre mouillage juſqu'au lendemain ſix heures du matin que nous levâmes l'ancre, & tâchâmes de gagner à l'Oueſt en nous faiſant remorquer par nos bâtimens à rames; à huit heures une forte briſe ſe fit ſentir O. S. O, &

enſuite O. ; à midi le cap *Quad* nous reſtoit à l'E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la diſtance d'environ cinq milles : dans cette ſituation j'envoyai une ſeconde fois nos bateaux à la recherche d'un mouillage; bientôt nous les ſuivîmes pour venir jetter l'ancre dans une petite baie ſur le rivage méridional, en face du cap *Quad ;* nous y mouillâmes ſur 25 braſſes d'eau, d'un très-bon fond. Une petite iſle pierreuſe nous reſtoit à O $\frac{1}{4}$ N. O, à la diſtance d'environ deux encablures; ſa pointe la plus orientale à l'E. 5^{d} 30′ S., & le cap *Quad* au N. O. $\frac{1}{4}$ N., éloigné d'environ trois milles. Dans cette baie, nous trouvâmes une grande abondance de coquillages de différentes eſpèces. La *Tamar*, qui n'avoit pu nous ſuivre de près, n'entra qu'à deux heures dans la baie, où elle mouilla ſur le rivage ſeptentrional, à environ ſix milles & à l'Eſt du cap *Quad.* Durant toute cette nuit nous eûmes le calme

ANN. 1765. Mars.

ANN. 1767. Mars.

le plus abſolu; mais le matin 7, la fraîcheur vint de la partie de l'Oueſt, nous levâmes l'ancre vers les huit heures, & nous fîmes route à l'aide de la marée. A midi le cap *Quad* nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., entre deux & trois lieues de diſtance, & le cap *Monday*, qui eſt la terre la plus occidentale en vue ſur la côte du S., étoit O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtant de dix à onze lieues. Cette partie du détroit s'étend dans l'O. N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb O. du compas, & la largeur eſt d'environ quatre milles. Des deux côtés le canal eſt bordé de montagnes qui ne ſont que des rochers nuds, eſcarpés, dont les cimes couvertes d'une neige éternelle, s'élevent au-deſſus des nuages, & paroiſſent n'être qu'un amas de ruines : on ne peut rien imaginer de plus affreux.

LES marées ſont ici très-fortes. L'ebe reverſe à l'Oueſt, mais avec

ANN. 1765. Mars.

une irrégulerité dont il ſeroit difficile de rendre compte. Vers une heure après-midi, la *Tamar* jetta l'ancre dans la baie ſur le rivage méridional, oppoſé au cap *Quad*, que nous venions de quitter, & nous continuâmes à gouverner au vent juſqu'à ſept heures du ſoir que nous vînmes mouiller dans une petite baie où le fond eſt très-bon, & qui eſt à l'Oueſt & à cinq lieues environ du cap *Quad*. Cette baie eſt reconnoiſſable par deux gros rochers qui s'élevent au-deſſus de l'eau, & une pointe de terre baſſe qui fait la partie orientale de la baie. L'ancrage eſt entre les deux rochers, le plus E. reſtant N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb E., à la diſtance de deux encablures, & le plus O. qui eſt près de la pointe, à O. N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb O., & dans le même éloignement à peu près. A mer baſſe on découvre encore un petit rocher parmi des goëmons, dans l'E. rhumb N., à la diſtance d'environ

ANN. 1765. Mars.

deux longueurs de cable. Cette baie ne peut guère recevoir qu'un ſeul vaiſſeau, & s'il y en a plus d'un, on peut mouiller en dehors un peu plus loin où l'on trouve plus de fond. Le calme regna dans la nuit, & le tems devint très-brumeux ; mais il s'éclaircit ſur les dix heures du matin du 8, & j'allai à terre. Je trouvai beaucoup de coquillages & pas une ſeule trace d'habitans. Dans l'après-midi, tandis que les gens de l'équipage s'occupoient à faire de l'eau, j'allai viſiter un lagon ſitué autour du rocher le plus occidental ; à l'entrée je vis une ſuperbe caſcade, & du côté de l'Eſt pluſieurs petites anſes, où des vaiſſeaux du premier rang peuvent être à l'ancre dans une ſécurité parfaite. Nous ne vîmes rien d'ailleurs qui mérite d'être remarqué ; &, après avoir rempli notre canot de très-groſſes moules, nous retournâmes à bord.

LE lendemain 9, à ſept heures,

nous appareillâmes & ſortîmes de la baie en nous faiſant remorquer par un bateau. Nous apperçûmes la *Tamar*, fort loin à notre arrière, qui gouvernoit ſur nous. A midi nous eûmes une légere briſe d'E. N. E.; mais à cinq heures, le vent paſſa à l'O. N. O. grand frais. A ſix heures nous avions amené le cap *Monday*; & à ſix heures du matin, le lendemain 10, le cap *Upright* nous reſtoit E. $\frac{1}{4}$ S. E., à la diſtance de trois lieues. Du cap *Monday* au cap *Upright*, l'un & l'autre ſur le rivage méridional & dans une diſtance d'environ cinq lieues, la route eſt à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. du compas; des deux côtés le rivage ne préſente qu'une chaîne de rochers hachée. Sur les ſept heures, nous eſſuyâmes un grain très-peſant, le ciel étoit chargé d'épais nuages, & une chaîne de briſans ſe montra tout d'un coup de l'avant à nous. Nous en étions ſi près que, pour les éviter,

ANN. 1765. Mars.

ANN. 1765. Mars.

nous n'eûmes que le tems de revirer de bord, vent devant; & ſi le vaiſſeau eût manqué de virer, nous périſſions ſans qu'aucun de nous pût ſe ſauver du naufrage. Ces dangereux écueils ſont à une grande diſtance de la côte méridionale, environ à trois lieues & au Nord du cap *Upright*. A neuf heures, dans une éclaircie, nous apperçûmes l'entrée de *la longue rue*; & nous portâmes le cap deſſus, ſerrant de très-près le rivage méridional, dans l'eſpérance d'y trouver un mouillage. A dix heures, une brume épaiſſe & des grains violens accompagnés d'une très-forte pluie, nous firent dériver juſqu'au cap *Monday*, ſans pouvoir trouver un mouillage que nous continuâmes de chercher, en gouvernant toujours le long du rivage méridional; & bientôt la *Tamar*, qui toute la nuit avoit été à ſept lieues ſous le vent à nous, arriva dans nos eaux. A onze heures du ſoir

ANN. 1765. Mars.

nous mouillâmes dans une baie profonde, à trois lieues environ à l'Eſt du cap *Monday*. Nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur 25 braſſes, près d'une iſle dans le fond de la baie; mais nous chaſsâmes avant que le vaiſſeau eût fait tête à ſon ancre, qui prit enſuite fond ſur 50 braſſes. Les pointes qui forment l'entrée de la baie nous reſtoient N. O. & N. E. $\frac{1}{4}$ E.; & l'iſle à l'O. $\frac{1}{2}$ rhumb S. Nous filâmes tout un cable, & l'ancre étoit près d'une encablure du rivage le plus voiſin.

DANS la nuit nous eûmes les vents d'Oueſt très-frais, accompagnés de grains violens & de pluies abondantes. Le 11 au matin, les vents furent plus modérés, mais le ciel reſta couvert & la pluie continua. La mer élevoit autour de nous de groſſes lames, & briſoit avec furie ſur des rochers voiſins: cette circonſtance m'obligea à lever l'ancre, & nous nous touâmes

ANN. 1765. Mars.

jusqu'à un banc, sur lequel la *Tamar* étoit à l'ancre. Nous mouillâmes de nouveau par 14 brasses, & nous affourchâmes avec une ancre à jet, mouillée dans l'Est sur 45 brasses.

DANS le fond de la baie est un bassin, à l'entrée duquel on n'a que 3 brasses & demie, à mer basse, mais en-dedans on en trouve dix. Ce bassin contiendroit sept vaisseaux, qui y seroient à l'abri de tous les vents.

NOUS y prolongeâmes notre séjour jusqu'au vendredi 15, & pendant tout ce tems, nous eûmes un vent en tourmente ; ce fut une continuelle tempête, des brumes impénétrables & une pluie constante.

LE 12, j'envoyai un canot armé sous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les différens mouillages qui se trouvent sur la côte du Sud. Le canot revint le 14 avec la

nouvelle, que de l'endroit où nous étions mouillés juſqu'au cap *Upright*, il y avoit cinq baies où l'on pouvoit jetter l'ancre avec ſûreté. L'Officier m'informa que dans le voiſinage du cap *Upright*, il avoit rencontré quelques Américains, qui lui avoient donné un chien, & qu'une des femmes lui avoit offert un enfant qu'elle tenoit ſur ſon ſein : il n'eſt pas néceſſaire de dire que cette ſinguliere offre ne fut pas acceptée ; mais elle prouve du moins ou une dépravation qui a éteint dans le cœur de ces ſauvages les ſentimens les plus naturels, ou une extrême pauvreté qui fait violence à la nature.

ANN. 1765. Mars.

DURANT cet intervalle de mauvais tems, la neige couvrit toutes les montagnes, dont nous avions vu le roc nud à notre arrivée ; & l'hiver prit tout d'un coup poſſeſſion de ces ſauvages & triſtes contrées. Les pau-

ANN. 1765. Mars.

vres marelots ſe voyoient expoſés aux rigueurs du froid, ſans vêtement, & preſque continuellement percés de pluies. Je fis diſtribuer aux équipages, ſans en excepter les Officiers, deux balles d'un gros drap de laine; ce qui leur fut dans cette occaſion d'une grande reſſource.

LE 15, à huit heures du matin, je ſignalai l'appareillage & nous mîmes à la voile. A trois heures après-midi, nous nous trouvâmes encore une fois à la hauteur du cap *Monday*, & à cinq, nous vînmes jetter l'ancre dans une baie ſur le bord oriental de ce cap : ſa pointe nous reſtoit au N. O., diſtante d'un demi-mille; & nous avions au N. $\frac{1}{4}$ N. O. les pointes qui forment l'entrée de la baie à l'E., nous n'étions guère qu'à une demi-encablure du rivage le plus voiſin, qui étoit une iſle baſſe entre le vaiſſeau & le cap.

A ſix heures du matin, du 16, nous appareillâmes, & nous nous apperçûmes qu'une patte de notre ancre d'affourche s'étoit rompue. Les vents étoient à l'O. N. O., & la pluie ne diſcontinuoit pas. A huit heures, un fort courant nous entraînoit vers l'Eſt, & à midi, le cap *Monday* nous reſtoit à l'O. N. O. à deux milles de diſtance. La *Tamar* qui étoit ſous le vent, regagna la baie & s'y remit à l'ancre. Pour nous, nous perſiſtions inutilement à nous ſoutenir, toutes les bordées nous étoient défavorables. A deux heures, nous laiſsâmes retomber l'ancre, par 18 braſſes, ſur le rivage du Sud, à l'E. du cap *Monday*, & à cinq milles environ de diſtance. Cependant, à trois heures, nous remîmes à la voile, parce que nos canots, qui avoient ſondé tout autour du vaiſſeau, n'avoient trouvé qu'un fond de roche. La pluie étoit toujours auſſi forte, & nous continuâmes à lutter contre les

ANN. 1765. Mars.

ANN. 1765. Mars.

vents de N. O. le reſte du jour & toute la nuit; tout le monde étant ſur le pont. Il n'y avoit perſonne de nous qui ne fût percé juſqu'aux os; car, outre la pluie, les lames venoient encore nous inonder.

LE jour, 17, vint, à notre grande mortification, nous convaincre que tous nos efforts n'avoient pu nous empêcher de rétrograder; à chaque bordée, nous avions perdu, à cauſe d'un courant dont la violence nous entraînoit continuellement vers l'Eſt. A huit heures, nous prîmes le parti *d'arriver*, & nous gouvernâmes ſur la baie d'où nous étions ſortis le 15, où à neuf heures nous revînmes à l'ancre.

LES vents reſtoient à l'O. & au O. N. O., ſans que la marée portât un ſeul inſtant à l'Oueſt pendant le 18 & le 19. Le tems fut très-mauvais, le vent en tourmente, de fréquentes raffales & des grains violens

accompagnés de pluie. Cependant j'avois fait partir un canot armé aux ordres d'un Officier, pour tâcher de découvrir une baie ſur la côte ſeptentrionale; mais il revint ſans y avoir trouvé de mouillage. Le 20, nous eſſuyâmes un coup de vent terrible: notre vaiſſeau chaſſa; ſon ancre, dégagée du banc, tomba ſur quarante braſſes; nous nous hâtâmes de la relever, & au moyen d'une ancre à jet, nous ramenâmes notre vaiſſeau ſur le banc.

ANN. 1765. Mars.

LE jour ſuivant, 21, à huit heures, le vent variant de l'O. N. O. au S. O., nous appareillâmes & ſortîmes encore une fois de la baie. Le courant portoit toujours à l'Eſt avec la même force; cependant à midi nous trouvâmes que nous avions fait un mille & demi dans une direction oppoſée. Les vents commencèrent alors à varier du S. O. au N. O., & à cinq heures le vaiſſeau avoit gagné au vent

ANN. 1765. Mars.

environ quatre milles ; mais il ne ſe préſentoit aucun mouillage que nous puſſions atteindre, & le vent ayant calmé, nous fûmes entraînés à l'Oueſt avec toute la rapidité du courant. Néanmoins, ſur les ſix heures, nous réuſsîmes à mouiller par 40 braſſes d'eau, ſur un très-bon fond, dans une baie ſituée à l'Oueſt, & à deux milles environ de celle dont nous avions fait voile le matin. Nous paſsâmes une nuit fort déſagréable. La mer étoit ſi houleuſe, & nous nous trouvions tellement moleſtés, que quoique le vent fût toujours O. S. O., nous levâmes l'ancre le jour ſuivant, 22, à huit heures du matin, & reprîmes notre route. Une pluie continuelle ſe joignoit au courant & au vent contraires pour aggraver nos fatigues. Tant de ſujets de découragement ne rallentirent point l'ardeur de nos matelots qui étoient tous trempés. La gaieté ne les abandonna pas un inſtant, &

ce

ce qu'on n'auroit oſé eſpérer, ils jouiſſoient tous de la meilleure ſanté. ANN. 1765. Mars.

DANS ce même jour, nous eûmes la ſatisfaction de voir le courant porter enfin à l'Oueſt, & nous nous hâtâmes d'en profiter. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes dans la baie qui eſt ſur la rive orientale du cap *Monday*, où la *Tamar* étoit à l'ancre ſur 18 braſſes, la pointe du cap nous reſtant à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O., diſtante d'un mille. Dans cette baie l'ancrage eſt très-ſûr, le fond en eſt excellent, & deux ou trois vaiſſeaux de ligne, peuvent trouver place pour s'y amarrer.

CHAPITRE VII.

Navigation depuis le cap Monday *juſqu'à la ſortie du détroit de* Magellan. *Obſervations générales ſur la navigation de ce détroit.*

ANN. 1765. Mars. Nous appareillâmes, le 23, à huit heures du matin, & nous fîmes voile pour nous ouvrir la mer du Sud, d'où nous venoient déjà des lames auſſi groſſes que j'en euſſe jamais vues. A quatre heures après midi, nous mouillâmes dans une baie très-ſûre, au fond de laquelle ſe trouve un profond canal qui peut ſervir à la faire reconnoître. Elle eſt à l'Eſt du cap *Upright*, & à près d'une lieue de diſtance, nous y laiſſâmes tomber l'ancre ſur 14 braſſes : les deux pointes de l'entrée nous reſtoient, l'une au N. O., l'autre au N. E. $\frac{1}{4}$ E.; le cap

Upright à l'O. N. O., environ à une encablure à l'Eſt, d'une iſle baſſe qui forme la baie. ANN. 1765. Mars.

LE 24, à trois heures du matin, j'envoyai un bateau armé, ſous les ordres d'un Officier, pour trouver un mouillage à l'Oueſt; mais il revint à quatre heures de l'après midi, ſans avoir jamais pu doubler le cap *Upright*.

LE jour ſuivant, 25, je fis encore partir les canots pour faire des recherches à l'Oueſt; ils furent de retour ſur les quatre heures avec la nouvelle qu'ayant fait près de quatre lieues, ils avoient trouvé deux baies où il étoit poſſible de ſe mettre à l'ancre, mais que ni l'une ni l'autre n'offroient un excellent mouillage. Néanmoins nous continuâmes notre route le jour ſuivant, 26, à huit heures du matin, & à trois heures le cap *Upright* nous reſtoit au N. E. à la diſtance de quatre

ANN. 1765. Mars.

ou cinq milles. Ce cap, qui eſt très-élevé & taillé à pic, gît, par le compas, N. N. O., avec le cap *Upright*, dont il eſt éloigné de trois lieues. Le côté du Sud préſente ici un coup-d'œil effrayant; il eſt bordé, à une diſtance conſidérable, de rochers à fleur d'eau, ſur leſquels la mer briſe avec un bruit horrible. Vers les quatre heures, le tems commença à s'embrumer, & en moins d'une demi-heure nous vîmes la côte du Sud, à un mille environ de diſtance, mais ſans découvrir un ſeul endroit où il nous fût poſſible de jetter l'ancre; nous revirâmes donc au large & gouvernâmes ſur la côte du Nord. A ſix heures & demie je fis ſignal à la *Tamar* de porter ſur nous, & au moment où elle nous atteignit je lui donnai ordre de marcher de l'avant, d'allumer des feux & de tirer un coup de canon à chaque fois qu'elle vireroit de bord. A ſept heures, dans une

éclaircie, nous eûmes la vue de la côte du Nord à l'O. ¼ N. O.; & à l'inſtant nous reprîmes la bordée du large. A huit heures le vent paſſa du N. N. O. à l'O. N. O., & ſouffla avec violence. Notre ſituation devenoit réellement allarmante; la tempête alloit toujours en croiſſant; le ciel étoit couvert des plus ſombres nuages. La pluie ſembloit annoncer un nouveau déluge, & nous allions nous trouver dans une nuit ténébreuſe, au milieu d'un canal étroit environnés d'écueils & de briſans. Nous voulûmes ferler la voile du perroquet de fougue, mais avant que cette manœuvre pût s'exécuter, la voile fut emportée ſur ſes cargues: alors nous mîmes à la cape ſous la grande voile & la miſaine riſées, & gouvernâmes au S. O. Mais la mer étoit prodigieuſement groſſe; ſes lames briſoient ſur notre vaiſſeau ſi fréquemment, que notre pont étoit continuellement ſous

ANN 1765. Mars.

ANN. 1765. Mars.

les eaux. A neuf heures, dans une éclaircie, nous vîmes le haut cap ſur la côte du Nord, dont nous avons déja fait mention, qui nous reſtoit à l'Eſt, à près d'un mille de diſtance ; mais nous avions entièrement perdu de vue la *Tamar*. A trois heures & demie du matin, nous nous trouvâmes tout près d'une terre très-élevée ſur le rivage du Sud ; nous revirâmes au large, portant le cap au Nord. La tempête, loin de diminuer, ſembloit faire de nouveaux progrès, la pluie tomboit en torrens, & le ciel ſembloit ſe confondre avec la mer. A chaque inſtant nous attendions à être briſés contre des écueils. Le jour, 27, ſi ardemment deſiré, commença enfin à poindre, mais le ciel étoit ſi chargé, & la brume ſi épaiſſe, qu'il nous fut impoſſible de découvrir la terre, dont nous ſavions n'être pas fort éloignés. A ſix heures nous vîmes le rivage méridional, à la diſtance

d'environ deux milles, & bientôt après nous apperçûmes, avec une joie infinie, la *Tamar*. Dans ce moment le cap *Monday* nous reſtoit au S. E., diſtant d'environ quatre milles, & la violence du vent ne diminuant point, nous portâmes ſur ce cap; & ſur les quatre heures les deux vaiſſeaux vinrent à l'ancre dans la baie qui eſt à l'Eſt. La houle y étoit prodigieuſe; mais nous nous croyions encore trop heureux d'avoir pu gagner un mouillage. Nous étions déja parvenus deux fois à quatre lieues de la baie *Tueſday* (Mardi), & deux fois nous en avions été jettés à dix & douze lieues, par des tempêtes telles que je n'en avois jamais éprouvées.

ANN. 1765. Mars.

JE dois faire obſerver que quand la ſaiſon eſt trop avancée, le paſſage du détroit devient une entrepriſe non moins difficile qu'haſardeuſe. La violence des vents & des tempêtes, la

ANN. 1765. Mars. rapidité des courans & l'impétuosité des lames, les plus fortes pluies & des brumes si épaisses, qu'on ne voit pas les objets à deux longueurs de navire, rendent cette navigation impraticable.

DANS ce même jour, le cable de notre seconde ancre s'étant trouvé considérablement endommagé, nous le coupâmes à l'épissure, & nous en étalinguâmes un autre que nous fourrâmes avec du vieux cordage, à 8 brasses depuis l'étalingure.

LE lendemain, 28, dans l'après-midi, le cable de la seconde ancre que la *Tamar* avoit mouillée, fut coupé sur le fond, le vaisseau chassa en côte, & fut porté à une très-petite distance de quelques rochers qui bordent le rivage oriental de la baie, contre lesquels il se seroit infailliblement brisé en touchant.

LE 29, à sept heures du matin,

nous levâmes notre ancre d'affourche, dont le cable s'étoit fort endommagé ſur le mauvais fond où nous étions mouillés. Nous fûmes obligés d'en couper près de 26 braſſes, & de le retalinguer. Environ une heure après, la *Tamar*, qui étoit dans le voiſinage des roches, & qui avoit fait d'inutiles efforts pour lever ſon ancre, fit ſignal d'incommodité. Je rentrai donc dans la baie, où m'étant remis à l'ancre, j'envoyai le bout d'une hauſſière à bord de la *Tamar*, pour l'écarter des roches, tandis qu'elle relevoit ſon ancre. Nous parvînmes, à l'aide de cette manœuvre, à l'élever au vent; & à midi, s'étant trouvée dans un poſte plus avantageux, elle y reſta mouillée.

ANN. 1765. Mars.

NOUS paſsâmes la nuit dans cette ſituation, & le jour ſuivant, 30, nous eûmes le matin un vent de O. N. O., plus violent encore que tous ceux qui

ANN. 1765. Mars.

avoient précédé. La mer groſſit d'une manière effrayante; les lames qui venoient nous aſſaillir de tous les côtés, s'élevoient plus haut que nos mâts. Comme nous avions un mauvais fond, nous étions dans une crainte continuelle de voir couper nos cables. Si cela fût arrivé, notre vaiſſeau auroit été mis en pièces ſur des rochers qui étoient ſous le vent à nous, & ſur leſquels la mer briſoit avec une fureur inconcevable & un bruit ſemblable à celui du tonnerre. Nous amenâmes la grande vergue & celle de miſaine, mouillâmes l'ancre d'affourche, filâmes un cable & demi ſur notre ſeconde ancre, & après avoir paré le maître cable, nous demeurâmes ainſi affourchés le reſte du jour juſqu'à minuit, tandis que la mer ne ceſſoit de briſer autour de nous, & d'élever des lames juſqu'au haut de nos grands haubans. Vers une heure du 31, la tempête parut un

peu s'adoucir ; mais la pluie tomboit toujours avec une égale force, & le tems reſta embrumé & orageux juſqu'à minuit, que le vent ayant paſſé au S. O. l'orage ſe calma un peu & le ciel commença à s'éclaircir. ANN. 1765. Mars.

LE jour ſuivant, premier d'Avril, nous eûmes un profond calme, qui ne fut interrompu que par quelques foibles briſes. Mais le tems s'embruma de nouveau ; la pluie ne diſcontinuoit pas, & nous obſervâmes un courant qui portoit fortement vers l'Eſt. A quatre heures nous hiſsâmes nos baſſes vergues, remîmes en place le maître cable, relevâmes notre ancre d'affourche, & à huit heures, la ſeconde ancre, dont nous trouvâmes le cable endommagé en pluſieurs endroits, ce qui étoit d'autant plus fâcheux que c'étoit un très-beau cable tout neuf, & qu'on mouilloit pour la première fois. A onze heures, nous 1 Avril.

ANN. 1765. Avril.

étions à pic ſur l'ancre de toue. Mais l'inſtant d'après le vent calma, le ciel redevint brumeux & la pluie recommença. Alors nous filâmes le greſlin, prîmes une hanſière de la *Tamar*, nous nous touâmes juſques ſur le banc que nous avions quitté & nous laiſsâmes tomber l'ancre d'affourche ſur 22 braſſes d'eau.

A ſix heures du ſoir, les vents furent O. N. O., grand frais, accompagnés de violentes raffales & d'une pluie continuelle; nous gardâmes notre poſte juſqu'au 3, que j'envoyai un canot de la *Tamar*, avec un Officier de chaque vaiſſeau, pour découvrir dans l'Oueſt un mouillage ſur la côte méridionale; & j'en fis partir en même-tems un du *Dauphin* pour tâcher d'en reconnoître quelqu'autre ſur la côte du Nord.

LE lendemain, 4, dans la mati-

née, le canot du *Dauphin* fut de retour à bord. Il avoit côtoyé à l'Oueſt le rivage du Nord l'eſpace de cinq lieues, & reconnu deux places propres au mouillage. L'Officier me dit, dans ſon rapport, qu'il avoit rencontré des Américains dont les pirogues étoient d'une conſtruction bien différente de celles que nous avions déja vues dans le détroit. Elles étoient faites de planches couſues enſemble, au lieu que les autres n'étoient que des écorces d'arbres nouées aux deux bouts & traverſées dans le milieu par un morceau de bois court, pour les tenir ouvertes, à-peu-près comme les bateaux que les enfans font avec des coſſes de pois. Les Américains lui parurent plus ſtupides encore qu'aucun de ceux que nous avions vus. Ils étoient nuds, n'ayant malgré la rigueur du froid qu'une peau de loup de mer, jettée ſimplement ſur leurs épaules; mais il n'y a guère que les cochons

ANN. 1765. Avril.

ANN. 1765. Avril.

qui euſſent voulu goûter de leurs mets : c'étoit un gros morceau de baleine, déja en putréfaction, & dont l'odeur infectoit l'air au loin. L'un d'eux découpoit avec les dents cette charogne, & en préſentoit les morceaux à ſes compagnons qui les mangeoient avec la voracité des bêtes féroces. Cependant ils ne conſidéroient pas avec indifférence ce que nos gens poſſédoient; car un matelot s'étant endormi, ils lui coupèrent le derriere de ſon habit avec une pierre tranchante qui leur ſert de couteau.

VERS les huit heures nous mîmes à la voile, & nous ne trouvâmes que peu ou point de courant. A midi, le cap *Upright* nous reſtoit à O. S. O., diſtant de trois lieues. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes dans la baie, ſur le rivage méridional; cette baie eſt à l'Eſt à la diſtance d'environ une lieue du cap, & l'on y trouve 15 braſſes d'eau.

TANDIS que nous y étions à l'ancre, & que nous nous occupions à faire du bois & de l'eau, ſept ou huit Américains parurent en pirogue ſur la pointe occidentale de la baie; ils deſcendirent à terre du côté oppoſé à notre vaiſſeau & firent du feu. Nous les invitâmes à venir à bord, par tous les ſignes que nous jugions propres à les attirer, mais ce fut inutilement. Je m'embarquai dans mon ïole, & je me rendis auprès d'eux. Je m'introduiſis en leur faiſant des préſens de peu de valeur, & dont ils parurent fort ſatisfaits. Nous ne tardâmes pas à être bons amis; j'envoyai l'ïole chercher du pain, & je reſtai ſeul avec eux ſur le rivage. Dès que mes gens furent de retour avec le biſcuit, je le partageai entre ces Américains; & je remarquai avec autant de ſurpriſe que de plaiſir que s'il arrivoit qu'un morceau tombât à terre, aucun d'eux ne ſe préſentoit pour le

ANN. 1765. Avril.

ramaſſer, que je ne l'euſſe permis.
ANN. 1765. Avril. Nos gens ſe mirent à couper des herbes pour quelques moutons que nous avions encore à bord. Les Américains s'en étant apperçus, coururent auſſitôt en arracher, & les porter au bateau qui en fut bientôt rempli. J'étois touché de cette attention : mais je m'apperçus que le plaiſir que j'exprimois en cette occaſion leur en faiſoit beaucoup à eux-mêmes. Ils prirent bonne opinion de nous, & lorſque je retournai à bord, ils m'accompagnèrent dans leur pirogue. Cependant, arrivés au vaiſſeau, ils s'arrêtèrent & conſidérèrent ce bâtiment avec une ſurpriſe mêlée de terreur. Je les invitai à monter à bord, mais ce ne fut pas ſans peine que je déterminai quatre ou cinq d'entr'eux à s'y expoſer. Je leur fis pluſieurs petits préſens, & bientôt ils furent entièrement raſſurés. Voulant leur faire fête, un de mes bas-Officiers joua du violon, & quelques matelots

matelots dansèrent. Ils furent enchantés de ce petit ſpectacle. Impatiens d'en marquer leur reconnoiſſance, l'un d'eux ſe hâta de deſcendre dans la pirogue, il en rapporta un petit ſac de peau de loup de mer, où étoit une graiſſe rouge dont il frotta le viſage du joueur de violon ; il auroit bien ſouhaité me faire le même honneur auquel je me refuſai ; mais il fit tous ſes efforts pour vaincre ma modeſtie, & j'eus toutes les peines du monde à me défendre de recevoir la marque d'eſtime qu'il vouloit me donner. Après leur avoir procuré quelques heures de divertiſſement, je leur fis entendre qu'ils devoient retourner à terre ; mais ils avoient conçu pour nous un tel attachement, que ce ne fut pas une choſe aiſée que de les déterminer à rentrer dans leur pirogue. ANN. 1765. Avril.

LE dimanche, 7, à ſix heures du matin, nous appareillâmes, avec un

ANN. 1765. Avril.

vent modéré de l'E. N. E., & par un très-beau tems. A ſept heures, nous avions doublé le cap *Upright*, & à neuf, il nous reſtoit à l'E. S. E. à la diſtance de quatre lieues. Bientôt après nous ſentîmes que le courant nous portoit à l'Eſt; ſa vîteſſe étoit d'un nœud & demi par heure. Le vent calma ſur les trois heures, & nous nous trouvâmes à la diſpoſition du courant qui nous porta vers l'Eſt. Nous laiſsâmes tomber une ancre ſur laquelle nous filâmes juſqu'à 120 braſſes de cable avant qu'elle prît fond.

CE ne fut que de ce jour que le canot de la *Tamar*, envoyé à la recherche des mouillages de la côte du Sud, revint à ſon bord. Il avoit été à trois lieues du cap *Pillar*, & il avoit découvert pluſieurs excellens ancrages le long de la côte.

LE jour ſuivant, 8, à une heure

du matin, les vents étant à l'Oueſt très-frais, nous levâmes l'ancre, & nous fîmes de là voile au milieu d'une épaiſſe brume. A onze heures, les vents ſe renforcèrent, accompagnés d'une grande pluie, & la mer groſſiſſoit horriblement. Nous nous apperçûmes bientôt que loin d'avancer nous rétrogradions, nous prîmes donc le parti de porter ſur une baie du rivage du Sud, diſtante de quatre lieues & à l'Oueſt du cap *Upright*; & nous y laiſsâmes tomber l'ancre ſur 20 braſſes d'eau; le fond n'y étoit pas très-bon, mais, à d'autres égards, c'étoit une des meilleures retraites que nous euſſions trouvées dans le détroit; & les vaiſſeaux y ſont à l'abri de tous les vents. Dans l'après-midi, le vent ayant molli, & tournant un peu vers le Sud, nous déſafourchâmes. A quatre heures, le vent ayant paſſé du S. à S. S. E., & devenu maniable, nous mîmes à la voile, le cap à l'Oueſt.

ANN. 1765. Avril.

ANN. 1765. Avril.

Nous fîmes environ deux lieues & demie; mais la nuit qui tomboit, nous força de chercher un mouillage, que nous découvrîmes difficilement ſur le rivage du Sud dans une très-bonne baie, où nous eûmes 20 braſſes d'eau. Une violente raffale, qui nous vint de terre, penſa nous chaſſer de cette baie, avant que nous fuſſions à l'ancre, & ſi nous n'euſſions pas réuſſi à mouiller, nous aurions paſſé une nuit très-critique dans le canal; car dès l'inſtant de notre mouillage, juſqu'au lendemain matin, nous eſſuiâmes un véritable ouragan, avec une très-forte pluie ſouvent mêlée de neige.

A ſix heures du 9, le vent étant au S. S. E., mais frais & orageux, nous levâmes l'ancre & gouvernâmes à l'O. $\frac{1}{4}$ N. O. en prolongeant la côte du Sud. A onze heures nous avions amené le cap *Pillar*. Ce cap gît O. 5 d

30′ N. avec le cap *Upright*, à la distance d'environ quatre lieues. Le cap *Pillar* eſt reconnoiſſable par deux roches coupées en forme de tours qui terminent ſon ſommet, & lorſqu'il reſte à l'O. S. O., on découvre une iſle à la même hauteur, qui a en quelque manière l'apparence d'une meule de foin, & qui eſt bordée de pluſieurs rochers.

ANN. 1765. Avril.

A l'Eſt du cap *Pillar*, le détroit s'ouvre juſqu'à ſept & huit lieues de largeur. La terre des deux côtés eſt d'une médiocre hauteur; la côte du Nord eſt moins élevée, & celle du Sud eſt plus ſaine; on peut la ranger avec beaucoup moins de danger; mais l'une & l'autre ſont eſcarpées & morcelées. L'iſle de *Weſtminſter* eſt plus près de la côte du Nord que de celle du Sud : elle gît N. E. & S. O. avec le cap *Pillar*. La côte du Nord, près du débarquement du détroit, eſt bor-

ANN. 1765. Avril.

dée d'iſlots & de rochers ſur leſquels la mer briſe d'une manière terrible. La terre, aux environs du cap *Victoire*, s'éloigne du cap *Pillar* de dix à onze lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ N. Depuis le cap *Pillar*, la côte ſe fait S. S. O. 5^{d} $30'$ O. juſqu'au cap *Deſiré*, qui eſt une terre baſſe bordée d'un prodigieux nombre d'iſlots & de briſans. A ſept lieues environ à l'O. S. O. du cap *Deſiré* ſe trouvent quelques écueils dangereux, que Sir John Narborough a nommé *les Juges*. Des lames s'élèvent ſur ces écueils comme des montagnes, & s'y briſent avec un bruit horrible. Quatre petites iſles, qu'on nomme les *iſles de Direction*, ſont éloignées du cap *Pillar* d'environ huit lieues dans la direction du N. O. $\frac{1}{4}$ O. Arrivés à la hauteur de ce cap, il fit tout calme; mais la mer ſe trouvoit prodigieuſement houleuſe, & des lames terribles battoient les

deux rives & ne permettoient pas d'en approcher. J'étois dans une continuelle crainte de voir les vents repaſſer dans la partie de l'Oueſt, & de nous trouver forcés, s'il ne nous arrivoit rien de pis, de faire dans le canal une marche rétrograde de pluſieurs lieues; mais heureuſement pour nous, il s'éleva du S. E. un vent frais; je mis auſſi-tôt toutes les voiles dehors, & courant près de ſept milles par heure, je m'éloignai enfin de ces côtes redoutables; à huit heures du ſoir, nous les avions laiſſées à vingt lieues derrière nous. Alors, pour mieux faire porter la voile au vaiſſeau, je fis abattre les cloiſons de l'arrière, afin de pouvoir mettre deux de mes canots ſous le gaillard; & je plaçai la chaloupe au pied du grand mât, de maniere que ſur nos mâts de rechange, il ne reſtoit que l'iole. Ce léger changement produiſit un effet ſurprenant dans la marche du vaiſ-

ANN. 1765, Avril.

ANN. 1765. Avril.

ſeau ; car le poids de nos bâtimens à rames portés ſur nos potences, donnoit trop de bricole au vaiſſeau, & nous courions riſque de les perdre dans un gros tems.

LES difficultés & les dangers, que nous avons eſſuyés dans le détroit de *Magellan*, pourroient faire croire qu'il n'eſt pas prudent de tenter ce paſſage ; & que les vaiſſeaux, qui partent d'Europe pour ſe rendre dans la mer du Sud, devroient tous doubler le cap *Horn*. Je ne ſuis point du tout de cette opinion, quoique j'aie doublé deux fois le cap *Horn*. Il eſt une ſaiſon de l'année, où non pas un ſeul vaiſſeau, mais toute une flotte peut en trois ſemaines traverſer le détroit ; & pour profiter de la ſaiſon la plus favorable, il convient d'y entrer dans le mois de Décembre. Un avantage ineſtimable qui doit toujours décider les Navigateurs à prendre la route du détroit, eſt qu'on y

trouve en abondance du céleri, du cochléaria, des fruits, & pluſieurs autres végétaux anti-ſcorbutiques. C'eſt à l'uſage de ces plantes que j'attribue la ſanté dont nos équipages ont joui durant cette navigation. Perſonne ne reſſentit la plus légère atteinte de ſcorbut, & nous n'eûmes perſonne ſur les cadres pour quelqu'autre maladie, malgré la rigueur du froid, & les travaux exceſſifs auxquels nous fûmes expoſés dans ce paſſage, où nous entrâmes le Dimanche 17 Février, pour n'en ſortir que le 9 d'Avril. Dès qu'on a dépaſſé la baie (*d'Eau-Douce*), il n'y a preſque pas un ſeul mouillage où l'on puiſſe faire commodément de l'eau & du bois. Les obſtacles que nous avons eu à vaincre ne peuvent être imputés qu'à la ſaiſon de l'équinoxe, ſaiſon ordinairement orageuſe, & qui, plus d'une fois, mit notre patience à l'épreuve.

ANN. 1765. Avril.

CHAPITRE VIII.

Navigation depuis le détroit de Magellan *juſqu'aux iſles de* Diſappointment. *Détails nautiques ſur cette navigation.*

ANN. 1765. Avril. SORTIS du détroit de *Magellan*, nous dirigeâmes notre route à l'Oueſt juſqu'au 26 Avril, que nous eûmes connoiſſance de l'iſle *Maſafuero*, qui nous reſtoit à l'O. N. O., un $\frac{1}{2}$ rhumb à l'Oueſt, à la diſtance d'environ dix-huit lieues; mais nous n'appercevions point l'iſle de *Juan-Fernandès*; les nuages, qui obſcurciſſoient l'horiſon du côté du Nord, nous en déroboient la vue. Durant cette courſe, la variation de la bouſſole avoit graduellement paſſé de 22^d à 9^d $36'$ E.

Nous gouvernâmes ſur *Maſafuero*:

nous en étions à ſept lieues au moment du coucher du ſoleil, & nous paſsâmes la nuit en panne. Le 27, dès la pointe du jour, nous remîmes le cap en route, & j'envoyai de chaque vaiſſeau, un canot armé ſous les ordres d'un Officier, pour reconnoître les ſondes de la côte orientale de l'iſle. Vers le midi, le milieu de l'iſle nous reſtoit à l'Oueſt, à la diſtance d'environ trois milles; mais comme je vis nos bateaux côtoyer le rivage ſans pouvoir prendre terre, à cauſe d'une lame qui battoit toute cette côte, je gouvernai ſur la partie ſeptentrionale de l'iſle, que je trouvai encore inacceſſible: dans une étendue d'environ deux milles, elle eſt bordée d'un récif qui s'étend au large. Cette iſle, dont les terres ſont très-riantes, eſt en grande partie boiſée; mais du côté du Nord que nous prolongions, il y a quelques clarières, qui préſentent des pièces de verdure, où nous

ANN. 1765. Avril.

ANN. 1765. Avril.

vîmes paître des chèvres ſauvages. Le coup-d'œil de cette partie de l'iſle eſt réellement fort agréable. Nos bateaux de retour, l'Officier, qui les commandoit, m'informa qu'il avoit trouvé un banc du côté de l'Eſt qui touche à la pointe du Sud, à une diſtance conſidérable du rivage, ſur lequel nous pouvions jetter l'ancre, & que vis-à-vis ce mouillage, il y avoit une très-belle caſcade d'une eau excellente; mais que près de la pointe du Nord il n'avoit découvert aucune place où l'on pût mouiller. Nos bateaux étoient revenus chargés d'une quantité de très-beaux poiſſons qu'ils avoient pris à la ligne, tout près du rivage. Comme il étoit déjà tard, nous mîmes nos canots à bord, & nous gouvernâmes à l'Oueſt pendant la nuit.

LE 28, à ſept heures du matin, nous mouillâmes notre ancre d'affourche ſur le banc que les canots

avoient découvert ; nous y eûmes 24 braſſes d'eau, fond de ſable noir : les deux pointes plus éloignées nous reſtoient, l'une au Sud, & l'autre au N. O. ; la caſcade au S. S. O. à la diſtance d'un mille environ du vaiſſeau. Cette partie de l'iſle gît Nord & Sud, & ſon étendue eſt de quatre milles à-peu-près. Les ſondes, à deux encablures du rivage, furent régulièrement de 20 à 25 braſſes.

ANN. 1765. Avril.

AUSSI-TÔT que nous fûmes à l'ancre, j'envoyai les canots à terre pour chercher une place propre à faire de l'eau & du bois ; mais comme j'obſervai que la côte étoit remplie de rochers & que des lames briſoient avec violence le long du rivage, j'ordonnai à tous ceux qui étoient dans les canots de prendre des corſets de liége, dont nous nous étions pourvus à notre départ, pour s'en ſervir en pareilles occaſions. A l'aide de ces

ANN. 1765. Avril.

corſets, qui non-ſeulement donnent de l'aiſance au nageur, mais l'empêchent encore de ſe briſer contre les rochers, la deſcente ſe fit avec facilité, & nous nous procurâmes une bonne proviſion d'eau & de bois. Il y avoit néanmoins une autre eſpèce de danger contre lequel les corſets de liége ne pouvoient nous défendre, c'étoit des poiſſons d'une énorme groſſeur, connus ſous le nom de *Goulus de mer*, très-communs ſur cette côte. Nos gens échappèrent heureuſement à ces poiſſons dangereux; mais ils furent pluſieurs fois ſur le point d'en être dévorés. Un de ces goulus, qui avoit plus de vingt pieds de long, s'approcha d'un bateau, & ſe ſaiſit, à la vue des matelots, d'un gros veau marin qu'il avala d'un ſeul trait. J'en ai moi-même vu un autre, d'une taille à-peu-près ſemblable, dévorer ainſi un veau marin ſous l'arrière de notre vaiſſeau. Nos gens

tuèrent quelques chèvres, que nous trouvâmes d'un goût auſſi excellent que la meilleure venaiſon d'Angleterre. J'obſervai qu'une de ces chèvres avoit déjà été priſe & marquée : ſon oreille droite étoit fendue d'une manière qui annonçoit que cela n'étoit pas arrivé accidentellement. Le poiſſon étoit ſi abondant, qu'un canot pouvoit avec ſes lignes en prendre, en peu d'heures, pour nourrir l'équipage deux jours de ſuite. Ces poiſſons, de différente ſorte, étoient tous d'un très-bon goût, & quelques-uns peſoient de vingt à trente livres.

ANN. 1765. Avril.

Ce ſoir, les lames étoient ſi groſſes, que le canonnier & un matelot qui étoient à terre, avec ceux qui rempliſſoient nos pièces à l'eau, n'osèrent s'expoſer à regagner le canot, qui revint à bord, ſans les ramener.

Le jour ſuivant, 29, on décou-

ANN. 1765. Avril.

vrit, à un mille & demi au Nord du vaiſſeau, & à une diſtance preſque égale des pointes Nord & Sud de l'iſle, une place beaucoup plus commode pour l'aiguade, en ce que la lame n'y briſoit point avec la même force ſur le rivage.

LA marée ici verſe douze heures au Nord, & reverſe enſuite douze heures au Sud; ce qui nous étoit très-favorable, le vent ſoufflant de la partie du Sud avec une très-groſſe mer, nos canots n'auroient jamais pu, ſans l'aide de la marée, revenir à bord avec les pièces à l'eau. Nous parvînmes à faire dans ce jour dix tonneaux d'eau à cette nouvelle aiguade; & dans l'après-midi j'envoyai un canot pour reprendre le canonnier & le matelot qui avoient paſſé la nuit à terre; mais la lame étoit encore ſi groſſe, que le matelot, qui ne ſavoit pas nager, craignit de s'expoſer au danger,

danger, & le canonnier demeura avec lui.

ANN. 1765. Avril.

JE leur envoyai un autre canot pour les informer que d'après les apparences du tems, il étoit à craindre qu'il n'y eût dans la nuit quelque coup de vent qui chaſsât le vaiſſeau loin du banc ; & qu'on ſeroit dans la néceſſité de les abandonner dans cette iſle. A ce dernier meſſage le canonnier ſe mit à la nage & parvint au canot ; mais le matelot, quoiqu'il eût un corſet de liége, dit qu'il ſe noyeroit infailliblement, s'il tentoit d'y arriver ; & préférant une mort naturelle, il ſe détermina à reſter dans l'iſle : il fit des adieux tendres à ſes camarades, & leur ſouhaita toute ſorte de bonheur. Cependant un des Quartier-Maîtres, au moment où le canot alloit s'en retourner, prit avec lui le bout d'une corde, ſe jetta à travers les vagues, & nagea juſqu'au rivage, où le pauvre matelot déploroit

ANN. 1765. Avril.

ſa deſtinée. Le Quartier-Maître commença par lui remontrer les triſtes conſéquences d'une ſi étrange réſolution; & tout en lui parlant il lui paſſa adroitement autour du corps le bout de ſa corde, à laquelle il avoit fait un nœud coulant, & cria en même-tems à ſes compagnons de tirer la corde dont ils tenoient l'autre bout; ce qui fut exécuté, & le matelot fut ainſi ramené à travers les vagues juſqu'au canot; mais il avoit avalé une ſi grande quantité d'eau, qu'en le retirant, il paroiſſoit être ſans vie: on le ſuſpendit par les pieds, il reprit bientôt ſes ſens, & le jour ſuivant il fut parfaitement rétabli.

DANS ce même jour, je nommai M. Mouat, qui commandoit la *Tamar*, Capitaine du *Daûphin* ſous mon commandement, & M. Cumming, mon premier Lieutenant, le remplaça. M. Carteret, premier Lieutenant de

cette frégate, paſſa à mon bord à la place de M. Cumming, & je donnai à M. Kendal, un des Contre-Maîtres du *Dauphin*, une commiſſion de ſecond Lieutenant à bord de la *Tamar*. ANN. 1765. Avril.

LE 30, à ſept heures du matin, nous levâmes l'ancre, & gouvernâmes au Nord en prolongeant la côte de l'iſle qui s'étend à l'Eſt & au N. E.; mais nous ne découvrîmes aucun endroit propre à l'aiguade. Nous pourſuivîmes donc notre route, le vent étant au S. E., & le tems fort couvert. A midi, le milieu de l'iſle nous reſtoit au S. S. E, à la diſtance de huit lieues.

JE continuai, le lendemain 1 Mai, à gouverner N. 3^{d} O., & le jour ſuivant à midi, je changeai la direction de ma route, & je portai à l'Oueſt, dans le deſſein de reconnoître, s'il étoit poſſible, la *Terre de Davis*, que les Géographes placent ſur le Mai.

ANN. 1765. Mai.

parallèle de 27d 30′ & environ à cent lieues à l'Oueſt de *Copiapo* au *Chili*; mais au bout de huit jours de recherche, je ne vis nulle apparence de découvrir cette iſle à la latitude marquée ſur les cartes, me trouvant à celle de 26d 46′ S. & par 94d 45′ de longitude O., & comme notre navigation devoit encore être longue, je me déterminai à faire prendre du N. O. à notre route, juſqu'à ce que j'euſſe rencontré les vents aliſés pour gouverner enſuite à l'Oueſt, & chercher les iſles *Salomon*, s'il eſt vrai qu'elles exiſtent, ou faire de nouvelles découvertes.

LE 10, nous vîmes autour de notre vaiſſeau des bonites & des dauphins, & le jour ſuivant nous apperçûmes des oiſeaux, connus des Naturaliſtes ſous le nom *d'Oiſeaux ſolitaires*: leur plumage brunâtre ſur le dos & aux extrémités des aîles, eſt

blanc dans le reſte du corps; leur bec eſt court, ainſi que leur queue qui ſe termine en pointe. La déclinaiſon n'étoit plus alors que de 4^d 45′ E., notre latitude S. de 24^d 30′, & la longitude de 97^d 45′ O. ANN. 1765. Mai.

LE 14, nous rencontrâmes pluſieurs poiſſons d'une taille énorme, qu'on appelle *Grampuſes*, & une ſi grande quantité d'oiſeaux, que je ne doutai pas que nous ne fuſſions dans le voiſinage de quelques terres; mais du plus haut des mâts rien ne ſe montroit ſur l'horiſon. Notre latitude étoit de 23^d 2′ S.; la longitude de 101^d 28′ O., & la variation du compas meſurée par les azimuths de 3^d 20′ E.

DANS la matinée du 16, nous vîmes deux oiſeaux très-remarquables; ils étoient de la groſſeur des oies, & s'élevoient à une grande hauteur; leur plumage avoit la blancheur

& l'éclat de la neige, & ils avoient
ANN. 1765. Mai. les cuiſſes noires; je commençai à croire que j'avois paſſé au Sud de quelque terre ou de quelques iſles, car j'obſervai la nuit précédente, que la mer, qui de ce côté avoit été généralement houleuſe, devint calme & unie pendant quelques heures, après quoi la houle reparut.

Le 22, étant par les 20d 52′ S., & 115d 38′ de longitude O. & ayant une petite briſe de l'E. S. E.; les lames qui nous venoient du Sud étoient ſi groſſes, & ſe ſuccédoient ſi rapidement, que nous nous trouvâmes dans un continuel danger de perdre nos mâts; ce qui me détermina à gouverner plus au Nord, tant pour ſoulager le vaiſſeau, que pour trouver les vents aliſés. Le ſcorbut commençoit à ſe manifeſter dans les équipages, & j'eus le chagrin d'en voir mes meilleurs matelots attaqués. Ce mê-

me jour, pour la première fois, nous prîmes deux bonnites, & nous apperçûmes pluſieurs pluſieurs compagnies de ces oiſeaux qu'on rencontre ſous le tropique; ils nous parurent plus gros qu'aucun de ceux que nous euſſions encore vus; leur plumage eſt d'un blanc vif, & la queue eſt compoſée de deux longues plumes. La variation de la bouſſole avoit changé ſa direction, & elle étoit de 19^{d} O. ANN. 1765, Mai.

LE 26, deux gros oiſeaux voltigèrent autour du vaiſſeau; ils avoient, avec un plumage noir, un collier de plumes blanches; leurs aîles étoient très-étendues, & leur queue étoit garnie de longues plumes; ils avoient le vol peſant, ce qui me fit croire qu'ils étoient d'une eſpèce qui ne s'écarte pas loin des côtes. Je m'étois flatté que nous aurions les vents aliſés au S. E., avant d'avoir couru ſix degrés au Nord de *Maſafuero*; mais les

ANN. 1765. Mai.

vents ſouffloient conſtamment du Nord, quoique les lames d'une hauteur extraordinaire nous vinſſent du S. O.; notre latitude étoit de 16d 55′ S., la longitude de 127d 55′ O., & ici l'aiguille aimantée ne marquoit aucune variation.

LE 28, deux gros oiſeaux d'une grande beauté, volèrent au-deſſus du vaiſſeau, l'un avoit le plumage blanc nuancé de brun, celui de l'autre étoit noir tacheté de blanc; ils ſe ſeroient poſés ſur nos vergues ſi le roulis du vaiſſeau ne les eût pas effrayés.

LE 31, le vents varièrent du N. ¼ N. O., au N. O. ¼ O. Alors les oiſeaux furent en très-grand nombre autour du vaiſſeau. Cette circonſtance & la diſpoſition de ces énormes lames du Sud, me firent juger que nous n'étions pas éloignés de la terre. Nous obſervions avec toute l'exactitude imaginable, car le ſcorbut fai-

ſoit journellement de nouveaux progrès. ANN. 1765. Mai.

CE ne fut que le 7 Juin, qu'étant par les 14d 5′ S., & 144d 58′ de longitude O., nous eûmes connoiſſance de la terre à une heure du matin. La variation de l'aiguille ſe trouvoit être de 4d 30′ E.; je ſerrai le vent à petites voiles juſqu'au jour, & nous vîmes alors dans l'O. S. O., à la diſtance d'environ deux lieues, une petite iſle baſſe: bientôt nous apperçûmes au vent à nous, une autre iſle qui nous reſtoit E. S. E., entre trois & quatre lieues de diſtance; elle paroiſſoit plus conſidérable que la première que nous avions vue, & dont nous avions été très-près dans la nuit. Juin.

JE gouvernai ſur la petite iſle, dont l'aſpect, à meſure que nous en approchions, offroit une riante perſpective; tout autour regnoit une plage d'un beau ſable blanc; l'intérieur

ANN. 1765. Juin.

eſt planté de grands arbres qui, en étendant leurs branches touffues, portent au loin leurs ombres, & forment, ſans arbriſſeaux, les boſquets les plus délicieux qu'on puiſſe imaginer. Cette iſle paroiſſoit avoir près de cinq lieues de circonférence ; d'une pointe à l'autre s'étendoit une barre, ſur laquelle la mer écumoit avec fureur ; & de groſſes lames qui battoient toute la côte, en défendoient l'accès de toute part. Nous nous apperçûmes bientôt que l'iſle étoit habitée, pluſieurs Indiens parurent ſur la grève, armés de piques de ſeize pieds au moins de longueur ; ils allumèrent pluſieurs feux, que nous ſuppoſâmes être des ſignaux, car l'inſtant d'après nous vîmes briller des feux ſur l'autre iſle qui étoit au vent à nous, ce qui nous confirma qu'elle avoit auſſi des habitans.

J'ENVOYAI un canot armé, ſous

les ordres d'un Officier, pour chercher un mouillage; mais il revint avec la déſagréable nouvelle qu'il avoit fait le tour de l'iſle ſans avoir trouvé de fond à une encablure du rivage qui étoit bordé d'un rocher de corail très-eſcarpé. Le ſcorbut faiſoit alors parmi nos équipages le plus cruel ravage; nous avions pluſieurs matelots ſur les cadres; ces pauvres malheureux qui s'étoient traînés ſur les gaillards, regardoient cette terre fertile, dont la nature du lieu leur défendoit l'entrée, avec des yeux où ſe peignoit la douleur; ils voyoient des cocotiers en abondance chargés de fruit, dont le lait eſt peut-être le plus puiſſant antiſcorbutique qu'il y ait au monde: ils ſuppoſoient avec raiſon qu'il devoit y avoir des limons, des bananes & d'autres fruits qu'on trouve généralement entre les tropiques; & pour comble de déſagrément, ils voyoient les écailles des tortues épar-

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

ſes ſur le rivage. Tous ces rafraîchiſſemens qui les auroient rendus à la vie, n'étoient pas plus à leur portée que s'ils en euſſent été ſéparés par la moitié du globe ; mais en les voyant, ils ſentoient plus vivement le malheur d'en être privés. Il eſt bien vrai que leur ſituation n'étoit pas plus fâcheuſe, que ſi la diſtance ſeule & non une chaîne de rochers les eût empêchés d'atteindre à ces biens ſi déſirables. Ces deux genres d'obſtacles étant également inſurmontables, des hommes ſoumis à l'empire de la raiſon n'auroient pas dû être plus affectés de l'un que de l'autre ; mais c'étoit une de ces ſituations critiques, où la raiſon ne peut garantir les hommes de la force que l'imagination exerce perpétuellement pour aggraver les calamités de la vie.

INFORMÉ de la profondeur des eaux, je ne pus m'empêcher de faire

le tour de l'iſle, quoique je ſuſſe qu'il fût impoſſible de ſe procurer aucun des fruits qu'elle produiſoit. Tandis que nous en prolongions les côtes, les naturels accoururent ſur la plage en pouſſant des cris & en danſant ; ſouvent ils s'approchoient du rivage, agitoient leur longues piques d'un air menaçant, ſe jettoient enſuite à la renverſe, & demeuroient quelques inſtans étendus ſans mouvement & comme s'ils euſſent été morts ; ce qui ſignifioit ſans doute qu'ils nous tueroient ſi nous tentions la deſcente. Nous remarquâmes, en côtoyant le rivage, que les Indiens avoient planté deux piques dans le ſable, au haut deſquelles ils avoient attaché un morceau d'étoffe qui flottoit au gré du vent, & devant lequel pluſieurs d'entr'eux ſe proſternoient à chaque inſtant, comme s'ils euſſent invoqué le ſecours de quelqu'être inviſible, pour les défendre contre nous. Durant cette

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

navigation autour de l'iſle, j'avois renvoyé nos bateaux pour ſonder une ſeconde fois le long du rivage ; mais lorſqu'ils voulurent s'en approcher les ſauvages jettèrent des cris effroyables, maniant leurs lances avec fureur, & montrant avec des démonſtrations de menaces, de groſſes pierres qu'ils ramaſſoient ſur la rive; nos gens ne leur répondirent que par des ſignes d'amitié & de bienveillance, leur jettèrent du pain & pluſieurs bagatelles propres à leur plaire, mais aucun d'eux ne daigna y toucher : ils retirerent à la hâte quelques pirogues qui étoient ſur le bord de la mer, & les portèrent dans le bois ; ils s'avancèrent enſuite dans l'eau, & paroiſſoient épier l'occaſion de pouvoir ſaiſir le canot pour le tirer ſur le rivage; les nôtres qui ſe doutoient de leur deſſein, & qui craignoient d'en être maſſacrés s'ils tomboient dans leurs mains, brûloient d'impatience de les

prévenir, en faiſant feu ſur eux; mais l'Officier qui les commandoit ne devant point commettre d'hoſtilités, les en empêcha. Ce n'eſt pas que je ne me fuſſe cru en droit d'obtenir par la force des rafraîchiſſemens qui nous devenoient d'une néceſſité indiſpenſable pour nous conſerver la vie, ſi nous euſſions pu mettre à l'ancre, & que les ſauvages ſe fuſſent obſtinés à nous en refuſer; mais rien n'auroit pu juſtifier l'inhumanité de leur ôter la vie pour venger des injures imaginaires ou même d'intention, ſans qu'il nous en revînt le plus léger avantage.

ANN. 1765. Juin.

CES Indiens, d'une couleur bronzée, ſont bien proportionnés; ils paroiſſent joindre à un air de vigueur une grande agilité : je ne ſache pas avoir jamais vu d'hommes ſi légers à la courſe. Cette iſle eſt par les 14^{d} 5′ S, & 145^{a} 4′ de longitude O.; nos bateaux m'ayant rapporté une

ANN. 1765. Juin.

ſeconde fois qu'on ne découvroit aucun mouillage autour de cette iſle, je me déterminai à aller viſiter l'autre, ce qui nous occupa le reſte du jour & de la nuit ſuivante.

LE 8, à 6 heures du matin, nous nous étions approchés du côté occidental de cette ſeconde iſle, à la diſtance de trois quarts de mille ; mais nous ne trouvâmes point de fond avec une ligne de 140 braſſes : nous apperçûmes alors pluſieurs autres iſles, ou, pour mieux dire, pluſieurs péninſules, dont la plupart ne ſont liées entr'elles que par des langues de terre très-étroites, & ſi baſſes, qu'elles ſont preſque au niveau de la ſurface de la mer, qui briſe deſſus avec violence. J'envoyai de chaque vaiſſeau un canot armé, ſous la conduite d'un Officier, pour ſonder & tâcher de découvrir au vent des iſles un endroit propre au débarquement. En approchant

chant de ces terres, la premiere choſe que nous diſtinguions, c'étoit les cocotiers qui élevent leurs rameaux épais & chargés de fruits, au-deſſus des autres arbres. ANN. 1765. Juin.

AUSSI-TÔT que les Indiens virent partir nos canots, ils accoururent en foule ſur le rivage, armés de lances & de maſſues; ils ſuivirent nos canots qui ſondoient le long de la côte, & leur faiſoient des geſtes menaçans pour les empêcher d'aborder. Je fis tirer par-deſſus leurs têtes une pièce de huit livres de balle; ils prirent précipitamment la fuite, & ſe cachèrent dans le bois: à dix heures nos bateaux étoient de retour, mais ils n'avoient point trouvé de fond à la plus grande proximité du rivage, ſur lequel la mer briſoit avec un bruit horrible. Le milieu de ce grouppe d'iſles gît par les 14^{d}. 10′ de latitude S., & 144^{d} 52′ de longitude Oueſt: la varia-

ANN. 1765. Juin.

tion du compas y fut de 47[d] 3′ Eſt.

A dix heures & demie, nous quittâmes ces iſles, & cinglâmes à l'Oueſt; l'impoſſibilité de pouvoir en tirer aucune eſpèce de rafraîchiſſement pour nos malades, dont la ſituation nous devenoit à chaque heure plus déplorable, nous fit donner à ces iſles le nom d'iſles de *Diſappointment*.

CHAPITRE IX.

Découverte des iſles du Roi George. *Deſcription de ces iſles. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.*

LE 9, à cinq heures après midi, nous eûmes connoiſſance d'une autre terre qui nous reſtoit à l'O. S. O., à la diſtance de ſix ou ſept lieues. Nous mîmes à la cape pendant la nuit; lorſque le jour parut nous étions à trois lieues de cette iſle; elle eſt longue, baſſe, le rivage eſt une belle plage de ſable blanc, bordée d'un rocher de corail. La contrée, couverte de cocotiers & d'autres arbres, préſente un coup d'œil agréable. Nous en prolongeâmes le côté du N. E., à la diſtance d'un demi-mille du rivage: dès que les Indiens nous apperçurent, ils allumèrent de grands feux, ſans

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

doute pour répandre l'allarme parmi les habitans les plus éloignés, & coururent au rivage armés de la même maniere que les ſauvages des iſles de *Diſappointment*.

DE ce côté de l'iſle on apperçoit au-delà des terres un grand lac d'eau ſalée, dont l'étendue apparente eſt de deux ou trois lieues, & qui, du côté oppoſé, n'eſt ſéparé de la mer que par une langue de terre très-étroite; dans ce lac eſt un iſlot diſtant de près d'une lieue de la pointe S. O., en travers de laquelle nous avions mis à la cape. Les Inſulaires ont bâti en cet endroit un village, que les ombrages d'un bois de cocotiers garantiſſent des rayons brûlans du ſoleil. J'envoyai auſſi-tôt deux bateaux armés, commandés chacun par un Officier, pour reconnoître les ſondes & la place la plus favorable à l'ancrage; mais ils trouvèrent la côte bordée par-tout

d'un rocher auſſi eſcarpé qu'un mur, à l'exception de l'ouverture qui découvroit l'iſlot, & dont la largeur eſt à peine d'une longueur de navire ; & là même on y trouvoit 13 braſſes d'eau, ſur un fond de corail. Nous mîmes en travers vis-à-vis de cette entrée, nous vîmes quelques centaines d'Indiens rangés en bon ordre, & qui s'avancèrent dans l'eau juſqu'à la ceinture ; ils avoient les mêmes armes que les Indiens des autres iſles, & l'un d'eux portoit une longue perche, au haut de laquelle étoit attachée une pièce de nattes, ce que nous prîmes pour un drapeau : ils firent des cris affreux & continuels, & le moment d'après, pluſieurs grandes pirogues deſcendirent le lac pour ſe joindre à eux ; nos canots qui étoient en avant leur faiſoient tous les ſignes poſſibles d'amitié, ſur quoi quelques pirogues doublèrent l'iſlot pour s'en approcher : je crus d'abord que c'é-

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

toit avec de bonnes intentions, & qu'il s'établiroit entre nous un commerce d'amitié; mais nous fûmes bientôt convaincus que les Indiens n'avoient d'autre deſſein que d'échouer nos bateaux ſur le rivage. Dans le même tems pluſieurs Indiens s'élancèrent des rochers dans la mer & nagerent vers nos canots; l'un d'eux ſauta dans le bateau de la *Tamar*, où en un clin d'œil il ſe ſaiſit de la veſte d'un matelot, ſe rejetta à la nage entre deux eaux, & ne reparut que près du rivage où il rejoignit ſes compagnons: un autre mit la main ſur la corne du chapeau d'un Quartier-Maître, mais ne ſachant comment s'en emparer, il le tira à lui au lieu de le lever, ce qui donna le tems au Quartier-Maître d'empêcher qu'on ne le lui enlevât; ſans cela il auroit ſans doute diſparu avec la même promptitude que la veſte. Nos gens ſouffroient cela avec patience,

& les Inſulaires triomphoient dans leur impunité.

ANN. 1765. Juin.

N'AYANT pu réuſſir à trouver un mouillage en cet endroit, vers midi nous continuâmes de prolonger la côte pour gagner la pointe la plus occidentale de l'iſle. Nos bateaux nous ſuivirent & ſondèrent le long du rivage, mais ſans trouver de fond. Lorſque nous eûmes amené cette pointe, nous vîmes une autre iſle qui nous reſtoit au S. O. $\frac{1}{4}$ O., diſtante d'environ quatre lieues; alors nous avions dépaſſé de près d'une lieue l'iſle où nous avions laiſſé les Inſulaires; mais ils n'étoient pas ſatisfaits de s'être tirés tranquillement d'avec nous : j'apperçus deux doubles pirogues très-grandes, qui venoient à la voile ſur nous. Dans chacune de ces pirogues étoient trente Indiens, tous armés à la manière du pays. Nos canots ſe trouvoient aſſez loin ſous le

ANN. 1765. Juin.

vent à nous, & les pirogues, paſſant entre le vaiſſeau & le rivage, paroiſſoient très-empreſſées d'aller les attaquer. Je fis ſignal à nos canots de leur donner la chaſſe; & à l'inſtant ils coururent ſur les pirogues : les Indiens les voyant venir à leur rencontre prirent l'épouvante; ils amenèrent à l'inſtant leur voile, & ramèrent vers la terre avec une vîteſſe ſurprenante. Arrivés près du rivage, ils paſsèrent à travers la houle qui y briſoit avec force, & auſſi-tôt les Indiens échouèrent leurs pirogues. Nos bateaux les ſuivirent, & les Inſulaires, craignant une invaſion ſur leur côte, ſe preſentèrent armés de pierres & de bâtons pour empêcher la deſcente; cette réſiſtance força nos gens à faire feu ſur eux, & ils en tuèrent deux ou trois. L'un d'eux, qui avoit reçu trois balles à travers le corps, eut encore le courage de lever une groſſe pierre, & mourut en la lançant ſur ſes ennemis.

Cet homme vint tomber tout près de nos bateaux ; les sauvages n'eurent pas la hardiesse de l'enlever, & emportant avec eux les autres morts, ils se retirèrent sur l'islot où étoient leurs compagnons. Nos bateaux revinrent avec les deux pirogues qu'ils avoient poursuivies : l'une avoit trente-deux pieds de longueur, l'autre un peu moins ; mais toutes les deux étoient d'une construction très-curieuse, qui leur avoit coûté des soins infinis ; elles étoient faites de planches parfaitement bien travaillées, & ornées de sculpture en plusieurs endroits : ces planches étoient proprement cousues ensemble, & sur chaque couture étoit une bande d'écaille de tortue artistement attachée, pour empêcher l'eau de pénétrer dans la pirogue, dont le fond étoit très-étroit, ce qui les obligeoit de les accoupler, en les assujettissant l'une à côté de l'autre par des pièces de bois, de manière cependant

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

qu'elles laiſſoient entr'elles un eſpace de ſix ou huit pieds. Un mât étoit placé dans le milieu de chaque pirogue, & la voile étoit tendue entre les deux mâts. La voile que j'ai conſervée eſt faite de nattes ; elle eſt auſſi ingénieuſement travaillée qu'aucun ouvrage que j'aie jamais vu. Leurs pagayes n'étoient pas moins curieuſes, & leurs cordages qui paroiſſent être d'écorce de cocotiers, ont toute la force des nôtres. Quand ces pirogues ſont à la voile, pluſieurs perſonnes s'aſſcoient ſur les pièces de bois qui les tiennent unies.

LA mer qui briſoit le long du rivage avec une égale force, ne nous permettoit pas de nous procurer des rafraîchiſſemens dans cette partie de l'iſle. Je ſerrai le vent & remontai l'iſlot, réſolu d'y tenter une ſeconde fois la deſcente.

NOUS regagnâmes, dans l'après-

midi, le poſte que nous avions déja eu; & je renvoyai les canots pour prendre encore une fois les ſondes autour de l'iſlot, mais ils revinrent me confirmer que le mouillage y étoit impraticable. Pendant l'abſence de nos bateaux, j'obſervai un grand nombre d'Inſulaires ſur la pointe voiſine de l'endroit où nous les avions laiſſés le matin; ils paroiſſoient empreſſés à enlever pluſieurs pirogues qui étoient ſur le bord de la mer: craignant qu'ils ne fuſſent tentés de renouveller un combat, qui ne pouvoit que leur être funeſte, je leur fis tirer un coup de canon, dont les balles paſſant par-deſſus leurs têtes produiſirent l'effet que j'en attendois; tous en un moment diſparurent.

ANN. 1765. Juin.

Nos bateaux parvinrent encore à deſcendre à terre avant le coucher du ſoleil; ils ramaſſerent quelques noix de cocos; mais ils n'apperçurent

ANN. 1765. Juin.

pas un ſeul habitant. Dans la nuit, de violentes raffales, accompagnées d'une très-forte pluie, nous obligèrent de louvoyer juſqu'à ſept heures du matin, que nous revînmes nous mettre en travers vis-à-vis l'iſlot. Nos bateaux partirent auſſi-tôt pour nous procurer des rafraîchiſſemens, & je fis mettre dans les bateaux tous ceux qui, attaqués du ſcorbut, n'étoient cependant pas aſſez malades pour garder leur hamac. Je deſcendis auſſi à terre, où je paſſai la journée. Nous vîmes pluſieurs maiſons que les Inſulaires avoient entièrement abandonnées : nous n'y trouvâmes que des chiens qui ne ceſsèrent d'aboyer tant que nous fûmes à terre. Leurs maiſons ou plutôt leurs cabanes étoient d'une très-mince apparence, couvertes de branches de cocotier ; mais la ſituation en étoit on ne peut pas plus agréable. On y reſpiroit un air frais & délicieux, à l'ombre d'un beau

bois planté de grands arbres d'eſpèces différentes & dont quelques-unes nous étoient inconnues. Les cocotiers leur fourniſſent preſque tous les beſoins de la vie ; leur nourriture, leurs voiles, leurs cordages, les bois de charpente & de conſtruction : il eſt bien probable que ces peuples fixent toujours leur habitation dans les lieux où ces arbres croiſſent en abondance. Nous obſervâmes que le rivage étoit couvert de corail, & de coquilles de groſſes huitres perlières. Je ne douterois pas qu'on ne pût établir ici une pêcherie de perles, peut-être plus avantageuſe qu'en aucun autre endroit du monde. Nous ne vîmes les habitans que dans l'éloignement. Les hommes étoient nuds ; mais les femmes portoient une eſpèce de tablier, qui les couvroit de la ceinture aux genoux.

ANN. 1765. Juin.

Nos gens, en viſitant les cabanes des Indiens, trouvèrent la manivelle

ANN. 1765. Juin.

d'un gouvernail; cette pièce déja rongée de vers, avoit visiblement appartenu à une chaloupe Hollandoise; ils trouvèrent aussi un morceau de fer battu, un autre de cuivre & quelques petits outils de fer, qu'autrefois les habitans de cette contrée avoient eus, sans doute, des Hollandois à qui étoit la chaloupe. Il seroit difficile de savoir si les Indiens parvinrent à se défaire des Hollandois, ou si leur vaisseau vint se briser sur leur côte; mais on a lieu de croire que leur vaisseau ne retourna jamais en Europe, puisqu'il n'y a point de relation de son voyage, ni d'aucune découverte qu'il ait faite. Si ce vaisseau fit voile de cette isle, on ne devineroit pas trop pourquoi il y avoit laissé le gouvernail de sa chaloupe; & s'il fut mis en pieces par les Indiens, il doit y avoir dans cette isle des restes plus considérables de ses ferremens, auxquels les sauvages attachent un très-grand prix; mais

nous n'eûmes pas le tems de faire de plus grande recherches. J'emportai avec moi le fer battu, le cuivre & les outils de fer ; nous leur en laiſsâmes un exactement de la forme d'une hache de charpentier, & dont la lame étoit une coquille d'huître perlière. Il eſt poſſible qu'il ait été fait à l'imitation d'une hache ; car parmi les outils que j'ai pris dans cet endroit, il y en avoit un qui paroiſſoit être le reſte de cet inſtrument, quoiqu'il fût preſqu'entierement uſé.

ANN. 1765. Juin.

A une très-petite diſtance des maiſons des Inſulaires, nous vîmes des bâtimens d'une autre eſpèce, & aſſez reſſemblans à des tombeaux ; ce qui nous fit croire qu'ils avoient une grande vénération pour les morts. Ces bâtimens étoient ombragés par de grands arbres, les murs & le comble en étoient de pierre ; & dans leur forme, ils avoient preſque l'apparen-

ANN. 1765. Juin.

ce de ces tombeaux quarrés qu'on voit dans nos cimetières de village. Nous trouvâmes pluſieurs caiſſes remplies d'os de morts, dans les environs de ces bâtimens; & ſur les arbres qui les ombrageoient, pendoient des têtes & des os de tortues, & une grande quantité de poiſſons de différentes eſpèces renfermés dans une corbeille de roſeau. Nous prîmes de ces poiſſons il n'en reſtoit que la peau & les dents : ils paroiſſoient avoir été vuidés, & la chair en étoit deſſéchée.

NOS bateaux firent pluſieurs voyages à terre, pour en rapporter des noix de cocos & une grande quantité de plantes anti-ſcorbutiques, dont l'iſle eſt couverte. Ces rafraîchiſſemens nous furent d'un ſi grand ſecours que bientôt il n'y eut plus perſonne attaqué du ſcorbut.

L'EAU douce qu'on trouve dans cette

cette iſle eſt admirable, mais elle n'y eſt pas en abondance. Les puits, qui fourniſſent aux beſoins des Inſulaires, ſont ſi petits qu'on les aſſeche en y puiſant deux ou trois fois plein une coquille de cocos; mais, comme ils ne tardent guère à ſe remplir, ſi l'on ſe donnoit la peine de les élargir, il n'y a point de navire qui ne pût aiſément y faire de l'eau. ANN. 1765. Juin.

NOUS n'apperçûmes ici aucun animal venimeux; mais les mouches y ſont inſupportables : elles nous couvroient de la tête aux pieds, & nous étions cruellement incommodés dans nos bâtimens; on y voit un grand nombre de perroquets & d'autres oiſeaux qui nous étoient entièrement inconnus; des eſpèces de colombes d'une rare beauté fixèrent particulièrement nos regards : elles étoient ſi douces, ſi familières, qu'elles nous approchoient ſans crainte, & nous

ANN. 1765. Juin.

ſuivoient ſouvent dans les cabanes des Indiens.

DE toute cette journée on ne vit point paroître les Inſulaires qui ſe tinrent cachés; nous n'apperçûmes même aucune fumée dans l'iſle; ils craignoient ſans doute quelle ne nous découvrît le lieu de leur retraite. Le ſoir nous retournâmes à bord.

CETTE partie de l'iſle eſt ſituée par les 14^{d} 29′ de latitude S, & 148^{d} 50′ de longitude O. De retour à bord, nous nous écartâmes un peu de la côte, me propoſant de faire voile le lendemain pour reconnoître l'autre iſle que j'avois vue à l'Oueſt de celle où nous nous étions arrêtés, & qui eſt à ſoixante-neuf lieues des iſles de *Diſappointment*, dans la direction de l'Oueſt un demi-rhumb au Sud.

LE lendemain, 12, à ſept heures, nous courûmes ſur cette iſle.

Lorſque nous en fûmes à portée, je gouvernai S. O. $\frac{1}{4}$ O., en ſerrant le côté du N. E.; mais nous n'y trouvâmes point de fond. Ce côté s'étend à environ ſix à ſept lieues; & l'iſle ſe préſente à-peu-près comme celle que nous venions de quitter. On y voit de même un grand lac dans l'intérieur. Dès que notre vaiſſeau fut apperçu des Inſulaires, ils accoururent en foule ſur le rivage; ils étoient armés comme ceux des autres iſles, & ils nous ſuivirent pendant pluſieurs lieues, tandis que nous prolongions la côte. Comme la chaleur de ce climat eſt très-grande, ils paroiſſoient ſouffrir d'une courſe ſi longue; car quelquefois ils ſe plongeoient dans la mer, ou ſe jettoient tout étendus dans le ſable qu'arroſent les lames qui ſe briſent ſur le rivage; & ils recommençoient enſuite à courir. ANN. 1765, Juin.

DANS ce même tems, nos bâti-

ANN. 1765. Juin.

mens à rames ſondoient le long de la côte comme à l'ordinaire; mais j'avois expreſſément défendu aux Officiers qui les commandoient, de ne faire aucune violence aux Indiens, à moins qu'ils n'y fuſſent forcés pour leur propre défenſe; & d'employer tous les moyens imaginables pour gagner leur amitié & leur bienveillance. Nos gens s'approchèrent du rivage d'auſſi près que les lames purent le leur permettre, & firent ſigne aux Inſulaires qu'ils avoient beſoin d'eau. Les Indiens les comprirent d'abord, & leur firent entendre de s'avancer plus loin le long du rivage. Nos canots continuèrent de prolonger la côte, juſqu'à ce qu'ils arrivèrent à la vue d'un village conſtruit comme celui que nous avions vu dans la dernière iſle. Les Inſulaires les ſuivirent en cet endroit, & furent joints par pluſieurs autres. Nos bateaux rangèrent le rivage d'auſſi près qu'il fut poſſible, &

nous nous tînmes prêts à leur envoyer des ſecours, & à les ſoutenir de notre artillerie. Nous vîmes alors un vieillard deſcendre du village vers le bord de la mer. Il étoit ſuivi d'un jeune homme. Sa taille étoit haute & il paroiſſoit vigoureux; une barbe blanche, qui lui deſcendoit juſqu'à la ceinture, lui donnoit un air vénérable. Il ſembloit avoir l'autorité d'un Chef ou d'un Roi. Les Indiens, à un ſigne qu'il fit, ſe retirèrent à une petite diſtance, & il s'avança ſur le bord du rivage. D'une main il tenoit un rameau vert, & de l'autre, il preſſoit ſa barbe contre ſon ſein. Dans cette attitude, il fit un long diſcours; ſa prononciation cadencée pouvoit faire croire qu'il chantoit; & cette eſpèce de chant n'avoit rien de déſagréable. Nous ne regrettions pas moins de ne pas l'entendre, que de n'en pouvoir pas être entendus nous-même. Cependant pour lui donner des marques

ANN. 1765. Juin.

ANN. 1765. Juin.

de bienveillance, nous lui jettâmes quelques préſens de peu de valeur, lorſqu'il parloit encore ; mais il n'y toucha point, & il ne voulut pas permettre aux ſiens de les ramaſſer avant qu'il n'eût achevé ſa harangue. Alors il s'avança dans la mer, jetta à nos gens ſon rameau vert, & prit enſuite les préſens qu'on lui avoit faits. Toutes les apparences nous faiſant bien augurer de ce peuple, nous leur fîmes ſigne de poſer bas leurs armes, & la plupart d'entr'eux les quittèrent ſur le champ. Un de nos Officiers de poupe, encouragé par ce témoignage d'amitié, ſauta du canot, nagea à travers les lames juſqu'au rivage. Les Indiens l'entourèrent auſſi-tôt, & commencèrent à examiner ſes habits avec beaucoup de curioſité : ils parurent ſur-tout admirer ſa veſte. L'Officier de poupe eut la généroſité de l'ôter & d'en faire un don à ſes nouveaux amis ; mais cette complai-

ſance produiſit un mauvais effet. Il n'eut pas plutôt donné ſa veſte, qu'un Inſulaire lui dénoua ſa cravate, la lui arracha & prit la fuite. Notre homme ſentit qu'ils ne lui laiſſeroit rien ſur le corps ; il ſe retira comme il put, & regagna ſon canot à la nage. Cependant nous étions toujours en bonne intelligence avec eux. Pluſieurs nagèrent juſqu'à nos bateaux ; quelques-uns apportèrent des fruits & d'autres de l'eau douce dans des coquilles de cocos. Mais le principal objet de ceux qui montoient les canots, étoit d'obtenir des perles de ces Inſulaires ; & pour mieux le leur faire comprendre, ils leur montroient des écailles d'huître perlière qu'ils avoient ramaſſées ſur la plage de l'iſle où nous étions deſcendus : tous leurs efforts furent infructueux ; jamais ils ne parvinrent à ſe faire entendre. Nous aurions eu peut-être plus de ſuccès, s'il nous avoit été poſſible de

ANN. 1765. Juin.

faire quelque ſéjour parmi eux; mais malheureuſement la côte ne fourniſſoit aucun mouillage pour nos vaiſſeaux.

ANN. 1765. Juin.

LA paſſion des Indiens pour les grains de verre, ne permet pas de ſuppoſer qu'ils ne faſſent aucun cas des perles des huîtres qui ſe trouvent ſur leurs côtes; & il eſt bien vraiſemblable que ſi nous euſſions pu avoir avec eux quelque commerce, ils n'auroient pas manqué de nous donner de ces perles précieuſes en échange de clous, de haches ou de quelques verroteries, auxquels ils attachent, avec raiſon, un beaucoup plus grand prix. Nous apperçûmes dans le lac deux ou trois grandes pirogues, dont l'une avoit deux mâts tenus par des cordages.

NOUS donnâmes à ces iſles, dont nous venions de faire la découverte, le nom d'iſles du *Roi Georges*. Cette

dernière se trouve par les 14^{d} 41$'$ de latitude S., & 149^{d} 15$'$ de longitude O.; l'aiguille aimantée y déclinoit de 5^{d} à l'Est. ANN. 1765. Juin.

CHAPITRE X.

Navigation depuis les iſles du Roi George *juſqu'aux iſles de* Saypan, Tinian *& d'*Aguigan. *Deſcription de pluſieurs iſles découvertes dans cette navigation.*

ANN. 1765. Juin. LE même jour, 13, nous pourſuivîmes notre route à l'Oueſt; & le lendemain, à trois heures après midi, nous eûmes connoiſſance de la terre qui nous reſtoit au S. S. O., diſtante d'environ ſix heures. Nous courûmes deſſus, & nous trouvâmes que c'étoit une iſle très-étroite, qui s'étend Eſt & Oueſt : nous en prolongeâmes le côté du Sud. La verdure, qui annonce la fertilité de cette terre, en rend l'aſpect très-agréable; mais une houle briſe ſur cette côte avec un bruit horrible; le fond en eſt très-

mauvais à une certaine distance, & se trouve semé d'écueils qui s'étendent à près de trois lieues au large. Cette isle, très-peuplée, autant que le coup d'œil nous a permis d'en juger en la prolongeant, n'a guère moins de vingt lieues de longueur. Nous lui donnâmes le nom d'isle *du Prince de Galles*. Elle est par les 15^d de latitude S., & 151^d 53′ de longitude O. Sa distance des isles du *Roi George*, est d'environ quarante-huit lieues dans la direction du Sud 80^d O. La déclinaison de l'aiguille aimantée y étoit de 3^d 30′ vers l'Est.

ANN. 1765. Juin.

DE la pointe occidentale de cette isle, nous dirigeâmes notre route au Nord 82^d O.; & le 16 à midi nous étions par les 14^d 28′ de latitude S., & 156^d 23′ de longitude O.; la déclinaison de l'aimant étant de 7^d 40′ à l'Est. Le vent étoit passé à l'Est; & les lames du Sud, qui avoient rendu

ANN. 1765. Juin.

notre navigation ſi pénible avant d'arriver à la hauteur des iſles *de Direction*, & qui depuis ce tems-là avoient ceſſé, commencèrent à reparoître. Mais au moment de les perdre, & quelques jours auparavant, nous vîmes de grandes compagnies d'oiſeaux. J'obſervai journellement qu'avant le coucher du ſoleil, ces oiſeaux dirigeoient leur vol vers le Sud. J'en conjecturai qu'il devoit y avoir quelque grande terre de ce côté; je ne puis m'empêcher de croire que, ſi les vents m'euſſent favoriſé, je l'aurois rencontrée; & ſi nos équipages euſſent joui d'une meilleure ſanté, j'aurois volontiers couru à l'Oueſt, pour tenter cette découverte. La population de toutes ces iſles-baſſes, que nous avions vues, ſembloit ſuppoſer l'exiſtence d'un continent qui ne devoit pas en être éloigné; & ſans cette ſuppoſition, il ſeroit difficile de rendre compte de la manière dont cette

longue chaîne d'iſles s'eſt peuplée; mais le mauvais état des équipages étoit un obſtacle inſurmontable à cette navigation.

ANN. 1765, Juin.

LE jour ſuivant, 17, nous vîmes divers oiſeaux voltiger autour du vaiſſeau; & nous nous ſuppoſâmes dans le voiſinage de quelqu'autre iſle. Je continuai ma route, mais avec précaution; les iſles, dans cette partie de l'Océan, rendent la navigation très-périlleuſe : comme ce ne ſont la plupart que des terres-baſſes, un vaiſſeau peut ſe trouver deſſus avant d'en avoir connoiſſance. Cependant nous n'apperçûmes rien les 18, 19 & 20, pendant lequel tems nous ſuivîmes la même route, quoique les oiſeaux fuſſent toujours en grand nombre autour de nos vaiſſeaux. Nous étions parvenus à $12^{d}\ 33'$ de latitude S., & $167^{d}\ 47'$ de longitude O. Nous nous étions déja éloignés de 313

ANN. 1765. Juin.

lieues de l'iſle *du Prince de Galles*, & la déclinaiſon de l'aiguille aimantée, étoit de 9^d 15′ à l'Eſt.

LE lendemain, 21, nous découvrîmes une chaîne de briſans qui s'allongeoient dans le S. S. O., & dont nous n'étions qu'à une lieue de diſtance. Environ une heure après, on apperçut la terre du haut des mâts, dans l'O. N. O., à la diſtance de près de huit lieues. Elle ſe montroit ſous l'apparence de trois iſles, dont les côtes, bordées de rochers, laiſſoient voir différentes coupures. Le côté S. E. de ces iſles, court N. E. $\frac{1}{4}$ N., & S. O. $\frac{1}{4}$ O. D'une pointe à l'autre, diſtante d'environ trois lieues, regne un récif ſur lequel la mer briſe & s'élève à une hauteur effrayante. Nous tournâmes la pointe ſeptentrionale, & nous vîmes la côte du N. O., & celle de l'Oueſt défendues par d'innombrables écueils, qu'il eût été dan-

gereux de vouloir ranger d'un peu près ; ces iſles nous parurent plus fertiles, plus riches que celles que nous avions viſitées; & elles n'étoient pas moins peuplées, à en juger par les habitations qu'on appercevoit en grouppes le long du rivage. Une grande pirogue ſe montra à quelque diſtance des côtes ; mais nous fûmes forcés, à notre grand regret, d'abandonner cette belle contrée, ſans pouvoir en prendre une plus exacte connoiſſance, à cauſe des briſans qui, s'étendant au large dans toutes les directions, expoſoient à beaucoup plus de riſques que la deſcente ne pouvoit promettre d'avantages. Je crus d'abord que c'étoit une partie des iſles *Salomon*, & j'eſpérai en rencontrer quelques autres d'un plus facile accès.

ANN. 1765. Juin.

LA chaîne de rochers, que nous découvrîmes en approchant de ces iſles, ſe trouve par les 10^{d} 15$'$ de

ANN. 1765. Juin.

latitude auſtrale, & 169d 28′ de longitude occidentale; elle eſt au N. 76d 48′ O. de l'iſle du *Prince de Galles*, & à la diſtance de 352 lieues. Les iſles ſont au O. N. O. de ce récif, dans un éloignement de neuf lieues. Je les nommai les *Iſles du danger*, & je m'en éloignai dans la direction du N. O. ¼ O.

LA vue de cette chaîne de briſans me fit craindre de fréquentes allarmes dans la nuit, & j'en avertis mes Officiers, qui la paſsèrent ſur le pont à obſerver; cette précaution étoit d'autant plus néceſſaire, que nous eûmes toute la nuit de violens coups de vent, accompagnés de pluie. Vers les neuf heures je rentrai dans ma chambre, & preſqu'au même inſtant j'entendis un grand bruit au-deſſus: j'en demandai la cauſe, & l'on m'informa que la *Tamar*, qui étoit de l'avant, avoit tiré un coup de canon,

&

& que nos gens découvroient des brisans ſous le vent à nous : je courus ſur le pont, & je m'apperçus bientôt que ce qu'on avoit pris pour des brisans, n'étoit autre choſe que les ondulations de la lune à ſon couchant, qui perçoient à travers un léger nuage. Nous courûmes ſur la *Tamar*, mais nous ne l'apperçûmes qu'une heure après.

ANN. 1765. Juin.

IL ne nous arriva rien de remarquable juſqu'au 27, qu'à dix heures du matin, nous apperçûmes une autre iſle dans le S. S. O. diſtante de ſept à huit lieues. Nous courûmes deſſus. A meſure que nous en approchâmes, nous vîmes ſes côtes s'abaiſſer juſqu'au niveau de la ſurface de la mer; la verdure & les cocotiers qui y croiſſent en abondance, en rendent l'aſpect très-agréable, & un grand lac en baigne l'intérieur; en cela elle reſſemble à l'iſle du *Roi*

ANN. 1765. Juin.

George : elle a près de trente milles de circonférence. Ses bords ſont marécageux, & la mer briſe, d'une manière terrible ſur tout le rivage. Nous en prolongeâmes les côtes; & arrivés au vent de l'iſle, je fis mettre nos canots dehors pour reconnoître les ſondes, & trouver un mouillage; & n'ayant point trouvé de fond, je les renvoyai avec ordre de deſcendre à terre, s'il étoit poſſible, afin de nous procurer quelques rafraîchiſſemens pour les malades. Ils abordèrent avec beaucoup de peïne, & rapportèrent près de deux cens noix de cocos, qui, dans notre ſituation, nous parurent d'un prix ineſtimable. Ceux qui montoient les canots rapportèrent qu'ils n'avoient rien vu dans l'iſle qui pût faire croire qu'elle eût jamais été habitée. Ils y trouvèrent des milliers d'oiſeaux de mer. Ils étoient ſi peu ombrageux qu'ils ſe laiſſoient tuer ſur leurs nids, qu'ils conſtruiſent au haut

des arbres; mais on n'apperçut aucun quadrupède. Je fus tenté de croire, que cette isle étoit la même que celle qu'on désigne dans le *Neptune François*, sous le nom de *Maluita*, placée à près d'un degré à l'Est de la grande isle *Sainte-Elisabeth*, la principale des isles *Salomon;* mais ayant été depuis convaincu du contraire, je l'ai nommée *l'Isle du Duc d'Yorck.* Je pense que cette isle n'avoit pas encore été reconnue. La position que les cartes Françoises donnent aux isles *Salomon* n'est fondée sur aucune autorité; *Quiros* est le seul qui prétende les avoir découvertes; & je doute qu'il ait laissé des détails qui puissent servir à les faire reconnoître par d'autres Navigateurs.

ANN. 1765. Juin.

JE continuai de courir sur le parallèle de ces isles jusqu'au 29, qu'étant par 10^{d} à l'Ouest de la position qu'on leur assigne dans les cartes, je

fis voile au Nord, dans le deſſein de
ANN. 1765. Juin. traverſer la ligne, & de diriger enſuite ma route ſur les iſles des *Larrons*, que j'eſpérai encore atteindre avant que nous manquaſſions abſolument d'eau. Nous nous trouvions alors par les 8^{d} 13′ de latitude S., & 176^{d} 20′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 10^{d} 10′ à l'Eſt.

Juillet. LE 2 de Juillet, nous vîmes de nouveau quantité d'oiſeaux voler autour de nous; & à quatre heures après-midi, nous eûmes connoiſſance d'une iſle qui nous reſtoit au Nord, & à la diſtance d'environ ſix lieues. Nous courûmes deſſus juſqu'au crépuſcule du ſoir, qu'en étant encore à près de quatre lieues, nous louvoyâmes à petites bordées durant la nuit. Aux premiers rayons du jour, cette iſle nous préſenta un coup-d'œil charmant; elle eſt baſſe & unie, couverte d'arbres, entre leſquels les cocotiers ſe

ſont remarquer aiſément; mais des lames qu'on voyoit ſe briſer avec violence, & un rivage marécageux paroiſſoient comme deſtinés à en défendre l'accès, & diminuoient le plaiſir que nous cauſoit la perſpective délicieuſe de cette iſle. Nous vînmes attaquer la côte du S. O., qui court dans une étendue d'environ quatre lieues. Dès que nous en fûmes à portée, nous ne tardâmes pas à nous appercevoir que la population y étoit très-nombreuſe. Nous découvrîmes d'abord un millier d'Inſulaires aſſemblés ſur la plage; & bientôt plus de ſoixante pirogues ou eſpèce de pros, mirent en mer, & ramèrent vers nos vaiſſeaux. Nous nous diſposâmes à les recevoir, & en un moment ils ſe rangèrent autour de nous. Leurs pirogues, d'une conſtruction très-bien entendue, étoient ſi nettes, qu'elles paroiſſoient être neuves. Chacune

ANN. 1765. Juillet.

ANN. 1765. Juillet.

d'elles contenoit au moins trois personnes, & ſix au plus.

CES Indiens nous ayant conſidérés pendant quelques inſtans, l'un d'eux ſauta dans l'eau, nagea vers le vaiſſeau, & y grimpa comme un chat. Dès qu'il fut monté ſur le plat-bord, il s'y aſſit en faiſant de violens éclats de rire; il parcourut enſuite tout le vaiſſeau, s'efforçant de dérober tout ce qui ſe trouvoit ſous ſa main; mais ce fut ſans ſuccès, parce qu'étant nud, il lui étoit impoſſible de rien cacher. Nos matelots lui mirent une veſte & des culottes; ce qui nous divertit beaucoup, car il avoit tous les geſtes & toutes les manières d'un ſinge nouvellement dreſſé. Nous lui donnâmes du pain, qu'il mangea avec une ſorte de voracité; & après avoir fait nombre de tours groteſques, il s'élança du vaiſſeau par-deſſus bord,

avec ſa veſte & ſes longues culottes, & regagna ſa pirogue. Il ne fut pas plutôt de retour, que pluſieurs autres à ſon imitation nagèrent vers le vaiſſeau, montèrent juſqu'aux ſabords, par où s'étant inſinués, ils ſe ſaiſirent de tout ce qui leur tomba ſous la main, & ſe replongeant incontinent dans la mer, nagerent à une très-grande diſtance, quoique quelques-uns d'eux, ayant les mains pleines, les tînſſent hors de l'eau, pour ne pas mouiller ce qu'ils emportoient.

ANN. 1765. Juillet.

CES Inſulaires ſont d'une taille très-avantageuſe, bien pris & bien proportionnés dans tous leurs membres. Leur teint eſt de couleur bronzée, mais claire. Les traits de leur viſage n'ont rien de déſagréable, & on y remarque un mélange d'intrépidité & d'enjouement dont on eſt frappé. Leurs cheveux, qu'ils laiſſent croître, ſont noirs. Les uns les portent

ANN. 1765. Juillet.

noués derrière la tête en une groſſe touffe, d'autres en font trois nœuds. On en voit avec de longues barbes, d'autres n'ont que des mouſtaches, & quelques-uns portent ſeulement un petit bouquet de barbe à la pointe du menton. Ils ſont entièrement nuds, à l'exception de leurs ornemens, qui conſiſtent en coquillages aſſez agréablement arrangés, dont ils font des colliers, des bracelets & des ceintures. Tous avoient les oreilles percées, mais ſans aucun ornement; nous jugeâmes cependant qu'ils y en portoient quelquefois de très-peſans; car quelques-uns avoient des oreilles qui deſcendoient juſques ſur leurs épaules; pluſieurs même les avoient entièrement découpées. Un de ces Indiens qui paroiſſoit jouir de quelque conſidération, avoit pour ceinture un cordon garni de dents humaines. C'étoient vraiſemblablement les trophées de ſes exploits guerriers;

car il ne l'auroit pas échangé contre tout ce qu'on auroit pu lui offrir. Quelques-uns d'eux étoient ſans armes, & d'autres en avoient d'auſſi dangereuſes qu'on en puiſſe jamais voir : c'étoit une eſpèce de lance, très-large par un bout, & garnie des deux côtés dans une longueur d'environ trois pieds, de dents de goulu de mer, auſſi tranchantes que des lancettes. Nous leur montrâmes des noix de cocos, en leur faiſant ſigne que nous en manquions ; mais loin de nous donner quelque eſpoir de nous en fournir, ils s'efforçoient d'enlever celles que nous avions.

ANN. 1765. Juillet.

Nos canots que j'avois envoyés pour reconnoître un lieu propre au mouillage, revinrent bientôt après, avec la nouvelle qu'à deux encablures du rivage, ils avoient eu 30 braſſes d'eau ; mais que le fond étoit de corail, & dans une place trop voiſine

des briſans pour y être en ſûreté à l'ancre. Je fus donc encore dans la néceſſité de faire voile ſans pouvoir procurer des rafraîchiſſemens à nos malades. Cette iſle, à laquelle mes Officiers voulurent donner mon nom, eſt ſituée par 1d 18′ de latitude S., & 173d 46′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aiguille y étoit de 11d 15′ vers l'Eſt.

ANN. 1765. Juillet.

Iſle de Byron.

APRÈS être partis de l'iſle *Byron*, nous vîmes pendant pluſieurs jours une quantité de poiſſons, mais nous ne pûmes prendre que des goulus, qui furent ſervis ſur ma table, & que le défaut d'autres mêts nous faiſoit trouver excellens. La dyſſenterie commençoit à ſe faire ſentir dans nos équipages; maladie que le Chirurgien croyoit cauſée par une chaleur exceſſive & par la continuité des pluies.

LE 21, notre proviſion de noix de cocos ſe trouva conſommée, & le

ſcorbut commença à faire de nouveaux progrès. Les noix de cocos ſont un remède d'une ſurprenante efficacité contre ce mal terrible. Ceux qui en étoient attaqués au point d'avoir les membres tout noirs, de ne pouvoir ſe remuer qu'à l'aide de deux hommes, & qui outre leur foibleſſe ſouffroient encore les douleurs les plus aiguës, ſe rétabliſſoient très-promptement, quoique ſur mer, en mangeant de ces noix; & en très-peu de tems ils recouvroient leurs forces, reprenoient leur ſervice, & montoient au haut des mâts auſſi légèrement qu'avant leur maladie. Nous n'eûmes pendant pluſieurs jours que de très-foibles briſes & une mer calme: en conſéquence nous ne pouvions faire que bien peu de voile. La proximité où nous ſavions être des iſles *des Larrons*, que nous devions regarder comme un ſéjour propre à nous procurer tous les rafraîchiſſe-

ANN. 1765. Juillet.

ANN. 1765. Juillet.

mens dont nous avions un ſi preſſant beſoin, nous faiſoit ſoupirer après des vents frais; d'ailleurs nous éprouvions des chaleurs ſuffoquantes. Le thermomètre qui montoit ſouvent à 88^{d}, fut long-tems ſans deſcendre au-deſſous de 81^{d}. Cette navigation eſt aſſurément la plus brûlante, la plus longue & la plus dangereuſe qu'on ait jamais faite.

LE 21, nous étions par les 13^{d} 9$'$ de latitude S., & 158^{d} 50$'$ de longitude O.; le 22, notre latitude étoit au 14^{d} 25$'$ Nord, & la longitude au 153^{d} 11$'$ à l'Eſt. Dans cet intervalle, nous éprouvâmes un courant qui portoit au Nord. Nous trouvant alors preſqu'à la latitude de *Tinian*; je dirigeai ma route ſur cette iſle.

CHAPITRE XI.

Arrivée du Dauphin *& de la* Tamar *à* Tinian. *Deſcription de l'état de cette Iſle. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.*

LE 28, nous vîmes un grand nombre d'oiſeaux qui continuèrent de voler autour de nous juſqu'au 30, où à deux heures après-midi nous eûmes connoiſſance de la terre dans l'O. $\frac{1}{2}$ rhumb N. Nous reconnûmes que c'étoient les iſles de *Saypan*, de *Tinian* & d'*Aiguigan*. Ces trois iſles ſe montroient dans l'éloignement ſous l'apparence d'une ſeule, qui, au moment où le ſoleil paſſa ſous l'horiſon, s'étendoit du N. O. $\frac{1}{2}$ rhumb N., en paſſant par l'O. juſqu'au S. O. A ſept heures, nous gouvernâmes au plus près du vent, & paſsâmes la nuit à

ANN. 1765. Juillet.

ANN. 1765. Juillet.

louvoyer. Le 31, à ſix heures du matin, les extrémités des iſles, qui ſe préſentoient toujours comme une ſeule iſle, nous reſtoient depuis le N. O. ¼ N. juſqu'au S. O. ¼ S. à la diſtance de cinq lieues. Le côté oriental de ces iſles gît N. E. ¼ N. & S. O. ¼ S. *Saypan* eſt la plus occidentale, & depuis la pointe N. E. de cette iſle juſqu'à la pointe S. O. d'*Aiguigan*, la diſtance eſt d'environ dix-ſept lieues: ces trois iſles ſont éloignées l'une de l'autre de deux & trois lieues. *Saypan* eſt celle qui eſt la plus grande, & *Aiguigan*, dont les terres ſont élevées & d'une forme ronde, eſt la plus petite. Nous vînmes attaquer le côté oriental de ces iſles; à midi, nous rangeâmes la pointe méridionale de *Tinian*, entre cette iſle & *Aiguigan*, & nous vînmes jetter l'ancre à ſa pointe S. O. par 16 braſſes d'eau, fond de gros ſable blanc, environ à cinq-quarts de mille du rivage & à

près de trois-quarts de mille d'une chaîne de rochers qui ſe trouve à une certaine diſtance de la côte, dans l'endroit même où le Lord Anſon avoit mouillé avec le *Centurion*. L'eau y étoit tellement tranſparente, qu'on en appercevoit diſtinctement le fond à la profondeur de 24 braſſes, c'eſt-à-dire de 140 pieds. ANN. 1765. Juillet.

AUSSI-TÔT que notre vaiſſeau fut amarré, je deſcendis à terre pour marquer l'endroit où il conviendroit de dreſſer les tentes pour les malades qui étoient en grand nombre. Nous n'avions pas un ſeul matelot qui n'eût reſſenti les atteintes du ſcorbut, & pluſieurs en étoient à la dernière extrémité. Nous trouvâmes pluſieurs cabanes que les Eſpagnols & les Indiens avoient quittées l'année précédente; car aucun d'eux n'y étoit encore venu de cette année, & il n'étoit pas probable qu'ils y arrivaſſent de

quelques mois ; on y avoit le ſoleil preſqu'au zénith, & la ſaiſon des pluies étoient commencée.

ANN. 1765. Juillet.

APRÈS avoir marqué la place où l'on devoit dreſſer les tentes, j'entrepris, avec ſix ou ſept de mes Officiers, de pénétrer dans les bois pour découvrir ces points de vue charmans, ces perſpectives enchantereſſes, ces prairies dont la verdure n'eſt interrompue que par l'émail des fleurs, & qu'animent de nombreux troupeaux qui y paiſſent en liberté : nous étions impatiens de jouir de la vue de cette délicieuſe contrée, dont on trouve une deſcription ſi intéreſſante dans le voyage du Lord Anſon. Cependant l'objet le plus important étoit de nous procurer du bétail, qui nous devenoit de première néceſſité ; mais le bois étoit ſi épais, ſi embarraſſé de broſſailles, que nous ne voyions pas à deux toiſes devant nous ; &

que,

que, pour ne pas nous perdre dans une forêt preſqu'impraticable, nous étions obligés de nous appeller les uns les autres. L'exceſſive chaleur nous avoit fait partir en chemiſe, ſans autre vêtemens que nos longues culottes & nos ſouliers, qui en un moment furent en lambeaux. Nous parvînmes néanmoins, avec des peines infinies, à traverſer ces bois; mais, à notre grande ſurpriſe, la contrée s'offrit à nos regards ſous un aſpect bien différent du tableau qu'on nous en avoit fait. Les plaines étoient entièrement couvertes de roſeaux & de buiſſons qui s'élevoient, en pluſieurs endroits, plus haut que nous, & par-tout au moins juſqu'à la ceinture; nos jambes continuellement embarraſſées dans ces eſpèces de ronces, étoient toutes déchirées. Durant cette marche, nous étions couverts de mouches de la tête aux pieds; ſi nous voulions parler, nous étions ſûrs d'en avoir la bouche

ANN. 1765. Juillet.

ANN. 1765. Juillet. pleine, & pluſieurs nous entroient juſques dans la gorge. Après avoir marché ainſi l'eſpace de trois ou quatre milles, nous apperçûmes un taureau que nous tirâmes; & un peu avant la nuit, nous revînmes à l'endroit de notre débarquement auſſi mouillés que ſi nous nous fuſſions plongés dans l'eau, & ſi harraſſés que nous pouvions à peine nous ſoutenir. J'envoyai auſſi-tôt quelques hommes pour rapporter le taureau qu'on avoit tué; nos gens, pendant notre abſence, s'étoient occupés à dreſſer des tentes & à tranſporter nos malades à terre.

1 Août. LE lendemain, premier Août, fut employé à dreſſer de nouvelles tentes, à deſcendre ſur le rivage nos pièces à l'eau, & à nettoyer le puits deſtiné à l'aiguade. Je penſe que ce puits eſt le même où le *Centurion* fit ſon eau; c'étoit ſans contredit le plus mauvais que nous euſſions encore trouvé de-

puis que nous étions en mer : l'eau en étoit ſaumâtre & toute pleine de vers. La rade où nous étions à l'ancre, étoit on ne peut pas plus dangereuſe dans cette ſaiſon ; il n'y avoit qu'un fond de ſable qui couvre de groſſes maſſes de corail ; &, comme l'ancre n'a point de tenue ſur le ſable, on eſt expoſé continuellement au danger de voir ſes cables coupés par des coraux durs & tranchans. Pour prévenir cet accident, autant qu'il étoit poſſible, je fis garnir les cables, & y attacher de diſtance en diſtance des tonneaux vuides, pour les faire flotter & empêcher leur frottement ſur les coraux. J'uſai encore d'une autre précaution dont l'expérience m'avoit fait ſentir l'utilité : j'avois d'abord affourché ; mais obſervant que les cables étoient fort endommagés, je réſolus de ne plus mouiller que ſur une ſeule ancre, afin qu'en filant le cable ou en virant deſſus, ſelon que les vents ſeroient

ANN. 1765. Août.

ANN. 1765. Août.

plus ou moins forts, il ne fût jamais aſſez lâche pour porter ſur le fond, & cet expédient réuſſit au gré de mon attente.

DANS les *Syzygies*, la mer devient en cet endroit prodigieuſement groſſe : je n'avois pas encore vu des vaiſſeaux à l'ancre éprouver des roulis de cette force ; nous fûmes un jour aſſaillis par des lames qui, chaſſées par un vent d'Oueſt, étoient ſi terribles & briſoient avec une telle furie ſur le récif, que je fus forcé de remettre en mer & d'y reſter près de huit jours ; car, ſi notre cable s'étoit coupé dans la nuit, & que le vent fût venu du large, comme cela arrivoit ſouvent, rien n'auroit pu empêcher le vaiſſeau d'être jetté ſur les roches, & de s'y briſer.

COMME j'étois attaqué du ſcorbut, je fis dreſſer ma tente ſur le

rivage, où je pris ma réſidence; j'y fis auſſi établir la forge de l'armurier, & l'on commença à réparer toutes les ferrures des deux vaiſſeaux. Nous fûmes bientôt convaincus que l'iſle produiſoit des limons, des oranges amères, des cocos, le fruit-à-pain (*a*), des goyaves & quelques autres fruits; mais il fut impoſſible d'y découvrir des melons d'eau, de l'oſeille ni d'autres plantes anti-ſcorbutiques. ANN. 1765. Août.

DURANT notre navigation, il ne nous étoit pas mort un ſeul homme dans les deux équipages, malgré les cruelles fatigues que nous avions éprouvées, & la diverſité des climats que nous avions parcourus; mais deux matelots moururent à *Tinian* de la fièvre, & pluſieurs autres furent attaqués de cette maladie après être guéris du ſcorbut. Je ne puis m'empêcher

(*a*) On trouve dans le Voyage du Lord Anſon une deſcription de ce fruit, page 80, vol. II.

ANN. 1765. Août. de croire que le climat de cette isle ne soit très-mal sain, du moins pendant la saison où nous y sommes venus : les pluies y sont violentes & presque continuelles, & la chaleur y est suffisante. Le thermomètre resté à bord fut généralement à 86^{d}, ce qui n'est que 9^{d} au-dessus de la chaleur du sang : & s'il eût été à terre, il auroit monté beaucoup plus haut. J'avois été sur les côtes de Guinée, aux Indes Occidentales & dans l'isle *Saint-Thomas* qui est sous la ligne, & je n'avois jamais éprouvé une si vive chaleur. Mais un ciel brûlant n'est pas le seul désagrément qu'on rencontre dans cette isle ; on y voit une quantité de mille-pieds, de scorpions & de grosses fourmis dont les morsures sont également dangereuses ; il s'y trouve encore une infinité d'insectes venimeux qui nous étoient entiérement inconnus, & qui nous furent très-incommodes ; leurs piquûres cau-

ſoient des douleurs aiguës, & nous tremblions de nous mettre au lit : on n'en étoit pas plus exempt à bord que ſur le rivage ; ces inſectes, qui y avoient été portés avec le bois, avoient pris poſſeſſion de tous les recoins, & ne laiſſoient aucun repos aux matelots, en quelqu'endroits qu'ils ſe logeaſſent. ANN. 1765. Août.

AUSSI-TÔT que nos tentes furent dreſſées & qu'on eut tout diſpoſé pour le traitement des malades, j'envoyai du monde pour reconnoître les retraites du bétail : on parvint à en découvrir quelques-unes, mais à une grande diſtance de notre quartier, & les animaux étoient ſi ombrageux, qu'il étoit difficile d'en approcher d'aſſez près pour les tirer ; quelques détachemens, envoyés pour en tuer lorſqu'on ſut leurs retraites, furent quelquefois vingt-quatre heures à les pourſuivre avant de pouvoir les at-

ANN. 1765. Août.

teindre ; & lorſqu'un de ces animaux avoit été traîné l'eſpace de ſept ou huit milles à travers les bois, & les plaines hériſſées de bruyères, il étoit tout couvert de mouches, exhaloit une odeur fétide, & n'étoit plus bon à rien ; ce qu'il y avoit de plus fâcheux, c'eſt que nos gens, exténués par ces pénibles courſes étoient bientôt attaqués de fièvres dont ils avoient peine à ſe retirer.

NOUS parvenions avec moins de peine à nous procurer de la volaille, les bois de cette iſle ſont peuplés d'une ſi grande quantité d'oiſeaux de toutes les eſpèces qu'on pouvoit toujours en tirer aiſément ; mais la chair en étoit généralement d'un mauvais goût, & la chaleur étoit telle, qu'une heure après qu'on les avoit tués, ce n'étoit plus que de la pourriture.

L'ISLE abonde en cochons ſauva-

ges, qui faiſoient notre plus grande reſſource pour la viande fraîche ; ils ſont très-féroces, & ſi gros qu'ils peſent communément deux cens livres : on pouvoit les tirer ſans beaucoup de difficulté ; mais un nègre, qui étoit à bord de la *Tamar*, imagina une manière de les prendre au piége, qui eut le plus grand ſuccès : c'étoit un grand avantage ; nous étions non-ſeulement aſſurés de manger chaque jour de la viande fraîche, mais nous pouvions encore en envoyer un bon nombre à bord, ce qui faiſoit une excellente proviſion.

ANN. 1765. Août.

TANDIS que nous nous occupions des moyens de nous procurer du bœuf frais avec moins de fatigue, M. Gore, un de nos Contre-Maîtres, découvrit un endroit très-agréable du côté du N. O. de l'iſle, qui étoit fort fréquenté par le bétail, & d'où l'on pouvoit l'amener par mer. J'y envoyai auſſi-

ANN. 1765. Août. tôt un détachement avec une tente, pour y reſter plus commodément; & chaque jour nos bateaux en rapportoient tout ce qu'on avoit tué; mais quelquefois la mer briſoit avec tant de furie ſur le rivage qu'il étoit impoſſible d'aborder, & le canot de la *Tamar* perdit trois hommes qui tentèrent de franchir la lame.

Nous nous trouvions alors abondamment pourvus de toutes ſortes de proviſions fraîches. Chaque jour on faiſoit cuire du pain pour les malades, & les fatigues diminuant, les fièvres furent moins fréquentes. Le poiſſon qu'on prend ſur cette côte eſt très-beau, mais très-mal-ſain; il occaſionna de facheux accidens à ceux qui en mangèrent. L'Auteur du Journal du Lord Anſon dit qu'à bord du *Centurion* on crut devoir abſolument s'abſtenir de poiſſon, parce que ceux qui en avoient mangé s'étoient trouvés

très-incommodés. Mais nous avions mal interprété ce paſſage; nous avions cru que ce poiſſon n'avoit été nuiſible aux gens du *Centurion*, que parce qu'ils en avoient mangé avec excès; & que, dans ce cas, il n'y avoit pas de raiſon de s'en abſtenir totalement, mais qu'il étoit ſeulement néceſſaire d'en manger avec ſobriété. Nous acquîmes, par notre propre expérience, une connoiſſance qui auroit pu nous moins coûter; & tous ceux qui mangèrent de ce poiſſon, même ſobrement, furent très-dangereuſement malades, & coururent les riſques d'en perdre la vie.

ANN. 1765. Août.

CETTE iſle produit auſſi du cotton & de l'indigo en abondance, & aſſurément elle ſeroit d'un grand revenu ſi elle étoit ſituée aux Indes occidentales. Le Chirurgien de la *Tamar* ſema différentes graines ſur un terrein qu'il avoit pris la peine

ANN. 1765. Août.

d'enclorre, mais notre ſéjour ne fut pas aſſez long pour retirer aucun avantage de cette plantation.

TANDIS que nous étions en rade, j'envoyai la *Tamar* reconnoître l'iſle de *Saypan*, qui eſt plus conſidérable que *Tinian* par ſon étendue ; & l'élévation de ſes terres la montre ſous un aſpect plus agréable. La *Tamar* alla mouiller au vent de cette iſle, à la diſtance d'un mille du rivage, & par 10 braſſes d'eau, même fond que celui que nous avions à *Tinian*. Ses gens deſcendirent ſur une très-belle plage ſablonneuſe, qui s'étend l'eſpace de ſix ou ſept milles ; ils ſe promenèrent dans le bois où ils remarquèrent pluſieurs arbres qui ſeroient très-propres à faire des mâts de navire. Ils virent beaucoup de cochons ſauvages & de guanaques, mais aucune trace d'autre bétail, ni aucun oiſeau. Ils ne trouvèrent près de la

plage aucune ſource d'eau douce, mais ils apperçurent un grand étang dans le milieu des terres, dont ils n'approchèrent pas. De grands tas d'écailles d'huitres perlières, amoncelés ſur le bord du rivage, & pluſieurs autres veſtiges, leur firent juger qu'il n'y avoit pas bien long-tems qu'on étoit venu dans l'iſle : il peut ſe faire que les Eſpagnols s'y rendent à de certaines ſaiſons de l'année, pour y faire la pêche des perles. Ils virent auſſi pluſieurs de ces piliers de figure piramidale, qui porte ſur une baſe quarrée, & dont on peut voir la deſcription dans le voyage du Lord Anſon.

ANN. 1765. Août.

Le lundi 30 Septembre, nos malades ſe trouvant parfaitement rétablis, j'ordonnai qu'on rembarquât les tentes, la forge, le four & tout le bagage que nous avions à terre ; & munis de tous les rafraîchiſſemens

Septembre.

que l'iſle fournit, particulièrement
ANN. 1765. Septembre. d'environ deux milles noix de coco, dont nous avions éprouvé toute l'efficacité contre le ſcorbut; nous appa-
Octobre. reillâmes le lendemain, premier octobre, de la rade de *Tinian*, où nous avions fait un ſéjour de neuf ſemaines; & j'eſpérai trouver la mouſſon du N. E. avant d'arriver au méridien des iſles de *Bashee*. Je côtoyai le rivage pour reprendre à bord ceux que nous avions envoyés à la chaſſe du bétail. Le vent fut très-foible tout le jour juſqu'au lendemain 2, au ſoir, qu'il paſſa à l'Oueſt joli frais : je fis alors route au Nord, & le 3, dans la matinée, nous eûmes connoiſſance d'*Anatacan*, iſle remarquable par l'élévation de ſes terres, & qu'avoit reconnue le Lord Anſon avant de relâcher à *Tinian*.

CHAPITRE XII.

Navigation depuis Tinian *juſqu'à* Pulo-Timoan. *Deſcription de cette iſle, de ſes Habitans & de ſes productions. Route depuis* Pulo-Timoan *juſqu'à* Batavia.

NOUS continuâmes de faire voile au Nord juſqu'au 10, qu'étant par les 18^{d} 33′ de latitude S., & 136^{d} 50′ de longitude O., nous nous trouvâmes de vingt-deux milles plus au Sud, que nous ne le croyions par notre eſtime; différence que nous attribuâmes à un fort courant qui portoit dans cette direction. A cette hauteur, l'aiguille aimantée déclinoit de 5^{d} 10′ à l'Eſt, & pendant quelque tems nous obſervâmes que ſa déclinaiſon décroiſſoit régulièrement, de ſorte qu'arrivés le 19 par 21^{d} 10′ ANN. 1765. Octobre.

ANN. 1765. Octobre.

de latitude S., & 124d 17′ de longitude O., la direction de l'aiguille fut le plein Nord.

Le 18, le vaiſſeau ſe trouva à dix-huit milles au Nord de ſa latitude eſtimée. Nous vîmes autour de notre vaiſſeau pluſieurs oiſeaux de terre qui paroiſſoient très-fatigués. Nous en prîmes un, dans l'inſtant qu'il ſe poſoit ſur un de nos boute-dehors. Cet oiſeau nous paru d'une eſpèce rare; il étoit de la groſſeur d'une oie: le bec & les cuiſſes d'un noir d'ébène relevoient l'éclat de ſon plumage plus blanc que la neige; ſon cou étoit d'environ un pied de longueur, & auſſi menu que celui d'une grue; & ſon bec recourbé étoit ſi long & ſi gros, qu'il n'étoit pas aiſé de concevoir comment les muſcles du cou pouvoient le ſupporter. Il vécut quatre mois de biſcuit & d'eau; mais il dépériſſoit chaque jour, & ſelon l'apparence

parence il mourut faute d'une nourriture qui lui fût plus analogue. Il étoit devenu ſi maigre, que ce n'étoit plus qu'un ſquelette. Je ne penſe pas que cet oiſeau, différent de toutes les eſpèces de *Toucan* dont Edwards fait mention, ait jamais été décrit par les Naturaliſtes. Ces oiſeaux paroiſſent s'être écartés de quelques iſles au Nord deſquels nous avons paſſé, & qui ne ſont point ſur les cartes. ANN. 1765. Octobre.

L'AIGUILLE aimantée reſta plein Nord juſqu'au 22, que l'iſle de *Grafton*, la plus ſeptentrionale des iſles de *Bashee*, nous reſtoit au Sud diſtante de ſix lieues. Ayant réſolu de toucher à ces iſles, je courus ſur celle que nous appercevions; mais comme la navigation, depuis ces iſles juſqu'au détroit de *Banca*, eſt très-périlleuſe, & qu'un beau ciel & un vent frais nous permettoient de forcer de voiles, je crus qu'il étoit plus prudent de

ANN. 1765. Octobre.

pourſuivre notre route, & je remis le cap à l'Oueſt. Entre les iſles de *Bashee*, on en compte cinq principales; & d'après notre obſervation, la poſition de l'iſle *Grafton*, eſt par les 21d 81′ de latitude S., & 118d 14′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant y étoit de 1d 20′ à l'Oueſt.

LE 14, étant par les 16d 59′ de latitude N., & 113d 1′ de latitude O., nous reconnûmes les triangles qui ſont en dehors de la pointe de *Praſil*, & forment un des plus dangereux écueils. Le 30, nous vîmes pluſieurs arbres flotter le long du vaiſſeau; la plupart étoient de gros bambous. La ſonde alors nous rapporta 23 braſſes d'eau, fond de ſable brun-foncé & de coquilles briſées. Nous étions par les 7d 14′ de latitude N., & 104d 21′ de longitude O. La déclinaiſon de l'aimant étoit de 30′ à l'O. Le jour ſuivant le vaiſſeau étoit

treize milles au Nord de ſa latitude eſtimée; ce que nous reçonnûmes être l'effet d'un courant; le 2 de Novembre, il ſe trouvoit trente-huit milles au Sud de notre eſtime. La latitude obſervée, fut de 3^d 54′ N., & la longitude eſtimée de 103^d 20′ E. Nous eûmes 42 & 43 braſſes d'eau, fond de vaſe.

ANN. 1765. Octobre. Novembre.

A ſept heures du matin, du 3, nous vîmes l'iſle de *Timoan* dans le S. O. $\frac{1}{4}$ O., à la diſtance d'environ douze lieues. Dampierre ayant fait mention de cette iſle comme d'un lieu où l'on peut ſe procurer des rafraîchiſſemens, je fus tenté d'y relâcher; nous ne vivions plus que de ſalaiſon, qui commençoit à ſe corrompre; mais les légères briſes, les calmes, les courants du Sud, m'empêchèrent d'arriver au mouillage avant le 5 au ſoir. Nous laiſsâmes tomber l'ancre par 18 braſſes d'eau, à la diſtance d'environ

ANN. 1765. Novembre.

deux milles du rivage, dans une baie du côté oriental de l'iſle.

LE lendemain, 6, nous allâmes à terre pour voir ce qu'il ſeroit poſſible d'obtenir. Les habitans, qui ſont des Malais, nous parurent un peuple inſolent. Dès qu'ils nous virent approcher du rivage, ils accoururent en grand nombre ſur le bord de la mer, ayant un grand couteau d'une main, de l'autre une pique armée d'une pointe de fer, & un crit, eſpèce de poignard, à la ceinture. Nous débarquâmes malgré ces apparences menaçantes, & auſſi-tôt nous commençâmes à traiter; mais tout ce qu'il fut poſſible de nous procurer, ſe réduiſit à une douzaine de volailles, une chèvre & un chevreau. Nous offrîmes en échange des couteaux, des haches & d'autres inſtrumens de cette eſpèce; mais ils les refusèrent d'un air mépriſant, & demandèrent des roupies. N'en

ayant pas, nous nous trouvions embarraſſés de payer l'acquiſition que nous avions faite; je ſongeai à leur offrir des mouchoirs, & par grace, ils daignèrent accepter les meilleurs. ANN. 1765. Novembre.

Ces peuples ſont d'une ſtature au-deſſous de la médiocre, mais parfaitement bien pris dans leur taille. Leur teint eſt de couleur bronzée & preſque noire. Nous vîmes parmi eux un vieillard qui, à quelque différence près, étoit vêtu comme un Perſan; mais les autres étoient nuds, à la réſerve d'un mouchoir qu'ils portent autour de leur tête en manière de turban, & de quelques morceaux d'étoffe dont ils ſe ceignent les reins, & qu'ils attachent avec une agrafe d'argent. Il ne parut aucune femme, & probablement ils ont l'attention de ne pas les laiſſer voir aux Etrangers. Leurs maiſons, bâties en bois de bambou, ſont propres & régulièrement

ANN. 1765. Novembre.

conſtruites; elles s'élèvent ſur des poteaux, à huit pieds environ au-deſſus du ſol. Leurs canots ſont auſſi très-bien faits. Nous en vîmes quelques-uns d'aſſez conſidérables, & dont ils ſe ſervent probablement pour aller commercer à *Malacca*. Mais quand nous fûmes à terre, le pays nous parut très-agréable & couvert d'arbres.

L'ISLE eſt montueuſe, elle produit en abondance le chou palmite & le cocotier; mais les habitans ne jugèrent pas à propos de nous faire part de leurs fruits. Nous apperçûmes quelques riſières: les autres productions végétales de l'iſle nous ſont inconnues; un ſéjour de trente-ſix heures ne nous laiſſa pas le tems de viſiter cette contrée vraiſemblablement fertile.

Malgré l'agitation violente & continuelle des vagues dans la baie où

nous étions à l'ancre, nous réuſsîmes à y faire une abondante pêche. Nous jettâmes notre ſeine avec le plus grand ſuccès ; mais il étoit facile de s'appercevoir que cela donnoit de l'ombrage aux Inſulaires, qui regardent comme une de leurs propriétés les poiſſons qui ſont ſur leurs côtes. Deux belles rivières viennent ſe jetter dans la baie ; l'eau en eſt parfaite, & nous la trouvâmes ſi ſupérieure à celle que nous avions à bord, que nous en remplîmes autant de pieces qu'on put en charger ſur le canot, qui y retourna deux fois. Tandis que nous étions à l'ancre, quelques Inſulaires nous apportèrent un animal qui avoit le corps d'un lievre & les jambes d'un daim ; un de nos Officiers l'acheta. Nous aurions voulu pouvoir le conſerver vivant ; mais il nous fut impoſſible de lui procurer l'eſpèce de nourriture qui lui étoit propre ; il fallut donc le tuer, la chair en étoit d'un très-bon goût. Le

ANN. 1765 Novembre.

ANN. 1765. Novembre.

tems fut à l'orage durant notre ſéjour devant cette iſle; les éclairs & la pluie, accompagnés des plus violens coups de tonnerre, continuèrent preſque ſans interruption.

LE 7, dans la matinée, voyant l'impoſſibilité de nous procurer de nouveaux rafraîchiſſemens, nous appareillâmes pour profiter d'une bonne briſe de terre; dans l'après midi nous apperçûmes que les courans nous portoient dans le S. E. avec une vîteſſe qu'on peut eſtimer d'un mille par heure. La déclinaiſon de l'aiguille étoit de 3 8′ à l'Oueſt. Nous traverſâmes ces parages dans la ſaiſon la moins favorable; car lorſque nous fûmes à la latitude de *Pulo Condore*, nous n'eûmes plus que de légères briſes & des calmes qui n'étoient interrompus que par des pluies violentes, des éclairs & du tonnerre.

LE 10, nous apperçûmes la pointe

orientale de l'iſle de *Lingen*, qui nous reſtoit S. O. $\frac{1}{4}$ O., diſtante de onze ou douze lieues. Le courant portoit E. S. E. avec une vîteſſe d'un mille par heure : à midi le vent calma, & nous mouillâmes une ancre à jet par 20 braſſes d'eau ; à une heure, le tems s'étant éclairci, nous eûmes la vue d'une petite iſle dans le S. O. 5^{d} 30′ S. à la diſtance de dix ou onze lieues. ANN. 1765. Novembre.

LE 11, à une heure après minuit, nous levâmes l'ancre & fîmes de là voile : à ſix heures, la petite iſle nous reſtoit O. S. O., diſtante d'environ ſept lieues ; un grouppe d'autres très-petites iſles, que nous prîmes pour les iſles *Domines*, dans l'O. 5^{d} 30′ N., à la diſtance de ſept ou huit lieues, & deux pointes remarquables ſur l'iſle de *Lingen*, nous reſtoient O. $\frac{1}{4}$ N. O., dans un éloignement de dix ou douze lieues. Notre latitude obſervée fut alors de 18′ S. ; la latitude de la

ANN. 1765. Novembre.

pointe orientale de *Lingen* de 1 0′ S., & la longitude orientale de 1 0 5 d 1 5′. *Pulo Taya* en eſt preſque au S. ¼ S. O., & diſtante d'environ douze lieues.

LE 12, à dix heures du matin, nous vîmes dans le N. E. une petite jonque Chinoiſe : le lendemain à ſept heures du matin, nous eûmes connoiſſance d'une petite iſle appellée *Pulo Toté*, qui nous reſtoit au S. É. ¼ E., à la diſtance d'environ douze lieues. Un peu au Nord de *Pulo Taya*, eſt une très-petite iſle nommée *Pulo Toupoa*.

LE jour ſuivant, 13, à quatre heures de l'après midi le vent ayant calmé, nous laiſsâmes tomber l'ancre par 14 braſſes d'eau, fond mou; *Pulo Taya* nous reſtant au N. O., dans un éloignement de près de ſept lieues. En cet endroit le courant portoit E. ¼ S. E., avec une vîteſſe que

nous eſtimâmes de deux nœuds & deux braſſes par heure. A la diſtance de près de quatre milles nous vîmes un *Sloup* à l'ancre, qui arbora pavillon Hollandois. Dans la nuit nous eſſuyâmes de violentes raffales, accompagnées de très-fortes pluies; dans un coup de vent le greſlin que nous avions mouillé rompit, ce qui nous obligea de laiſſer tomber notre ancre d'affourche. A huit heures du matin du 14, le vent, plus maniable, varia du N. N. O. à l'O. S. O.; nous mîmes dehors la chaloupe, levâmes notre ancre d'affourche, & à neuf heures nous fîmes voile; un fort courant nous entraînoit vers l'Eſt, à deux heures nous remîmes le vaiſſeau à l'ancre ſur 15 braſſes; *Pulo Taya* nous reſtant N. O. $\frac{1}{4}$ N., entre ſept ou huit lieues de diſtance. Le *Sloup* que nous avions vu la veille, portant pavillon Hollandois, étoit reſté à l'ancre dans la même place; j'en-

ANN. 1765. Novembre.

ANN. 1765. Novembre.

voyai un canot avec un Officier pour prendre de lui quelques informations; l'Officier fut très-bien reçu, mais il fut fort ſurpris de ne pouvoir ſe faire entendre : il ne ſe trouvoit ſur ce vaiſſeau que des Malais, ſans un ſeul blanc; ils préſentèrent du thé à l'Officier, & ſe conduiſirent, à ſon égard, de la manière la plus honnête. Ce *Sloup* étoit d'une conſtruction ſingulière; ſon pont étoit de bambou, & deux groſſes pièces de bois placées aux deux bouts du vaiſſeau, lui ſervoient de gouvernail.

LE lendemain 15, à ſix heures du matin, nous fûmes ſous voile; à deux heures, *Monopin-Hill*, qui nous reſtoit S. $\frac{1}{4}$ S. O., à la diſtance d'environ dix ou onze lieues, avoit l'apparence d'une petite iſle; il eſt au S. $\frac{1}{4}$ S. O. de ſept iſles, dont il eſt éloigné de près de douze lieues; ſa latitude eſt de 2^{d} S. Arrivés à la hauteur des

ſept iſles, nous gouvernâmes S. O. ¼ S.; nos ſondes furent régulières depuis 12 juſqu'à 7 braſſes, & bientôt après nous vîmes la côte de *Sumatra*, courant du O. S. O. à O. ¼ N. O. à la diſtance d'environ ſept lieues. Vers le ſoir, nous laiſsâmes tomber l'ancre ſur ſept braſſes d'eau; & le lendemain 16, à quatre heures du matin, nous continuâmes notre route en gouvernant S. ¼ S. E. juſqu'à ce que la pointe de *Monopin-Hill* & celle de *Batacarang*, qui eſt ſur la côte de *Sumatra*, nous reſtèrent l'une à l'E., & l'autre au S. E. afin d'éviter *Frédérick Hendrick*, écueil dangereux ſitué à mi-chemin entre *Banca* & *Sumatra*. Les ſondes nous donnèrent 13 & 14 braſſes; alors nous gouvernâmes E. S. E., cherchant à tenir le milieu du canal, pour nous éloigner également d'une bature, qui eſt l'entrée de la rivière de *Palambam* & de celle qui eſt ſituée à la hauteur de la

ANN. 1765. Novembre.

ANN. 1765. Novembre.

pointe occidentale de *Banca*. Quand nous fûmes par le travers de la rivière de *Palambam*, nous trouvâmes que le fond s'élevoit régulièrement de 15 juſqu'à 7 braſſes; & après l'avoir dépaſſée, les ſondes rendirent 15 & 16 braſſes. Nous continuâmes de gouverner E. S. E. entre la troiſième & la quatrième pointe de *Sumatra*, diſtante l'une de l'autre d'environ dix lieues. Les ſondes, priſes le long de la côte de *Sumatra*, donnèrent depuis 11 juſqu'à 13 braſſes; & la haute terre de *Queda Banca*, qu'on appercevoit au-deſſus de la troiſième pointe de *Sumatra*, nous reſtoit E. S. E. Depuis la troiſième pointe juſqu'à la deuxième, diſtance d'environ onze ou douze lieues, la route eſt S. E. $\frac{1}{4}$ S. La haute terre de *Queda Banca* & la deuxième pointe de *Sumatra*, giſent entr'elles E. N. E. & O. S. O.; le canal a près de cinq lieues de large; & l'on a dans le milieu 24 braſſes

d'eau. A ſix heures du ſoir, nous mouillâmes par 13 braſſes; *Monopin-Hill* nous reſtoit au N. $\frac{1}{2}$ rhumb O., & la troiſième pointe de *Sumatra* au S. E. $\frac{1}{4}$ E. de deux à trois lieues de diſtance. Nous apperçûmes alors pluſieurs vaiſſeaux, dont la plupart portoient pavillon Hollandois. Dans la nuit, nous eûmes des vents très-frais & par grains, avec du tonnerre, des éclairs & une grande pluie; mais, comme la tenue étoit très-forte dans ce mouillage, la bonté de nos cables nous raſſuroit ſur le danger d'être jettés à la côte.

ANN. 1765. Novembre.

LE lendemain au matin, 17, le courant ou la marée portoit au S. E. avec une vîteſſe que j'eſtimai de trois nœuds par heure. Nous appareillâmes à cinq heures par un vent d'Oueſt modéré & un tems brumeux. Dans la nuit, la direction de la marée changea, & reverſa avec la même

ANN. 1765. Novembre.

force dans le N. O. ; ainſi la marée en cet endroit monte ou deſcend douze heures de ſuite.

LE 19, nous parlâmes à un Senault Anglois de notre Compagnie des Indes, il étoit parti de *Bencoolen* pour ſe rendre à *Malacca* & enſuite au *Bengale ;* nous nous trouvions alors avec les premières proviſions du vaiſſeau, qui étoient entièrement corrompues ; le bœuf & le porc exhaloient une odeur inſupportable, & notre pain fourmilloit de vers. Le Maître du Senault n'eut pas plutôt appris notre ſituation, qu'il nous envoya un mouton, une douzaine de volailles & une tortue ; ce qui étoit, je penſe, la moitié de ſes proviſions ; & il eût la généroſité de ne vouloir rien accepter que nos remercimens : c'eſt avec plaiſir que je lui paie ce tribut de reconnoiſſance ; & je ſuis bien fâché de ne pas me rappeller ſon nom, ni celui de ſon vaiſſeau.

DANS

ANN. 1765. Novembre.

DANS l'après-midi, nous rangeâmes la pointe de *Sumatra*, & les ſondes, le long de la côte du Nord, à la diſtance d'un mille & demi du rivage, furent de 14 braſſes. A trois heures & demie, nous laiſsâmes tomber l'ancre, & j'envoyai un canot pour reconnoître les ſondes, à cauſe des écueils qui s'étendent au Nord de l'iſle appellée *Lucipara*, qui nous reſtoit au S. E. $\frac{1}{4}$ E. à la diſtance d'environ ſix lieues. La briſe trop foible, & le flot qui portoit fortement au Nord ne nous permirent pas de paſſer entre ces écueils & la côte de *Sumatra*, avant le 20 après-midi. Les ſondes furent régulièrement de 9 & 10 braſſes en prolongeant l'iſle, & de 5 & 6 braſſes en côtoyant *Sumatra*. Ce canal, continuellement fréquenté, eſt trop bien connu pour que je doive inſérer ici les particularités de notre paſſage. Je dirai ſeulement que le mercredi, 17, à ſix heu-

ANN. 1765. Novembre.

res du ſoir, nous paſsâmes entre les iſles *Edam* & *Horn*, & nous entrâmes dans la rade de *Batavia*. A huit heures, nous jettâmes l'ancre à quelque diſtance des vaiſſeaux, l'iſle d'*Onruſt* nous reſtant à l'O. N. O. à la diſtance de cinq ou ſix milles.

CHAPITRE XIII.

Séjour à Batavia *& départ de ce Port.*

ANN. 1765. Novembre.

LE lendemain, qui étoit le 28 de Novembre conformément à notre journal, mais qui ſe trouvoit être le 29, ſelon la vraie date d'Europe, ſur laquelle nous avions perdu un jour en ſuivant le cours annuel du ſoleil, nous vînmes mouiller plus près de la ville, & nous ſaluâmes le fort d'onze coups de canon, qui nous furent rendus. Il y avoit dans cette rade plus de cent vaiſſeaux, grands ou petits, & de ce nombre un gros vaiſſeau Anglois de Bombay, qui nous ſalua de treize coups de canon.

LA Compagnie Hollandoiſe entretient toujours ici un vaiſſeau ami-

ANN. 1765. Novembre.

ral. Le Commandant de cette patache, qui parmi ſes compatriotes eſt un perſonnage de conſéquence, jugea à propos d'envoyer ſon canot à mon bord ; le conducteur auſſi mal vêtu qu'il avoit mauvaiſe mine, me demanda qui nous étions, d'où nous venions, quelle étoit notre deſtination, & me fit pluſieurs autres queſtions non moins impertinentes ; il ſe diſpoſa en même tems à écrire mes réponſes ; mais je lui épargnai cette peine : il fut prié de quitter ſur le champ mon bord & de retourner dans ſon canot, ce qu'il fit ſans répliquer.

A notre arrivée à *Batavia*, nous n'avions pas un ſeul malade dans les deux équipages ; mais ſachant que l'air y eſt plus malſain qu'en aucun endroit des Indes, dans la ſaiſon des pluies qui étoit prochaine, & que l'arrack y eſt très-commun, je réſolus d'en partir auſſi-tôt que nous ſe-

rions prêts à remettre en mer. Je descendis pour faire visite au Général; mais il étoit à sa maison de campagne, qui est à quatre milles environ de *Batavia*: je trouvai cependant un Officier, qu'on nomme *le Sabandar* & qui est l'introducteur des Etrangers. Il me proposa obligeamment de me conduire chez son Excellence, si je l'aimois mieux que d'attendre son retour. J'acceptai ses offres & nous partîmes sans différer. Le Général me fit le plus gracieux accueil, & me laissa le choix de chercher un logement dans la ville, si je ne voulois pas en prendre un à l'hôtel. Cet hôtel est une grande & belle maison, que le Général afferme à un particulier, avec le privilége exclusif de loger tous les Etrangers, qui sont toujours en très-grand nombre. Un habitant qui oseroit donner un lit à un Etranger, ne fût-ce que pour une seule nuit, payeroit une

ANN. 1765. Novembre.

ANN. 1765. Novembre.

amende de 500 rixdales; ce qui fait près de 2500 livres, monnoie de France. Il eſt peu de grands édifices à *Batavia*, mais les maiſons joignent à la régularité de la conſtruction tout ce qui peut en rendre l'intérieur agréable & commode. Les rues ſont larges, bien percées, & la plupart traverſées par des canaux bordés de grands arbres des deux côtés. Ces canaux, qui lui donnent l'apparence des villes de Hollande, ſont ſans doute commodes pour les négocians, qui peuvent faire conduire par eau les marchandiſes devant leurs portes, mais ils doivent auſſi entretenir une humidité pernicieuſe aux habitans. On conçoit que la ville étant bâtie ſur un terrein marécageux, les canaux ſont néceſſaires pour l'écoulement des eaux; mais les arbres qui les embelliſſent, gênent la circulation de l'air, & s'oppoſent à la diſperſion des vapeurs qui s'en élèvent.

IL n'eſt guère de ville en Europe plus peuplée. *Batavia* ſemble être le centre de réunion de toutes les nations : les Hollandois, les Portugais, les Chinois, les Perſans, les Maures, les Malais, les Javans habitent cette ville & compoſent la ſociété. Les Chinois ont un quartier ſéparé. Ce ſont eux qui y font le plus grand commerce : car il arrive annuellement dans cette rade dix ou douze groſſes jonques de la Chine. C'eſt en grande partie à la richeſſe de ce commerce qu'eſt dûe l'opulence dont les Hollandois jouiſſent à *Batavia*. Si la variété des plaiſirs, la bonne chère, & les productions de la terre les plus capables de flatter le goût, concourent à rendre ce ſéjour agréable, la jouiſſance en eſt troublée par une infinité d'inſectes venimeux qui ne vous laiſſent aucun repos. Ses dehors approchent de la magnificence des environs de Londres. On y eſt ſur-tout

ANN. 1765. Novembre.

frappé de la beauté des chemins, em-
ANN. 1765. Novembre. bellis d'un côté par un canal, qu'ombragent des rangées de grands & superbes arbres; & au-delà de ce canal, navigable pour de très-groſſes barques, les maiſons de campagne des habitans offrent un coup-d'œil enchanteur. Ils réſident, autant que les affaires peuvent le leur permettre, dans ces belles maiſons de plaiſance où ils reſpirent un air plus pur & plus ſalubre que dans la ville. Le luxe y eſt à un tel degré, que c'eſt preſqu'un déshonneur que d'y être à pied.

IMPATIENT de quitter *Batavia* où nous étions arrivés le 28 Novembre, je preſſois notre expédition. Dès que nous eûmes embarqué les rafraîchiſſemens, une proviſion de riz & d'arrack pour le reſte du voyage,
Décembre. nous appareillâmes; & le 10 Décembre nous fîmes voile de cette rade. Le fort nous ſalua d'onze coups

de canon, & le vaiſſeau amiral de treize, qui furent rendus de mon bord. Nous reçûmes auſſi le ſalut d'un vaiſſeau Anglois. Nous gouvernâmes ſur l'iſle *du Prince*, qui eſt dans le détroit de *la Sonde*; & le 14 nous y vînmes mouiller. Dans ce paſſage il nous vint de la côte de *Java* des canots chargés de tortues; ils nous en fournirent une ſi grande quantité, qu'on ne ſervoit rien autre choſe aux deux équipages. Nous reſtâmes à l'ancre juſqu'au 19 devant l'iſle *du Prince*, où nous ne vécûmes encore que de tortues, que les habitans de l'iſle nous vendoient à très-bon compte. Après y avoir fait de l'eau & du bois, autant que nous pûmes en prendre, nous mîmes à la voile, & avant la nuit nous avions doublé la pointe de l'iſle de *Java*. Ce fut alors qu'une fièvre putride parut ſe développer avec fureur dans nos équipages; trois de mes matelots en

ANN. 1765. Décembre.

ANN. 1765. Décembre.

moururent, & pluſieurs autres furent ſi malades qu'on les jugeoit ſans eſpérance. Cependant nous n'avions pas perdu un ſeul homme à *Batavia;* ce qui fut regardé, malgré la brieveté de notre ſéjour, comme un exemple extraordinaire de bonheur. Nous ne fûmes pas quinze jours en mer, que nous eûmes la conſolation de voir tous nos malades parfaitement rétablis.

CHAPITRE XIV.

Arrivée au Cap de Bonne-Eſpérance. *Retour en Angleterre.*

NOUS continuâmes de faire voile près de quarante-huit jours, ſans qu'il nous arrivât rien de remarquable. Seulement, dans cet intervalle de tems, nous eûmes le malheur de perdre un de nos meilleurs canonniers. Il ſe laiſſa tomber du bord, & tous nos efforts ne purent le ſauver. Le 10 Février, nous eûmes la vue de la côte d'Afrique, dont nous n'étions plus qu'à ſept lieues, & qui s'étendoit depuis le N. N. O. juſqu'au N. E. Elle paroiſſoit coupée en pluſieurs hautes montagnes entre leſquelles on voyoit la terre s'abaiſſer en pente douce & couverte de ſable blanc. Sa latitude S. étoit de 34^{d} 15′, & ſa

ANN. 1766. Février.

ANN. 1766. Février.

longitude O. de 21d 45′. L'aiguille aimantée déclinoit de 22d à l'Oueſt; & la ſonde nous rendit 53 braſſes, fond de gros ſable brun.

NOUS portâmes ſur la terre, & lorſque nous en fûmes à deux lieues environ, nous vîmes une épaiſe fumée qui s'élevoit d'une plage ſablonneuſe. J'imaginai que cette fumée étoit produite par les Hottentots, & j'étois ſurpris qu'ils choiſiſſent pour leur réſidence cette partie de la côte, qui ne paroît être compoſée que de dudes, où l'on n'apperçoit ni arbriſſeau, ni verdure, & ſur laquelle la mer briſe avec une violence qui doit y rendre la pêche impraticable.

LE 12, à trois heures après-midi, nous doublâmes le cap *Lagullas*, d'où la côte court O. N. O. juſqu'au cap de *Bonne-Eſpérance*, qui en eſt éloigné de trente lieues. Le jour ſuivant,

13, nous paſsâmes entre l'iſle *Pingoin* & la *Pointe Verte*, & nous entrâmes dans la baie *des Tables* ſous nos huniers tous les ris pris ; les vents étant au S. S. E. grand frais & par grains violens. A trois heures après midi, nous laiſsâmes tomber l'ancre, & nous ſaluâmes le fort qui nous rendit le ſalut. Les Hollandois me dirent qu'aucun de leurs vaiſſeaux n'auroit oſé entrer dans la baie avec un vent ſi déſavantageux, & qu'ils nous avoient vu avec ſurpriſe entrer & manœuvrer avec plus de facilité & de promptitude, qu'on ne le fait d'ordinaire par le vent le plus favorable.

ANN. 1766. Février.

LE lendemain, 14, dans la matinée, je deſcendis à terre pour me rendre chez le Gouverneur : ſa voiture m'attendoit déja ſur le rivage. Je vis un homme avancé en âge, & très-populaire : il me reçut avec une extrême politeſſe ; il eut l'honnêteté

ANN. 1766. Février.

de m'offrir un appartement dans la maiſon de la Compagnie durant mon ſéjour au Cap, & me pria de diſpoſer de ſa voiture, comme ſi elle m'appartenoit. Etant un jour à dîner chez lui avec quelques autres perſonnes, j'eus occaſion de parler de la fumée que j'avois vue ſur une plage ſablonneuſe en un endroit de la côte où tout annonçoit la ſtérilité de la terre; & j'ajoutai que cela m'avoit cauſé quelque étonnement. Il me dit qu'il n'y avoit pas long-tems qu'un autre vaiſſeau, qui s'étoit approché de cette partie de la côte, avoit vu comme moi cette grande fumée, quoique cette terre, qu'on ſuppoſoit être une iſle, fût inhabitée; il m'apprit à ce ſujet qu'il y avoit près de deux ans que deux vaiſſeaux Hollandois de la Compagnie des Indes avoient fait voile de *Batavia* pour le Cap, & que jamais on n'en avoit eu de nouvelle; il ſoupçonnoit que l'un de ces deux

vaiſſeaux, ou même tous les deux, avoient fait naufrage ſur cet endroit de la côte, & que les fumées qu'on avoit apperçues venoient de ces malheureux qui s'y étoient perdus ; & il ajouta qu'on avoit déja envoyé pluſieurs fois des bateaux pour éclaircir ces conjectures, mais que la mer briſoit ſur la côte avec tant de furie, qu'ils avoient été forcés de revenir ſans oſer y deſcendre. Je fus touché du récit d'une ſi triſte aventure, & je regrettai de n'en avoir pas été informé auparavant ; car j'aurois fait tous mes efforts pour trouver ces infortunés, & les tirer d'un lieu où ils doivent probablement périr de misère.

ANN. 1766. Février.

LE Cap eſt une excellente relâche pour les vaiſſeaux qui doivent doubler cette pointe méridionale de l'Afrique. Le climat en eſt très-frais, la campagne très-belle, & l'on y trouve en abondance des rafaîchiſſemens de

ANN. 1766. Février.

toute eſpèce. Le jardin de la Compagnie eſt un endroit délicieux : à l'un des bouts de ce jardin, eſt une ménagerie qui appartient au Gouverneur; il n'épargne rien pour la remplir d'un grand nombre d'animaux curieux & rares : j'y ai vu trois belles autruches & quatre zèbres d'une taille extraordinaire. Nos gens, à qui je permettois d'aller à terre chacun à leur tour, profitoient de cette liberté pour ſe régaler des vins du Cap, & ils ne revenoient guère à bord ſans en avoir bu avec excès. Tandis que nous étions dans cette rade, nous vîmes arriver pluſieurs vaiſſeaux, les uns Hollandois, les autres François, quelques-uns Danois, mais il n'y en avoit point qui n'eut une deſtination ultérieure.

APRÈS un ſéjour, que j'avois prolongé juſqu'à trois ſemaines pour laiſſer aux équipages le tems de ſe remettre des fatigues qu'ils avoient eſſuyées, je

je pris congé du bon vieux Gouverneur, & muni de tous les rafraîchiſſemens néceſſaires, je fis voile le 7 Mars de la baie *des Tables*, par un vent très-favorable du S. E. ANN. 1766. Février. Mars.

LE 16, à ſix heures du matin, nous eûmes la vue de l'iſle de *Sainte-Helene*, dans l'O. ¼ N. O., diſtante d'environ ſeize lieues ; & ſur le midi, nous apperçûmes un gros vaiſſeau portant pavillon françois. Nous continuâmes notre route, & quelques jours après, comme nous faiſions voile par un très-beau tems & un vent frais, à une diſtance conſidérable de la terre, le vaiſſeau reçut une ſecouſſe auſſi rude que s'il eût donné ſur un banc : la violence de ce mouvement nous alarma tous, & nous courûmes ſur le pont ; nous vîmes la mer ſe teindre de ſang dans une très-grande étendue ; ce qui diſſipa nos craintes. Nous en conclûmes que nous avions

touché ſur une baleine ou ſur un grampus, & que vraiſemblablement notre vaiſſeau n'en avoit reçu aucun dommage; ce qui eſt vrai. Dans ce même tems nous perdîmes le ſecond maître charpentier, jeune homme induſtrieux & actif; il avoit preſque toujours été dans un état de langueur depuis notre départ de *Batavia*.

ANN. 1766. Mars.

LE 25, nous paſsâmes la ligne par 17^{d} 10′ de longitude O. Le lendemain matin, le Capitaine Cumming ſe rendit à mon bord pour minformer que trois pieces de la ferrure de ſon gouvernail étoient rompues, ce qui le mettoit hors de ſervice. J'envoyai ſur le champ le charpentier viſiter ce gouvernail, qu'il trouva en plus mauvais état encore que ne l'avoit dit le Capitaine. Les gonds & les roſettes étoient ſi uſés qu'ils ne pouvoient abſolument plus ſupporter le gouvernail. Le charpentier prit le parti d'en faire

nue machine pareille à celle qu'on avoit faite pour l'*Ipſwich*, & qui avoit ſervi à le reconduire en Angleterre. Cette machine fut achevée en cinq jours environ. La *Tamar* s'en ſervit avec ſuccès; mais craignant qu'elle ne fût hors d'état de ſe ſoutenir contre un vent violent qui la jetteroit à la côte, j'ordonnai à M. Cumming de faire voile pour *Antigoa*, où il pourroit échouer le vaiſſeau, & y faire réparer ſon gouvernail avec une nouvelle garniture de gonds & de roſettes qu'il avoit de rechange; car celle de la *Tamar* étant en fer, on ne devoit pas s'attendre qu'elle dûrât autant que celle du *Dauphin* qui étoit de cuivre ainſi que ſon doublage. ANN. 1766. Mars.

LA *Tamar*, conformément à ſes nouveaux ordres, ſe ſépara de nous le premier d'Avril, & gouverna ſur les iſles *Antilles*. Lorſque nous arrivâmes par les 34 de latitude S., & Avril.

ANN. 1766. Avril. 35[d] de longitude O., les vents grands, frais & variables du O. S. O. au O. N. O., & une mer terrible qui briſa autour de nous durant ſix jours conſécutifs, nous chaſsèrent juſqu'à la hauteur de 48[d] N., par les 14[d] de Mai. longitude O. Le 7 Mai, à ſept heures du matin, nous eûmes connoiſſance des iſles *Sorlingues*, neuf ſemaines après notre départ du Cap de *Bonne-Eſpérance*, & un voyage de vingt-deux mois & quelques jours; le 9, nous mouillâmes aux *Dunes*. Le même jour je deſcendis à *Déal*, & je partis pour me rendre à *Londres*.

Fin du Voyage de Byron.

BIBLIOTECA NAZIONALE
Fondo
Helène Savoia Aosta
Napoli
Sh2717

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier Volume.

VOYAGE DU CAPITAINE BYRON.

CHAPITRE Ier. *NAVIGATION des Dunes à* Rio-Janéiro. *Page* 1

CHAP. II. *Départ de* Rio-Janéiro. *Navigation juſqu'au Port* Deſiré. *Deſcription de ce lieu.* 13

CHAP. III. *Départ du Port* Deſiré. *Recherche de l'iſle* Pepys. *Navigation juſqu'à la côte des* Patagons. *Deſcription des Habitans.* 52

CHAP. IV. *Entrée dans le Détroit de* Magellan. *Navigation juſqu'au Port* Famine. *Deſcription de ce havre & de la côte adjacente.* 76

CHAP. V. *Navigation depuis le Port*

Famine *juſqu'aux iſles* Falkland. *Deſcription de ces iſles.* 97

CHAP. VI. *Relâche au Port* Deſiré. *Seconde entrée dans le détroit de* Magellan. *Navigation juſqu'au cap* Monday. *Deſcription des baies & ports qui ſe trouvent dans le détroit.* 136

CHAP. VII. *Navigation depuis le cap* Monday *juſqu'à la ſortie du détroit de* Magellan. *Obſervations générales ſur la navigation de ce détroit.* 178

CHAP. VIII. *Navigation depuis le détroit de* Magellan *juſqu'aux iſles de* Diſappointment. *Détails nautiques ſur cette navigation.* 202

CHAP. IX. *Découverte des iſles du* Roi George. *Deſcription de ces iſles. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.* 227

CHAP. X. *Navigation depuis les iſles*

du Roi George *juſqu'aux iſles de* Saypan, Tinian *& d'*Aguignan. *Deſcription de pluſieurs iſles découvertes dans cette navigation.* 250

CHAP. XI. *Arrivée du* Dauphin *& de la* Tamar *à* Tinian. *Deſcription de l'état de cette iſle. Détail de ce qui s'y eſt paſſé.* 269

CHAP. XII. *Navigation depuis* Tinian *juſqu'à* Pulo-Timoan. *Deſcription de cette iſle, de ſes Habitans & de ſes productions. Route depuis* Pulo-Timoan *juſqu'à* Batavia. 287

CHAP. XIII. *Séjour à* Batavia *& départ de ce Port.* 307

CHAP. XIV. *Arrivée au Cap de* Bonne-Eſpérance. *Retour en Angleterre.* 315

Fin de la Table des Chapitres.